OCT 4 1968

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesdefran01sara

POÉSIES

DE

FRANÇOIS SARASIN

TIRÉ A 517 EXEMPLAIRES :

500 sur papier de Hollande.
15 sur papier de Chine.
2 sur parchemin.

Monzies sc

Imp A Salmon

POÉSIES

DE

FRANÇOIS SARASIN

Augmentées de documents nouveaux
et de pièces inédites

PUBLIÉES AVEC NOTICES, PRÉFACE ET NOTES

PAR OCTAVE UZANNE

PORTRAIT D'APRÈS ROBERT NANTEUIL

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXVII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1917
.S6
1877
ex. 1

A. Lalauze sculp

Imp. A. Salmon

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A. M. CH. L. LIVET

MONSIEUR,

Je ne vous dirai pas, ainsi que le malicieux Scarron dans une épître au cardinal de Retz : « Tenez-vous bien, car je m'en vais vous louer : *je sais trop que votre modestie s'effaroucherait de mes louanges, et que les louanges, ces escadrons de belles paroles, ne sont pas de mise entre nous; mais qu'il me soit au moins permis, Monsieur, de rendre ici hommage au consciencieux investigateur qui sut remettre en lumière et en honneur la plus intéressante partie de cette littérature exquise du règne de Louis XIII, où la politesse de notre langue brilla d'un éclat surprenant.*

En inscrivant en tête de cette réimpression un nom aussi honoré que le vôtre, aussi favorablement apprécié des lettrés fervents amoureux du XVIIe siècle, je ne prétends pas uniquement placer sous votre patronage les œuvres de J. François Sarasin, dont l'élégant bagage poétique, tout de grâce galante, d'atticisme enjoué, de verve folâtre et de gentillesse raffinée, sera, vous le savez, lettre de crédit assez éloquente auprès des bibliophiles d'aujourd'hui.

Je désire plus particulièrement, Monsieur, en féal disciple, venir saluer en vous un de mes illustres prédécesseurs dans cette portion d'histoire littéraire dont, selon le mot judicieux de Sainte-Beuve, vous vous êtes fait comme une Province où vous régnez en Maître incontesté.

Daignez donc recevoir cette humble dédicace comme un juste tribut de mon estime et de ma considération, et, avec l'assurance de mon entier dévouement,

Veuillez me croire,

MONSIEUR,

Votre très-respectueux et fidèle serviteur.

OCTAVE UZANNE.

Paris, 20 décembre 1876.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

> C'est de ses Vers que M. Sarasin a tiré sa plus grande réputation dans le monde, et ce n'est pas sans raison : car, soit qu'on parle de la Poésie galante et enjoüée, à laquelle il s'est principalement occupé, ou de la plus sérieuse, qu'il ne laissoit pas d'aimer passionnément, on ne peut, sans injustice, luy refuser un des premiers rangs entre les Poëtes de nostre Siècle.
>
> PÉLISSON.

CONNAIT-ON *Sarasin aujourd'hui? Connaît-on, dans toutes ses aimables débauches d'esprit, ce poëte gracieux et badin, aisé et naturel, délicat et subtil, qui, pour employer une heureuse métaphore d'un de ses biographes, a marché, sans trop y songer, sur les pas de Voiture, et qui, s'il ne l'a suivi d'assez près pour le toucher, ne l'a pas perdu de vue et ne s'est pas écarté de sa route?*

Sarasin! quel poëte dameret et plaisant, coquet et plein de mignardises; que de finesse, que de grâce, que d'entrain, gaspillés de ci, de là, par ce joyeux épicurien de la gloire! — Sarasin! quelle figure éveillée de troubadour en retard, venue si à propos cependant dans son siècle incomparable pour s'y encadrer à merveille!

Que de souvenirs évoqués à ce seul nom : Sarasin, ou plutôt Amilcar ! *C'est toute une société d'élite que font revivre les boutades de sa lyre : Condé, la belle Duchesse de Longueville, le prince de Conti, Montausier, Ménage et Chapelain, ainsi que toute cette troupe capricieusement masquée du pays de Cythère, les Chloris, les Philis, les Sylvie et les Rosanire; les Tyrcis, les Alcidon, les Daphnis et les Alcandre, qui tour à tour soupirent, se lamentent, se pâment ou se meurent, dans l'adorable* Empire d'Amour, *avec les sous bois de Chantilly, les horizons du vieux Paris, les coins de Fronde espiègle ou les majestueux lambris de la place Royale. — Sarasin! c'est l'enjouement personnifié de toute une époque, c'est l'intérim de Voiture à l'hôtel de Rambouillet, l'oracle des fameux* samedis *de Sapho; c'est l'*indispensable *de toute conversation choisie, spirituelle et légère; c'est, en un mot, le prototype des poëtes de ruelles.*

Un tel Amant des Muses était assurément digne d'être tiré de la pénombre de l'oubli et devait se présenter aux

lettrés et aux bibliophiles, rajeuni, élégant, musqué, pour ainsi dire, dans toute la fraîcheur d'une édition nouvelle en harmonie avec le talent raffiné de ses poésies frisques, galantes et nobles.

Nous nous plaisons à penser qu'il ne fallait, pour rendre à ces œuvres leur juste vogue d'antan, qu'une réimpression sagement conçue, allégée de toute pièce parasite, douteuse ou de mauvais goût, et assez luxueusement éditée pour permettre à tant de jolis vers de prendre leurs ébats de la bibliothèque la plus prude au boudoir le moins austère.

Sarasin fut mauvais père pour les enfants de son génie; avec une insouciance incroyable, il esquiva la qualité d'auteur une partie de sa vie[1]*, et ne fit rien imprimer de ses œuvres légères, qui se colportaient en copies de ruelle en ruelle, de société en société, sans qu'il parût s'en soucier. Tout adonné à ses plaisirs, il rimait sans y prendre garde, et si sa muse broda de guirlandes poétiques la trame de son existence, ce fut avec un*

1. Nous trouvons quelques poésies de Sarasin, imprimées dans différents recueils antérieurs à l'édition de 1656, et nous devons citer, comme ayant vu le jour de son vivant : 1° son *Discours sur l'amour tyrannique de Scudéry*, qu'il adressa à l'Académie en 1638, sous le nom supposé de Sillac d'Arbois; 2° son *Histoire du siége de Dunkerque*, et enfin la *Pompe funèbre de Voiture « avec la clef »*, qui parut pour la première fois, in-4°, en 1649, puis dans les *Miscellanea* de Ménage, imprimés à Paris en 1652, in-4°. Toutes les autres pièces de Sarasin furent recueillies par Ménage, après la mort de leur auteur.

laisser-aller, un abandon, une facilité étonnante, qu'il avoue lui-même.

> .... Si les vers me donnoient de la peine,
> Je laisserois Phœbus et les eaux d'Hypocrène,

dit-il ingénument dans une de ses pièces.

Lorsque ce bel esprit mourut, ses bons et généreux amis, Gilles Ménage, Paul Pélisson-Fontanier et Mlle de Scudéry, se mirent en quête de toutes les œuvres éparses qu'il laissait, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'ils parvinrent à les recueillir,— mais dans quel état! inachevées ou imparfaites, illisibles ou désordonnées, incorrectes ou surchargées de notes, si bien qu'il fallut une patience méritoire, guidée par le plus fidèle dévouement, pour déchiffrer, colliger et mettre au jour ces copies originales, auxquelles, en dépit de toute la science de Ménage, de toute l'habileté de Mlle de Scudéry, il faut avouer qu'il manque, ainsi que le dit Pelisson, « ce je ne sais quel dernier tour qui ne peut être donné aux ouvrages de l'esprit que par ceux-là mêmes qui les ont faits ».

Ces trois affectueux admirateurs de Sarasin attachèrent leurs noms à la publication de ses œuvres : Ménage, qui en donna l'édition, en fit fort galamment hommage à Mlle de Scudéry dans une dédicace empreinte d'une respectueuse estime, et Paul Pélisson écrivit sur les différentes productions en vers et en prose de Sarasin un

long panégyrique dans lequel la sincérité du jugement porté est à la hauteur de l'élégance et de la noblesse du style.

Le mérite des œuvres de Sarasin n'est certes pas dans la rareté de leurs éditions successives, et l'on peut s'en convaincre en lisant la liste suivante, aussi exacte que consciencieuse :

1° Les Œuvres de Monsieur Sarasin, à Paris, chez Augustin Courbé, 1656, 1 *vol. in*-4° (portrait gravé par Nanteuil);

2° Les Œuvres de Monsieur Sarasin, imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Augustin Courbé, 1658, 2 *vol. in*-12 *ou* 1 *vol. en* 2 *parties*. Portrait[1].

3° Les Œuvres de Monsieur Sarasin, à Paris, chez Thomas Jolly ou chez Louis Billaine[2], 1663. 1 *vol. in*-12 (portrait gravé par Lochon);

4° Les Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin, Paris, Claude Barbin, 1674, 2 *vol. in*-12[3];

1. Cette seconde édition est assez joliment imprimée par L. Maurry, de Rouen. Il s'y trouve deux pièces de vers qui ne font pas partie de la première édition in-4° ; nous les avons réimprimées pages 166 et 168 de ce volume.

2. Cette édition porte indifféremment les noms de Louis Billaine ou de Thomas Jolly ; ces deux libraires se partagèrent le privilége du Roy, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire pour la plupart de leurs publications.

3. Ces *Nouvelles Œuvres de Sarazin*, publiées par le sieur Fleury, secrétaire de Ménage, n'ont jamais été réimprimées et sont peu connues et très-rares. Les différents bibliographes de Sarasin ne les citent presque jamais et ne paraissent pas leur

5° Les Œuvres de Monsieur Sarasin, Paris, Nicolas Le Gras, 1683 *et* 1685, 2 *vol. in*-12 *ou* 1 *vol. en* 2 *parties;* [1].

6° Les Œuvres de Monsieur Sarasin, à Paris, chez la veuve Sébastien Marbre Cramoisy, 1694 [2], 1 *vol. in*-12 (frontispice);

7° Les Œuvres choisies de Sarrazin, Paris, N. Delangle, 1826, 1 *vol. petit in*-16 [3];

accorder l'estime et l'importance auxquelles elles ont droit. Nous nous considérons comme très-heureux et très-honoré d'avoir à les réimprimer pour la première fois. Voyez notre *Notice sur ces Nouvelles Poésies*, page 187 de ce volume.

1. Le portrait qui se trouve dans cette édition de 1683 n'est pas le portrait de Sarasin, mais bien celui de Mathieu de Montreuil, le poëte, au-dessous duquel l'éditeur, peu consciencieux, fit graver les nom, prénoms et qualité de Sarasin. C'est là une curieuse particularité iconographique que nous devions signaler.

2. Brunet, dans son *Manuel du Libraire,* et l'Abbé Goujet, dans sa *Bibliotheque françoise*, donnent, à la même date de 1694, une édition d'Amsterdam in-12. Bien que nous n'ayons pu nous procurer cette édition, nous sommes convaincu cependant de la bonne foi de ces deux bibliographes; il n'en est pas de même de Quérard, qui, dans la *France littéraire,* parle d'une édition de Sarasin en 2 volumes in-12, qui aurait vu le jour en 1764. Il ne peut y avoir là qu'une erreur évidente.

3. Ces *Œuvres choisies* ont été publiées par Ch. Nodier dans la *Collection des petits classiques françois.* Nodier, selon sa trop légère coutume en pareil cas, n'a consacré à Sarasin que quelques pages sans importance, qui n'apportent aucun intérêt à cette édition. Le choix qu'il donne comprend : la *Conspiration de Valstein*, la *Pompe funèbre de Voiture* (sans clef ni notes). *La lettre écrite de Chantilly à M^ne de Montausier,* le *Sonnet à Charleval* et *deux épigrammes.* Les poésies de Sarasin, comme on le voit, tiennent peu de place dans cette jolie petite édition, tirée sur papier d'Annonay et mise en vente à 15 francs.

8° Poésies de Sarasin, Caen, chez G. S. Trébutien, et Paris, chez Lecointe et Durey, libraires, 1824, 1 *vol. in*-8° (portrait lithographié) [1].

Après cette suite d'éditions diverses, l'on pourrait s'étonner que nous osions présenter au public bibliognoste une nouvelle réimpression des poésies de Sarasin; mais, outre la sincère conviction qu'elle sera favorablement accueillie de tous les gourmets de la littérature du XVIIe siècle, nous avons pris intérêt à diriger sur la spirituelle physionomie de ce poëte les lumières que nos documents et nos travaux nous avaient procurées, et aussi, à vêtir ses œuvres avec une certaine recherche de ce luxe typographique dont la postérité s'est peut-être montrée trop avare à son égard.

Un gentilhomme hollandais, M. de Sallengre [2], *l'auteur si estimé des* Mémoires de Littérature, *avait formé le projet, vers* 1716, *de réunir toutes les œuvres de*

1. La ville de Caen souscrivit en nombre à cette réimpression des poésies d'un de ses plus illustres concitoyens. Nous ne trouvons encore là qu'une notice de 6 à 7 pages, très-lachée, sans étude, et des notes où les erreurs sont manifestes. Les poésies complètes de Sarasin y figurent en entier, depuis *Dulot vaincu* jusqu'à la *Pompe funèbre de Voiture*. Ce volume se vendit 4 francs à son apparition; son manque de goût typographique le rend peu recherché et assez commun.

2. Henri de Sallengre, né à La Haye en 1694, mort en 1733. Ses ouvrages les plus estimés sont ses *Mémoires de Littérature*, en 2 vol.; l'*Éloge de l'ivresse* et la *Vie de P. de Montmaur*; il a également donné une édition des *Poésies de La Monnoye*, en 1716.

Sarasin en une édition plus ample, plus sérieuse et mieux exécutée que les précédentes; M. de la Monnoye était chargé de rechercher et de lui envoyer jusqu'aux moindres pièces de cet auteur[1]*; mais malheureusement le projet échoua, et le XVIII*e *siècle n'eut pas à épandre sur les œuvres de J. François Sarasin toutes les richesses artistiques de son burin et de son entente du Livre.*

Nous avons repris en partie, et pour notre compte, ce projet avorté, et nous nous sommes fait un devoir de conduire à bonne fin l'exécution de cette entreprise, dont la perspective se présentait de manière ambiguë.

Fallait-il publier ces poésies en deux volumes, donner la Pompe funèbre de Voiture *et* Dulot vaincu, *ou bien, réservant la fameuse* Pompe funèbre *pour une réimpression postérieure des* Poésies de Voiture[2], *abandonner prudemment* Dulot vaincu *et ne songer qu'aux pièces diverses de Sarasin, dont la vivacité, la légèreté et l'aisance forment le principal attrait?*

1. Voyez : Baillet, *Jugement des sçavans*, édition de 1722, in-4°, avec des notes de La Monnoye, tom. V, p. 264 et suiv.

2. Les poésies de Voiture doivent former le cinquième volume de cette collection : *Les Poëtes de ruelles au XVII*e *siècle*. C'est dans la réimpression de ces poésies que nous avons l'intention d'insérer la *Pompe funèbre* du célèbre épistolier, chantée par Sarasin. Martin de Pinchesne, neveu de Voiture et éditeur de ses œuvres, eut, au dire de Tallemant, « l'intention de mettre *la Pompe funèbre* au bout des pièces de son oncle », et la chose eût été faite, dit-il, dans une autre Historiette, si Sarasin,

Dans le premier cas, nous accordions une importance hors de propos à notre édition; dans le second, nous devions craindre la censure de certains érudits pour lesquels l'intégrité d'un auteur quel qu'il soit est chose sacrée : tot capita, tot sensus.

Nous nous sommes cependant hardiment décidé, en cette alternative, à temporiser avec la Pompe funèbre de Voiture *et à ne pas retirer* Dulot vaincu *de l'oubli, peut-être sans appel, où est tombée cette satire improvisée contre la ridicule manie des bouts-rimés. Si Sarasin en deux volumes eût été quelque peu condamnable, nous ne devions pas renoncer à remettre au jour ses plus gracieuses productions, et le pauvre poëte ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité.*

Par contre, dans ce recueil, loin d'altérer et d'affaiblir les poésies contenues dans les précédentes éditions, nous avons porté tous nos soins à les coordonner, collationner, et même à en rechercher d'inédites [1] *ou de peu*

eût consenti à en corriger quelques endroits. Aujourd'hui que le temps, ce grand pacificateur, a passé sur toutes les petites rancunes et susceptibilités de cette époque, la *Pompe funèbre* doit reprendre sa véritable place et former comme un appendice critique aux œuvres de Voiture, dont il faut, du reste, bien comprendre la vie et les aventures pour saisir les finesses et les pointes dont Sarasin a semé son ingénieux petit chef-d'œuvre.

1. Les merveilleux manuscrits de Conrart à la bibliothèque de l'Arsenal, si prodigues pour ceux qui les consultent, nous ont offert, parmi leur intéressant désordre, plusieurs pièces de Sarasin, jusqu'alors inédites, que nous nous sommes empressé

connues; c'est ainsi que notre édition se trouve augmentée de la plupart des pièces si fraîches et si charmantes contenues dans les deux volumes des Nouvelles Œuvres[1], *véritable trésor poétique, auprès duquel les éditeurs de Sarasin qui nous ont devancé semblent avoir passé, dans leur ignorance ou leur faux dédain, sans même se baisser pour recueillir les stances, les odes et les sonnets les mieux ouvrés.*

Le texte de l'édition in-4° de 1656 *a été fidèlement suivi, photographié en quelque sorte, dans cette réimpression, pour laquelle nous ne nous sommes permis que de rétablir une ponctuation quelquefois défectueuse, et de restituer par endroits un mot, un rien, une syllabe dont l'absence faussait le vers ou le rendait tout au moins défaillant et incompréhensible. Dans les notes ajoutées à la suite de ce volume, sans chercher à faire étalage d'érudition, nous n'avons songé qu'à mentionner les faits saillants, à indiquer les réminiscences de l'auteur, à éclairer enfin certains points et à commenter certains autres, afin de donner au lecteur la facilité d'interpréter nettement les allusions et les passages obscurs de l'œuvre.*

L'orthographe du nom de Sarasin offrit souvent

d'insérer dans ce volume. Voyez, page 239, le petit avertissement que nous donnons sur ces pièces inédites.

1. Voyez, page 187, la notice sur les *Nouvelles Œuvres de Sarazin.*

matière à discussion. M. A. Jal, ce savant distingué qui paraît juger en dernier ressort *toutes les contestations des biographes et des historiens, dans son excellent* Dictionnaire critique[1], *nous apprend que ce n'est ni* Sarrazin, *ni* Sarazin, *ni* Sarrasin *qu'il faut écrire, mais bien* Sarasin, *ainsi qu'il appert d'une obligation de ce poëte, trouvée dans le vieux* Minutier *de M. Le Monnyer, notaire à Paris, ce qui ne laisse aucun doute à cet égard.*

Nous avons fait tous nos efforts pour rendre cette nouvelle édition aussi accomplie que possible. La tâche n'était pas sans difficulté, car nous avons voulu faire mieux que nos devanciers et nous espérons y avoir réussi. Quoi qu'il en soit, si nous formons le vœu de voir le succès de cet ouvrage, c'est dans les termes touchants du panégyriste de Sarasin, Paul Pélisson, qui, présentant pour la première fois au public ces œuvres, dont une mort inhumaine avait empêché son ami de surveiller l'impression, disait : « Je m'assure que ces enfans orphelins, tout infortunez qu'ils sont d'avoir si tost perdu leur pere, auront le bonheur de plaire à leur

1. *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, errata et supplément pour tous les Dictionnaires historiques, d'après des documents authentiques inédits, par A. Jal, 2e édition, in-4°. *Paris*, Plon, 1872. — La *Biographie* Michaud écrit *Sarrasin*, Bouillet également, Nodier tient pour deux *r* et un z, et M. Viollet Le Duc, dans son édition de Boileau, 1821, l'écrivit de trois manières différentes, moyen très-sûr de ne pas se tromper.

Patrie, qu'un petit nombre de défauts se cacheront sous l'esclat et sous la lumière d'un grand nombre de beautez : que si quelqu'un les attaque, il ne travaillera que pour leur gloire, et que, s'ils ont à combattre, ce ne sera que pour triompher. »

O. U.

PRÉFACE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE SARASIN

Sarasin
Mon voisin...
SCARRON.

Je ne veux pas pourtant me donner cette gloire,
Ni me dire de ceux qu'Apollon a fait boire;
Je n'ay pour me regler ni mesures ni loix,
Et jamais en rimant je ne mordis mes doigts.
SARASIN.

VOITURE et Sarrazin étoient nés pour leur siècle, et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étoient attendus; s'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors : les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjoüées et familières, les

petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout cela a disparu ; et qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur esprit est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre ; mais les femmes sont, de nos jours, ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois ; le goût de la faveur, le jeu, les galants, les directeurs, ont pris la place et la défendent contre les gens d'esprit. »

Et c'est La Bruyère, ce profond observateur, cet habile analyste de l'âme humaine, ce grand audacieux qui laissait la vérité se dresser vaillante et nue dans ses écrits ; c'est ce peintre réaliste des caractères et des mœurs de son siècle qui signa cette misanthropique boutade, alors que cependant ces conversations fines, légères et quelque peu alambiquées de l'hôtel de Rambouillet vivaient encore dans les spirituelles réunions de Mmes de La Fayette, de Sévigné, de Coulanges et de La Sablière, pour se perpétuer dans ces assemblées non moins littéraires que tinrent par la suite la duchesse du Maine, la marquise de Lambert, Mmes Geoffrin, de Tencin, du Deffand, de Lespinasse et la baronne de Staël.

La Bruyère écrivait cela de son temps ! Qu'eût-il donc pensé du nôtre, où les femmes sont plus que

jamais dignes de sa verve à l'emporte-pièce, où cet esprit d'intimité, ces petites parties toutes gracieuses et familières, ces académies merveilleuses d'entente confraternelle, d'urbanité et de bienséances ont si véritablement disparu qu'il nous faut remonter de plus d'un siècle, étudier, chercher, fouiller et ramasser les débris épars de tout un passé pour reconstituer par à peu près les us et coutumes de cette époque policée, anéantis de nos jours sous le lieu commun ou le paradoxe, sous le lâché de la parole ou le dandysme du style, sous la vie fiévreuse, hâtive et tourmentée d'une civilisation nouvelle.

Certes, Sarasin arriverait trop tard aujourd'hui; il ne trouverait parmi nous ni milieu, ni entourage, ni appui; ses saillies naturelles sonneraient faux dans cet immense bourdonnement des cerveaux qui forgent et cisellent les idées; sa muse coquette et bonne enfant s'enfuirait avec un effarouchement de crainte et d'étonnement, et le malheureux poëte resterait muet dans l'isolement de ses facultés démodées.

Nous rééditons ses œuvres cependant, mais pour ce petit nombre de délicats, de curieux, de lettrés enthousiastes, qui s'empresseront de les accueillir au foyer, non tant pour les aimables bavardages poétiques qu'ils contiennent que pour ce parfum de couleur locale qui s'en dégage capricieusement.

Jean-François Sarasin naquit à Hermanville-sur-

Mer[1], près de Caen, en 1604. Tallemant des Réaux, qui, à défaut de témoignages authentiques, ne manque jamais de ramasser la calomnie partout où il la trouve, raconte les plus vilaines histoires sur l'origine du poëte[2]; mais nous ne nous arrêterons pas à vérifier ces faits improbables: il nous importe peu de savoir que le père de Sarasin était comme le parasite d'un vieux garçon, trésorier de France, nommé Foucault, à la mort duquel il épousa la servante. De tels racontages ont peu d'intérêt pour la postérité, dont le rôle est moins de rechercher la naissance que d'enregistrer le talent qui la rachète et l'ennoblit.

Sarasin fit ses études à l'Université de Caen, et à peine les avait-il terminées, qu'il ne songeait qu'à partir pour Paris et la cour, où la fortune, l'ambition et le plaisir semblaient l'attirer.

Léger, audacieux et insouciant comme un cadet de Gascogne, il réunit son petit patrimoine, produit d'une terre d'Hermanville, 30,000 livres environ, et, disant un dernier adieu à la belle Neustrie, il arriva dans la grande ville, croyant tout conquérir avec ses modestes ressources.

Sarasin était grand, bien fait de sa personne; un malicieux sourire errait toujours sur ses lèvres minces

1. Sarasin prit plus tard ce nom et signa *J. F. Sarasin, Sieur D'Hermanville.*

2. Voyez Tallemant des Réaux, Historiette de *Sarasin :*

et semblait éclairer harmonieusement son visage, dont la fine moustache relevée en éventail, l'œil vif, spirituel et moqueur, la longue chevelure blonde, complétaient très-heureusement l'ensemble. Avec cela, il était de bel air et de noble prestance, ne sentant nullement sa province, et si les apparences sont des lettres de crédit, elles devaient évidemment le servir, car il n'était pas encore installé à Paris que Mlle Paulet, l'ayant remarqué et apprécié, le présentait à l'hôtel de Rambouillet[1] comme un personnage de mérite et de distinction.

C'était débuter par un coup de maître. Le seul fait d'être admis dans le Cénacle de la marquise donnait à Sarasin le droit de ne plus douter de l'avenir : aussi ne perd-il pas son temps ; il sait habilement faire valoir les charmes de son esprit prime-sautier, il fait jouer les ressorts de sa mémoire, étale les richesses d'une élégante érudition ; il brille par la délicatesse d'une conversation aimable, mordante et imagée ; il a le tact de savoir écouter, approuver et même applaudir ; enfin il est reçu, fêté, accueilli avec transports, et chacun se tient fier et heureux de se dire son ami.

« C'étoit si peu de chose pour la naissance, dit-il, qu'il y a encore en Normandie un de ses cousins germains qui est fils d'un ciergier et qui est curé de village. » — La belle injure !

1. Ce fut à l'hôtel de Rambouillet, dit Villefore dans son histoire de Mme de Longueville, que la sœur de Condé vit Sarasin pour la première fois.

Nous le voyons aussitôt se lier avec Ménage, de cette étroite et sincère amitié qui fut si durable; avec Chapelain, qu'il eût défendu si la mort ne l'avait frappé avant l'apparition de la *Pucelle;* avec le poëte Charleval, cet autre Normand que les Muses, selon Scarron, nourrissaient de blanc-manger et d'eau de poulet; avec Balzac[1], qui l'estima dès le premier jour; avec Scudéry et sa sœur Madeleine, et surtout avec Pélisson, son futur apologiste et son admirateur le plus fervent.

Avec de telles sympathies et des relations si précieuses, il ne manquait plus à Sarasin que le protecteur obligé, le Mécène indispensable des beaux esprits d'alors. Mais notre poëte était né coiffé : un secrétaire d'État, M. de Chavigny, eut occasion de le voir et de l'entendre dans une réunion où sa verve s'épanchait largement, et le tempérament érudit de Sarasin lui plut tant qu'il résolut de se l'attacher en lui accordant avec une bienveillante amitié l'hospitalité la plus généreuse.

M. de Chavigny jeta même les yeux sur lui pour l'envoyer à Rome[2] auprès du pape Urbain VIII,

1. Voyez *Œuvres de Balzac*, 2 vol. in-folio, 1665, tome II, p. 665. Voyez également, manuscrits de Conrart (bibliothèque de l'Arsenal), pet in-folio, *Belles-lettres françoises*, mélanges de prose et de vers, n° 145, p. 9, 11 et 16.

2. Voyez Segrais, *Mémoires et Anecdotes*, édition in-12 de 1723, p. 78.

très-versé dans les belles-lettres[1], pensant que son protégé gagnerait vite les faveurs du souverain pontife avec les grâces de son esprit et de ses connaissances étendues.

Sarasin accepta cette marque de confiance, reçut 4,000 livres pour se mettre en équipage; mais le voyage ne s'accomplit pas. Le galant poëte rencontra une dame de la rue Quincampoix, un visage espiègle et plein de promesses; il se laissa aller, la passion l'entraîna, il oublia tout, le pape Urbain VIII et M. de Chavigny, et le voilà roucoulant de parfaites amours jusqu'à l'épuisement total des 4,000 livres qui devaient le conduire dans la ville des Césars.

M. de Chavigny lui pardonna et fut le premier à rire de l'aventure, mais il renonça à confier sa délicate mission à un ambassadeur si prompt à s'enflammer.

Est-ce à ce moment qu'il nous faut placer le voyage que Sarasin fit en Allemagne, et où, selon Ménage[2],

1. L'on connaît ces vers de Bois-Robert, qui prouvent la bienveillance du Pape Urbain VIII pour les lettres:

En six cent trente, étant en cour de Rome,
Le pape Urbain, ce saint et savant homme,
Sur quelque bruit dont il fut abusé,
Que d'Apollon j'étois favorisé,
Me voulut voir, et me fut si propice
Qu'un mois après, vaquant un bénéfice
Dans la Bretagne, il me le conféra.

2. Nous n'avons pu trouver aucun document certain relatif

il s'acquit l'amitié de la princesse Sophie, fille du roi de Hongrie et bonne amie de Descartes ? Nous ne saurions dire ; nous croyons plutôt que vers ce temps, logé à l'*hôtel de l'impécuniosité*, ayant perdu la protection de M. de Chavigny, sentant le besoin de rétablir sa position ébranlée et de briller dans le monde, Sarasin se décida à épouser une vieille femme, laide et revêche, la veuve d'un maître des comptes, Mme de Piles, qui jouissait d'une fortune assez considérable. Après ce mariage, on le revoit avec un certain luxe ; il possède un carrosse et les chevaux les plus mal nourris de France ; ses amis le raillent néanmoins, et son horrible femme l'exaspère en refusant de lui accorder la moindre obole. « Elle lui vouloit donner mille escus, dit l'impudique Tallemant, mais elle vouloit qu'il couchast avec elle ; lui ne vouloit pas. « Mais, lui disoit « Ménage, que n'y couchez-vous ? — Couchez-y « vous-même, si vous voulez », lui répondoit-il[1]. »

Les deux époux, comme on pense, ne firent pas

à ce voyage, dont parle Ménage avec assurance. « Il m'écrivit de là, dit-il en parlant de Sarasin (voyez le *Ménagiana*), pour me marquer qu'il m'aimoit tout particulièrement, et que j'étois *dans son cœur* et *sur son ongle*, que cela m'étoit bien glorieux, puisque plus il alloit en avant, moins il y mettoit de gens. »

1. Tallemant dit aussi « qu'il s'avisa de faire je ne sçay quels articles de mariage en prose, qui étoient, à dire vray, une assez mauvaise galanterie ; il y avoit, entre autres choses, qu'il ne seroit plus sans *croix* ni *pile*. » Nous n'avons rien trouvé de semblable dans nos recherches sur Sarasin, et nous pensons que ces *articles de mariage* auront été ou détruits ou égarés.

long ménage ensemble. Sarasin perdait de jour en jour sa gaîté, son insouciance et toutes ses rares qualités, au milieu des quotidiennes vexations que lui causait cette union mal assortie. Aussi ne tarda-t-il pas à se séparer de sa femme [1] et à reprendre, avec sa liberté, son humeur bouffonne et le culte attrayant des Muses. Il apprend de cette manière sa délivrance à ses amis :

> Maintenant que l'hymen me tenoit dans la nasse,
> Il n'estoit plus raison de songer au Parnasse,
> Et je ne sçavois rien qui fust plus décrié,
> Parmi les gens d'esprit, qu'un rimeur marié ;
> Mais enfin, malgré moy, mon cher Tirsis, je pense
> Qu'avecque les neuf sœurs je vais rentrer en danse [2].

Il y rentre en effet, et retourne à l'hôtel de Rambouillet, où ses saillies, ses impromptus, ses vaudevilles le font choyer de tout le monde. Il fût devenu e poëte en titre de cette illustre société, si Voiture et Benserade, par la seule autorité de leur présence, ne l'avaient légèrement éclipsé.

Toutefois, ne pouvant être prophète dans le palais de Roselinde [3], il est oracle sans conteste des *Samedis* de Sapho [4]; partout on le reçoit avec joie, on le vante,

1. A la mort de Sarasin, sa veuve se remaria pour la seconde ois.
2. Voyez le *Voyage*, fragment, page 150 de ce volume.
3. L'hôtel de Rambouillet.
4. Mlle de Scudéry.

on le caresse. Le voici chez *Stratonice*[1], puis chez *Nidalie*[2]; les Précieuses en raffolent: ici il s'appelle *Sésostris*, là on le nomme *Amilcar*[3], plus loin il répond au doux nom de *Polyandre*. Il se montre adorable d'imprévu, d'enjouement, de malice, de galanterie; il fait assaut de madrigaux[4], se prodigue en bons mots, aide à tracer la *Carte de Tendre* et en parcourt le premier les villes et les bourgades, quittant *Petits Soins* pour *Complaisance*, séjournant à *Constante Amitié*, saluant *Respect* au passage, et arrivant en souriant à *Tendre* pour y loger royalement son aimable muse.

Dans tout ce monde précieux, Sarasin demeure comme un dieu, comme le modèle inimitable du bel esprit. Ses rivaux ne recueillent que petits suffrages, et si, par exception, l'un d'eux fait lecture d'un délicieux sonnet ou d'un madrigal étincelant de grâce, les *Illustres*, pâmées, ravies de plaisir, ne pouvant dérober leur admiration, s'écrient par saccades et d'une voix mourante, en jouant de l'éventail: « Ah!.... divin... sublime... Mais c'est un *Amilcar!* »

1. Mme Scarron.

2. Ninon de Lenclos.

3. Sarasin est admirablement peint sous ce nom dans la *Clélie* de Mlle de Scudéry; c'est un poëte aimable, un courtisan flatteur par position, un esprit né pour l'intrigue et surtout un talent badin et fort exercé.

4. Voy. *La Journée des madrigaux*, publiée par M. A. Aubry. *Paris*, 1856, avec introduction et notes par E. Colombey.

Être un Amilcar ! Mais, songez donc, c'était presque égaler Sarasin, et il ne se trouvait pas un poëte qui n'eût tout donné pour *être un Amilcar*.

Cependant les ressources d'*Amilcar* étaient terriblement légères; Ménage dut le présenter à Paul de Gondi, qu'il eut vite séduit par sa belle mine et son érudition. Pendant près de quatre ans, Sarasin resta attaché à la fortune du jeune coadjuteur, vivant entièrement avec lui, le suivant aux eaux de Bourbon, ne le quittant en aucune occasion. Il sympathisait du reste à merveille avec la hardiesse d'opinions et le savoir étoffé du futur cardinal de Retz, et son tempérament de frondeur se manifestait déjà, car, si nous en croyons une note de Tallemant, il fut envoyé à la Bastille pour avoir mis en circulation des vers par trop satiriques contre la personne du roi.

C'est vers 1648 que Sarasin occupe définitivement le poste d'honneur, où nous pouvons l'étudier et le suivre mieux que dans ces premières années de vie aventureuse.

Mis en avant par le coadjuteur et appuyé par Mme de Longueville, notre poëte fut promu à la charge de secrétaire du prince de Conti. La maison du prince était déjà formée, et le nouveau venu se trouva de compagnie avec Montreuil l'académicien, avec Daniel de Cosnac[1], plus tard archevêque d'Aix,

1. Daniel de Cosnac est l'auteur de très-curieux *Mémoires*,

et avec deux habiles courtisans, Barbézière et Chémeraut.

Sarasin, qui, avec assez de cour, possédait une grande hardiesse et un don inappréciable de séduction, s'éleva vivement à la *dignité* de premier favori du prince de Conti, et devint plutôt l'ami de son protecteur que son secrétaire.

Armand de Bourbon était d'une nature faible, sans esprit d'initiative, se laissant volontiers inspirer une conduite pourvu qu'on flattât ses passions, et son secrétaire poëte, qui l'égayait sans cesse par ses bouffonneries et les contes les plus fous de son imagination fleurie, devait prendre un grand empire sur la direction de son esprit. Nous voyons Sarasin entrer dans tous ses intérêts, épouser ses querelles et ses affections, lui suggérer toutes ses entreprises, applaudir à l'amour du prince pour Mme de Calvimont, et le pousser dans une liaison dont il sera le premier à hâter la rupture ; nous l'apercevons de même s'insinuant

publiés pour la *Société de l'Histoire de France* par le comte Jules de Cosnac. Paris, J. Renouard et Ce, 1852, 2 vol. in-8°. Ces mémoires sont remplis de détails intimes et piquants sur la vie intérieure chez le prince de Conti. On sent là toutes les petites rivalités de serviteurs, empressés à gagner l'esprit du maître et à se faire puissants pour faire les autres mesquins. Daniel de Cosnac, malgré toute l'impartialité qui semble présider à ses mémoires, ne peut s'empêcher de laisser percer une pointe de jalousie contre Sarasin, et ce n'est qu'à la mort du poëte qu'il ose s'écrier, au milieu de ses larmes : « Je m'aperçus alors combien j'aimois Sarasin. »

dans la famille des Bourbons, brouillant Mme de Longueville avec son frère et les réconciliant, se jetant au travers de la passion du duc de La Rochefoucauld pour la duchesse, intriguant de tous côtés, et, en dépit de tout cela, se montrant toujours aimable, vif, étonnant de belle humeur et d'entrain poétique.

Quelquefois, il faut l'avouer, l'astucieux serviteur abusait de la bonté du maître, et le maître se fâchait; mais, si Sarasin laissait passer l'orage et savait ramener le beau temps sous l'influence ensoleillée de ses plaisanteries nourries de pointes spirituelles et folles, le pauvre prince pardonnait, donnait la main, ou même se jetait au cou de son mauvais sujet de secrétaire.

C'était à Chantilly, dans cette demeure princière, où la princesse douairière de Condé, le duc d'Enghien et son adorable sœur la duchesse de Longueville recevaient une société incomparable; c'était à *Chipre* (comme on disait en langage précieux), sous les frais ombrages des berceaux de Sylvie, que Sarasin récoltait ses plus beaux triomphes et ses plus galants succès.

Dans ce délicieux séjour, entouré de magnificence et d'agréments, le poëte avait une cour de jeunes gentilshommes et de gracieuses dames qui se disputaient les faveurs de sa muse et de sa conversation; il était l'âme de cette société de *petits-maîtres* qui, au sortir de Chantilly, suivaient Mme la princesse dans ses

différentes maisons d'été, à la Versine ou à Méru, à l'Isle-Adam ou à Merlou; partout il brillait de mille manières, rimant, écrivant en prose, composant le plus plaisant récit sur le scandale à la mode, contrefaisant les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, et même imitant à ravir les prédicateurs. Quand Mme de Longueville lui disait : « Sarasin, *prêchez comme un cordelier* », il prêchait comme un cordelier; « *Prêchez comme un capucin* », il prêchait comme un capucin. S'il y avait eu de son temps un père Bourdaloue, dit Segrais, et qu'on l'eût prié de prêcher comme le père Bourdaloue, il aurait prêché de même.

Sa facilité d'improvisation était également admirable. Un jour qu'il accompagnait le prince de Conti dans un voyage, le maire et les échevins d'une petite ville attendaient le prince sur son passage et lui firent une harangue à la portière de son carrosse; mais, comme l'orateur restoit coi à la seconde phrase de son discours, Sarasin sauta de l'autre portière, et, prenant la place du harangueur tout troublé, il continua sa harangue dans le sens qu'elle devait être continuée, en y ajoutant des louanges si burlesques que le prince ne put s'empêcher de rire. Le maire et les échevins remercièrent Sarasin de les avoir tirés d'un si mauvais pas, et lui présentèrent le vin de la ville, ainsi qu'au prince de Conti.

Nous voudrions ici pouvoir nous étendre le plus

longuement possible sur l'esprit flexible de Sarasin, et surtout le suivre dans les moindres détails de sa vie d'intrigue et de plaisir ; nous aimerions à raconter sa passion pour la Du Parc, alors que la troupe de Molière et de la Béjart, se trouvant en Languedoc, séjourna à La Grange ; il nous plairait aussi de montrer le poëte pendant la Fronde, d'étudier ses actes à Paris, où il fut enfermé pendant l'hiver de 1649; à Stenay, où il suivit Mme de Longueville ; à Bruxelles, où il se rendit en mission, et enfin à Bordeaux, pendant la dernière partie de la guerre civile. Nous aurions de même voulu narrer par quelles habiles négociations Sarasin amena le prince de Conti à épouser Mlle Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin. Bref, il nous eût été agréable de présenter Sarasin tour à tour sous ses différents aspects ; mais nous devons songer que toute préface a une fin, hélas ! trop limitée, que nous sommes moins le biographe de notre poëte que son éditeur, et qu'il nous faudra bientôt rentrer dans l'analyse de ses œuvres diverses.

Pendant les dernières années de sa vie, l'intendant[1] du prince de Conti fut un heureux poëte ; il recueillit tous les avantages de sa position, et il allait être élevé à la charge de second homme du roi, pour assister

1. Le privilége accordé en 1655 à Ménage pour l'impression des œuvres de son ami porte : *Sarasin, intendant des affaires de notre cher et bien aimé cousin le Prince de Conti.*

aux États de Languedoc[1] avec le prince, lorsque la mort vint brusquement le frapper.

Nous devons à la vérité de nous inscrire en faux contre le bruit si accrédité qui fait mourir Sarasin des suites de coups de pincettes que, dans un violent moment de colère, le prince lui aurait donnés[2].

Rien n'est moins digne de créance. Le poëte mourut de façon tragique, mais non de la main de son maître : il fut empoisonné dans un potage par un mari dont il courtisait la femme[3], à Perpignan.

Loret, dans sa *Gazette*, écrivait, à la date du 5 décembre 1654 :

> Sarazin, cet aimable esprit
> Dont l'on voit maint sublime écrit,

1. Les États de Languedoc s'ouvrirent vers le 16 décembre 1654, et nous supposons que Sarasin mourut vers le 15 du même mois, après quinze jours de souffrances.

2. Presque tous les biographes de Sarasin ont attribué à cette cause la mort du poëte, et un journal littéraire de la Haye y fait allusion dans cette épigramme :

> *Deux charmants et fameux poëtes,*
> *Disciples de Marot, Ducerceau, Sarasin,*
> *Ont éternisé les pincettes,*
> *Le premier par ses vers, et l'autre par sa fin.*

Guillerargues succéda à Sarasin dans l'emploi de secrétaire du prince de Conti

3. Selon Tallemant, cette femme ne fut pas empoisonnée en même temps que Sarasin ; son mari empoisonnait tous les galans d'un poison bruslant, et Tallemant croit que M. de Candolle en est mort en 1658, « car Sarasin luy fit envie de coucher avec cette femme, luy disant qu'il n'en avoit jamais trouvé de si agréable au déduit. »

Est à Pézenas si malade
Qu'il n'uze plus que de panade ;
D'une fievre les chauds accez
L'abatent avec tant d'excez
Qu'on croit que sa fin est venuë
Si son ardeur ne diminuë.

Maître Apollon au poil doré,
Qui jadis étiez adoré
Des Médecins et des Poëtes,
Qui passoient pour vos interprètes,
Comme Poëte et Médecin,
Sauvez-nous monsieur Sarazin ;
Car, enfin, ce seroit dommage
De voir périr un personnage
Qui par votre art a mérité
Le beau don d'immortalité.

Hélas ! le pauvre Sarasin expira à Pézenas quelques jours après, vers le 15 décembre 1654 (1). Il s'éteignit dans les plus chrétiennes dispositions du monde, les yeux baignés de larmes, s'écriant à tous moments :

« Discite justitiam moniti et non temnere divos! »

Pélisson, passant quatre ans après la mort de Sarasin à Pézenas, se fit conduire sur le tombeau de son ami, l'arrosa de ses pleurs, et, bien que protestant, il

1. Dans sa *Gazette* du 19 du même mois, Loret écrivit encore :

Enfin la rigoureuse Parque
A ravi cet homme de marque,
Ce monsieur Sarazin, Normand,
Dont l'esprit étoit si charmant.

lui fonda un anniversaire et fit graver cette épitaphe sur la pierre tumulaire :

Pour écrire en style divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres ;
Je n'en dis plus rien, car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Ménage voulut laisser à Pélisson l'honneur de son épitaphe française, mais il composa la suivante en latin :

Adsta, viator, SARACENUS *hîc jacet,*
Doctus, disertus, eruditus, elegans;
Oratione qui solutâ commodè
Idemque versâ scriberet feliciter;
Comis, venustus, et facetus, et placens :
Aulæ peritus, et sagax, et callidus :
Domi forisque, in otio, in negotio,
Pariter jocosis vacabat et seriis,
In cuncta rerum transiens miracula.
Luge, viator ; SARACENUS *hîc jacet.* [1]

Baillet, dans ses *Jugements des Sçavants*, commet

1. Cette épitaphe latine fut attribuée faussement à Pélisson : elle figure même dans ses œuvres diverses ; mais il est assuré qu'elle est de Ménage (elle se trouve page 86 de ses poésies, éd. d'Amsterdam 1663). Michault, dans ses *Mélanges historiques et philologiques* (*Paris*, 1754, tome II, p. 361), dit qu'il eût été plus juste d'écrire ainsi les troisième et quatrième vers :

Oratione qui solutâ commodi
Idemque vinctâ scriberet feliciter,

« Quant à l'attribution de l'épitaphe à M. Pélisson, j'avertirai M. l'abbé d'Olivet, dit-il, afin qu'il rende à Ménage ce qui appartient à Ménage. Il ne faut pas déménager les épitaphes: cela est contraire aux bonnes mœurs et défendu par les Douze Tables. »

une erreur en disant que Sarasin évita la qualité d'auteur tant qu'il vécut. — *L'Histoire du Siége de Dunkerque,* la *Pompe funèbre de Voiture* et les *Remarques sur l'Amour tyrannique de M. de Scudéry à MM. de l'Académie françoise* virent le jour de son vivant.

Le *Siége de Dunkerque* [1] est une composition d'un ordre relevé; le récit est ample, le style sobre, élégant et correct. C'est, ainsi que le dit Pélisson, l'ouvrage d'une main maîtresse qui n'abandonne jamais le jugement pour courir après le bel esprit, et ne cherche point de fleurs quand c'est la saison des fruits; c'est la relation la plus exacte et la plus détaillée que nous ayons de ce fameux siége, et lorsque, dans le septième tome du *Cyrus*, Mlle de Scudéry décrivit (en 1651) le siége de Cumes, elle n'eut garde de négliger cette histoire et de puiser tous ses renseignements dans l'œuvre de Sarasin.

Nous devons citer à la suite la *Conjuration de de Walstein* [2], malheureusement inachevée, et qui est certes le chef-d'œuvre en prose de Sarasin et l'une des meilleures page d'histoire écrites au XVIIe siècle. Ce morceau, selon Nodier, est le premier de notre

1. Le *Siége de Dunkerque* parut in-4° en 1649.

2. La *Conjuration de Walstein* fait partie d'un recueil de pièces supérieurement imprimé par Foppens, de Bruxelles. Elle n'est pas indiquée *dans la table*, mais elle se trouve ordinairement à la fin de ce petit volume elzévirien.

Voyez *Recueil de diverses pièces curieuses pour servir à l'histoire. A Cologne,* par J. du Castel, 1664. Pet. in-16.

langue que nous puissions opposer à Salluste, dont il a quelquefois le nerf et la pureté; c'est le modèle de Saint-Réal et de Vertot; c'est peut-être le germe d'une admirable composition de Schiller, qui n'avait pas besoin d'ailleurs de chercher des inspirations hors de ses propres études et de son propre génie.

Le dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* est une heureuse imitation de l'ancien; on y sent l'inspiration, nous dirions presque la collaboration de Chapelain et de Ménage: c'est une conversation savante, ingénieuse et soutenue, un entretien familier et libre, semé de ces citations un peu pédantesques dont les trois interlocuteurs [1] de Sarasin ne se font pas faute d'accoucher à tous propos. Dans ce dialogue, après avoir rapporté ce qu'ont de tout temps pensé sur l'amour les poëtes et les philosophes les plus anciens, on semble conclure, avec Platon, Aristote, Lucrèce, Sénèque, Épictète, saint Augustin, Arioste et le Tasse, que « rien n'est si nécessaire à un jeune homme, pour devenir accompli, que de servir une honnête femme ». Cette théorie était toute une réforme, et il y avait à cette époque une certaine hardiesse à la formuler.

Nous ne parlerons que pour mémoire du *Discours sur la Tragédie, ou Remarques sur l'Amour tyrannique*

1. MM. Chapelain, Ménage et de Trilport.

de M. de Scudéry, adressé par Sarasin à MM. de l'Académie sous le pseudonyme de *Sillac d'Arbois*. Nous ne voyons là qu'un éloge outré de l'auteur d'*Alaric*, et si, à la simple lecture de ce discours, M. de Balzac ressentit la plus vive amitié pour Sarasin [1], il faut en attribuer la cause plutôt à l'érudition aisée qui s'y fait jour qu'aux louanges hyperboliques décernées à Scudéry.

Dans ses *Opinions du nom et du jeu des eschets,* nous trouvons un savoir réel et sans prétentions. L'écrivain essaye d'y prouver, contre l'opinion reçue de quelques savants, que ce jeu est le même que celui appelé jadis par les Romains *Latrunculus*, ou jeu des Larrons. Sarasin assimile ce dernier jeu à notre jeu de dames, et, s'appuyant sur l'autorité de son compatriote Bochart [2], il donne aux échecs une origine orientale, en démontrant que le mot *schah* signifie roi chez les Persans, et que le terme *échec et mat* se trouve avoir le même sens que *schah-mat,* c'est-à-dire : *le roi est mort.*

Sarasin fit encore une docte et excellente traduction de la *Vie de Titus Pomponius Atticus,* écrite par

1. Voyez les lettres de M. de Balzac à M. Chapelain, liv. V, lettre 1, page 438.

2. Samuel Bochart, savant orientaliste, né à Rouen en 1599, mort en 1667. Sarasin composa une épigramme latine sur sa *Géographie sacrée*. Elle est citée dans les *Origines de Caen* de M. Huet.

Cornélius Népos, qui mérita l'approbation générale et les éloges des assemblées les plus illustres. Mais nous ne saurions nous étendre sur ce sujet, non plus que sur la satire latine composée en faveur de Ménage dans la croisade littéraire contre le parasite Montmaur (1), et nous arriverons de suite à la *Pompe funèbre de Voiture*, véritable chef-d'œuvre d'esprit badin, d'invention enjouée et de plaisanterie délicate, que les ennemis mêmes de Sarasin ne purent se défendre d'admirer et d'applaudir.

Si Sénèque a fait quelque chose d'approchant sur la mort de l'empereur Claudius, Sarasin ne s'est pas approprié sa manière, et nous pouvons dire à la gloire de son siècle qu'il l'a de beaucoup surpassé.

La nouveauté du dessin, les pointes fines, la va-

1. *Attici secundi G. Orbilius Musca, sive bellum parasiticum satira.* Cette satire a été traduite en français par L. Toussaint Masson. Paris, 1757, In-12 de 61 p. — Sarasin prit une part très-active dans cette fameuse guerre contre Montmaur. Le *Testament de Goulu*, qui se trouve dans ses poésies fut dirigé contre ce parasite. On fit soixante-treize épigrammes pour ridiculiser ce pauvre professeur royal en langue grecque. Voici la mieux tournée et la plus spirituelle, sous forme de dialogue entre un poëte et son confesseur. Montmaur est ici déguisé sous le nom *Gomor*.

(*Le Poëte*) Révérent Père Confesseur,
J'ay fait des vers de médisance.
(*Le Conf.*) Contre qui? (*Le Poëte*) Contre un Professeur.
(*Le Conf.*) La personne est de conséquence.
Contre qui donc? (*Le Poëte*) Contre Gomor.
(*Le Conf.*) ... Achevez le *Confiteor*.

riété des allusions, les vers habilement mêlés avec la prose, et formant avec elle le corps d'une même narration, la belle humeur d'un style aimable, fier et triomphant, bien que quelquefois burlesque [1], tout, jusqu'aux *concetti*, fait de la *Pompe funèbre* une œuvre naturelle qui ne sent nul effort et qui restera comme un modèle de verve gauloise qu'on ne saurait égaler [2]. Nous ne jugeons pas aussi favorablement *Dulot vaincu, ou la Défaite des Bouts Rimés*, sorte de parodie bouffonne du poëme épique, dans lequel cependant il se trouve d'assez beaux endroits qui seraient dignes d'une œuvre moins légère.

Sarasin conçut l'idée de ce poëme héroï-comique en quatre chants dans les dernières années de sa vie, et avec sa facilité ordinaire il l'écrivit en cinq ou six jours. L'extravagance d'un poëte nommé Dulot lui fournit le sujet. C'était, dit Colletet dans son *Discours du Sonnet*, un ecclésiastique à qui la profonde méditation avait fait évaporer l'esprit. Un jour il se plai-

1. Tous les philologues attribuent à Sarasin l'introduction du mot *burlesque* dans notre langue.

2. On fit par la suite les *Pompes funèbres de Scarron et de La Calprenède;* mais ces deux pastiches sont indignes de leur modèle. Scarron fit de même la *Relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde au combat des Parques et des Poëtes, sur la* MORT DE VOITURE. Cette bouffonnerie est dédiée par Scarron « *à Messieurs ses chers amis Ménage et Sarazin, ou Sarazin et Ménage* ». Il parut également, plus tard, un petit volume sous ce titre : *Les Entretiens de Sarazin et de Voiture dans les Champs Élysées.*

gnit qu'on lui avait dérobé trois cents sonnets qu'il regrettait amèrement, et comme plusieurs personnes s'étonnaient qu'il en eût pu faire un si grand nombre, il ajouta que c'étaient des sonnets en blanc, c'est-à-dire les bouts-rimés de tous ces sonnets qu'il avait l'intention de remplir. L'idée fut trouvée plaisante, et les fameux sonnets en blanc de *ce fou de Dulot* devinrent à la mode. On commença dans les cercles à en faire par distraction, puis chacun y mit de l'amour-propre; on se piqua à l'envi de remplir les quatorze rimes bizarres qui étaient données au concours, et bientôt tout le royaume se vit possédé de la manie des bouts-rimés.

Sarasin tourna donc en ridicule Dulot, comme le détestable inventeur de ce genre de poésie misérable; il mit aux prises dans les plaines de Grenelle l'armée des bons vers et les cohortes de Dulot conduites par quatorze chefs, qui sont les quatorze rimes d'un sonnet en bouts-rimés alors fort célèbre[1]. La bataille est

1. Vers 1654 on commençait à renoncer au jeu frivole des bouts-rimés, lorsqu'un sonnet composé par Fouquet sur la mort d'un perroquet vint ranimer l'ardeur de cette passion jusqu'à la *rage*. Tous les beaux esprits de l'époque rimèrent *sur la mort du perroquet*, et Sarasin fit comme les autres. Les rimes étaient *chicane*, — *capot*, —*pot*, — *soutane*, — *diaphane*, — *tripot*, — *chabot*, — *profane*, — *coquemart*, — *jacquemart*, — *barbe*, — *débris*, — *lambris*, — *Barbe*. Voyez notre édition de *Benserade*, page 79.

Dulot vaincu fait partie des manuscrits de Conrart, tome V, in-fol., p. 27 à 42. Il y a là les variantes les plus intéressantes.

livrée, les bouts-rimés sont vaincus, et Dulot meurt en combattant, comme le Turnus du poëme d'Ovide:

> Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
> Et son âme en rimant sous les ombres s'enfuit.

Cy finist un poëme, qu'il ne faut pas considérer aujourd'hui avec trop de sévérité: car, dans le milieu plaisant où il fut composé, son but était plutôt d'amuser une société sans rivale que de briller par des qualités littéraires de premier ordre.

L'on peut juger, après cette brève description de ses différents ouvrages, de quel talent souple et heureux Sarasin était doué pour les genres de style les plus opposés [1]; mais, si nous l'estimons comme un remarquable prosateur, nous l'admirons bien davantage dans la facilité, la légèreté et la grâce naturelle de ses poésies diverses.

Est-il rien de comparable, dans la langue française,

1. A la fin de son livre de la *Science du Monde*, M. de Callières fit imprimer ces vers, qui résument fort bien les différents caractères poétiques de Sarasin:

> *Par des attraits jusqu'alors inconnus,*
> Sarasin *seul de la belle Vénus*
> *Sembloit avoir emprunté la ceinture.*
> *Il fut suivi des Grâces et des Ris,*
> *Lorsqu'il chanta l'amour et la* Souris;
> *Mais quand il fit la* Pompe de Voiture,
> *Pur Castillan, Latin, Toscan, François,*
> *Nouvel Orphée, à toute la nature*
> *Il fit entendre les charmes de sa voix.*

à cette délicieuse *Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier*, qui offre un tableau des plaisirs du monde à cette époque, peint avec les nuances les plus exquises? Existe-t-il dans la poésie badine du XVIIe siècle des vers plus galamment tournés que ceux de sa *Souris*, plus spirituels que ceux de sa *Glose sur le sonnet de Job*, plus fin que ceux de son *Epistre au comte de Fiesque*, et ne doit-on pas s'étonner que le même poëte qui rima le malicieux *Sonnet à Charleval* [1], ait composé la magistrale *Ode de Calliope*? Quelles charmantes ballades que celles du *Goutteux sans pareil* ou *d'Enlever en amour!* quelle satire mordante que le *Testament de Goulu*, et quel caractère de noble archaïsme dans ces églogues de *Daphnis* ou des *Amours d'Orphée!*

De quels merveilleux chefs-d'œuvre un bel esprit tel que Sarasin n'eût-il pas été capable si le temps et la persévérance n'avaient pas abandonné son génie? Nous trouvons de lui divers fragments qui donnent une grande idée de ses facultés poétiques. Ce ne sont

1. A propos du *Sonnet à Charleval*, Sarasin faillit se brouiller avec le beau sexe. M. Bayle nous paraît d'une bien grande austérité lorsqu'il dit que la conclusion est non-seulement trop satirique contre ce sexe, mais aussi d'un libertinage qui va jusqu'à l'impiété. « On diroit, ajoute-t-il, que Sarasin écrivit cela pendant l'accès d'une furieuse jalousie, et ayant appris tout fraichement que sa maitresse avoit eu beaucoup de civilité pour quelques jeunes blondins qui l'avoient louée, car voilà un des caprices de l'amour. »

là que des ébauches; mais, si l'on peut deviner le peintre dans ses moindres croquis, le poëte, de même, se laisse entrevoir dans ses essais les plus courts. Malheureusement les rares moments laborieux de Sarasin étaient dérobés au plaisir, et l'on ne s'aperçoit que trop de sa nonchalance dans ces puissants morceaux que nous allons citer.

Voici, par exemple, quelques vers sur la brièveté de la vie, injustement oubliés, bien que plus d'un illustre poëte s'en soit approprié le sens et l'allure :

Comme avecque grand bruit le Rhosne plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,
Vient et traisne avec soy mille flots courroucez,
L'onde flotte après l'onde, et de l'onde est suivie,
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassez.

Donnons également ces quelques *comparaisons*, tout en faisant observer qu'à l'époque où Sarasin les écrivit notre langue ne s'était pas encore fixée dans la large versification des Corneille, des Racine, et des Despréaux :

Semblable au Dieu de Thrace, il alloit fièrement,
Les armes tout autour résonnoient hautement,
Faisant le même bruit qu'excitent dans les nües
Les pins battus des vents sur les Alpes chenües,
Etc.....

Comme un roc sourcilleux tombe dans la campagne,
Arraché par les vents du haut d'une montagne,
Ou du long cours des ans incessamment miné,

Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Son énorme grandeur, par son poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublez en son cours furieux,
Et rompt comme roseaux les chênes les plus vieux,
Tel on vit, etc...

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuse,
Et dans les prez herbus où le Rhin joint la Meuse,
Deux furieux taureaux, par l'amour courroucez,
Se heurter fièrement de leurs fronts abaissez :
Le troupeau plein d'effroi regarde avec silence,
Le nombre des pasteurs cède à leur violence ;
Les deux vaillants rivaux, se pressant rudement,
Des cornes l'un sur l'autre appuyez fortement,
Redoublent sans cesser leurs cruelles atteintes ;
De longs ruisseaux de sang leurs espaules sont teintes ;
Ils mugissent des coups d'un cry retentissant,
Et toute la forest respond en mugissant...

Ces descriptions pompeuses, ces comparaisons élevées, ne donnent qu'un faible aperçu du mérite réellement extraordinaire de Sarasin: c'est dans sa correspondance qu'il nous faudrait le suivre, dans ses épîtres à Balzac, à Chapelain, à Costar, à Scarron, à Mlle de Scudéry, conservées pour la plupart dans les manuscrits de Conrart à la bibliothèque de l'Arsenal. On y retrouve un émule de Voiture, moins parfait peut-être, mais de même race. En parcourant toutes ces missives, on demeure étonné de la vaste érudition de ces esprit badin que rien n'embarrasse, qui cause, plaisante, critique ou argumente avec un sérieux imperturbable, et qui peut répondre au profond Balzac avec une kyrielle de citations grecques et latines les mieux choisies.

Nous ne devons pas oublier dans l'énumération des ouvrages de Sarasin une pièce très-peu connue, qui vit le jour dans le temps des barricades et qui est intitulée : *Lettre du Marguillier à son Curé sur la conduite de M. le Coadjuteur* (Paris, 1651, in-4°). Cette lettre, fort spirituellement conçue, est remplie d'attaques malicieuses contre le cardinal de Retz. M. Patru y fit une aimable réponse : la *Lettre du Curé au Marguillier...*

Nous devons, à notre grand regret, terminer cette préface, tout en confessant que nous nous sommes considéré en certain point comme l'esclave de notre publication.

Dans la crainte d'être entraîné trop loin, nous avons dû écrire la vie de Sarasin d'une seule traite, sans prendre haleine, passant en courant devant une foule de charmants petits détails, fermant les yeux pour ne pas voir, parcourant en un mot la grande route et négligeant les sentiers les plus fleuris, où nous eussions tant aimé promener nos lecteurs.

Après une étude approfondie de Sarasin, nous semblions avoir vécu d'une même existence intime avec notre poëte; les documents abondaient sous notre plume, se pressaient en masse, et, si nous n'avions eu la courageuse brutalité d'en évincer le plus grand nombre, nous courions le risque de nous étendre au delà des limites permises et de faire un véritable volume.

De deux extrêmes nous avons choisi le moindre pour les proportions de cette réimpression, mais le plus cruel pour notre amour-propre de bio-bibliographe : il nous a fallu esquisser à larges traits la physionomie de Sarasin, alors même que nous eussions désiré en faire une miniature; et, montrant les contours saillants, présentant les lignes principales, nous avons dû oublier les ombres et les demi-teintes, qui eussent fait ressortir les points lumineux; c'est enfin en mettant une sourdine à notre admiration, et quelquefois à notre critique, c'est en abandonnant la majeure partie de nos notes, que nous sommes arrivé à nous restreindre dans le petit cadre de cette préface.

De toutes façons, si notre travail est favorablement accueilli, nous aurons la suprême consolation d'avoir retiré de l'oubli un poëte aussi charmant qu'ingénieux, dont la grâce familière et l'enjouement admirable sauront plaire à tous les érudits.

Octave Uzanne.

POESIES

DE

MONSIEVR

SARASIN

L'ODE DE CALLIOPE

SVR LA BATAILLE DE LENS

A

MONSIEUR ARNAUD

MONSIEVR,

I'ay ordre d'vne fille de vostre connoissance de vous écrire ce qui s'est passé à Sainct Clou, et de vous reciter vne auanture que nous y auons euë ensemble. Si ie deuine bien, le mot d'auenture, et le lieu de S. Clou, vous feront d'abord songer à quelque chose d'estrange, et vous ne tarderez guere à scandalizer vostre bonne amie et vostre tres-humble seruiteur. Vous autres galans, estes naturellement soupçonneux, et comme vous iugez d'autruy par vous mesmes, vous ne sçauriez vous imagi-

ner qu'vn homme et vne femme puissent estre seuls sans que l'Amour face le troisiéme. En cela j'auouë que vous reüssissez souuent : mais pour cette fois, vous me permettrez de vous asseurer que la rencontre a esté sage; que la conuersation s'est trouuée guerriere, et non amoureuse; que les chants de triomphe y ont tenu la place des Elegies, et qu'il n'y a rien eu de coquet entre vne Pucelle de la vieille roche, telle que vous la reconnoistrez quand ie vous l'auray nommée, et vn homme qui ne se picque plus de bonnes fortunes. Ces veritez vous paroistront mieux que ie ne vous le dy par la relation que ie vous vay faire. Ie me promenois ces iours passez auec Calliope dans les jardins de Gondy, où les Muses se sont retirées depuis que la barbarie les a chassées de la Grece, et le Galimatias d'Italie. La diuine conuersation du genie de Corinthe, qui les a receuës comme ses voisines et ses amies, le murmure des fontaines, la fraischeur des ombrages, la tranquilité de la solitude, la beauté de l'aspect, et enfin les delices de ces lieux, les charment si fort, que non seulement il leur est facile d'oublier le Parnasse, mais Apollon mesme, qui vient rarement en France, depuis que l'insolence Burlesque et le mal-heur de sa rime font qu'on l'y traitte de violon. Il estoit matin, c'est le temps où les Muses donnent plus volontiers leurs audiences, et pendant lequel elles sont si fauorables, que s'il estoit permis de pretendre à la galanterie de ces farouches Pucelles, la naissance de l'aurore seroit asseurement pour elles l'heure du berger. De bonne fortune i'auois trouué Calliope seule. Comme son esprit est grand et releué, et qu'elle est plus fiere que ses autres Sœurs, aussi est-elle plus difficile à aborder, et méprise dauantage le commerce des mortels. De là vous pouuez bien penser que ie n'aurois pas eu l'audace de m'en approcher, si le plaisir qu'elle prend à estre entretenuë de la gloire du fameux Prince de Condé, et à faire chanter les merueilles de sa vie, ne l'auoient obligée à m'appeller. Hé bien, me dit-elle, comme ie luy faisois la reuerence, la Victoire de Lens ne sera-t-elle point celebrée? En verité, luy répondis ie, c'est à quoy je songeois presentement; mais à n'en point mentir, continuay-ie, ie m'y trouue tellement

empesché, et les difficultez qui se presentent à mon esprit me semblent si grandes, que ie suis sur le point d'abandonner tout. Cependant, reprit-elle, nous estimons, mes Sœurs et moy, qui, comme vous sçavez, nous connoissons assez à ces choses, que iamais le Parnasse n'a eu vn plus noble sujet pour les vers. Et cela estant, luy repliquay-ie, vous estonnez-vous si ie fais difficulté de l'entreprendre? et quel Poëme pensez-vous que ie puisse écrire à la gloire du plus fameux Heros du monde, moy dont le plus grand ouurage n'a esté que la loüange d'vne Souris? Si ceste difficulté seule vous empesche de chanter, adjousta la Muse, ie puis faire pour vous ce que ie fis iadis pour Hesiode, qui, s'estant endormy homme de Prose, se sentit Poëte à son réueil; et mesme, sans vous flatter, ie vous trouue plus de disposition à nostre Art que n'en auoit ce bon homme; car c'estoit vn rustique qui ne sçauoit que des vaux de ville, au lieu que tout au moins vous auez déja fait quelques Sonnets, et quelques Stances pour Cloris, et pour Siluie. Mais, dis-ie, quand en faueur de mon Prince vous m'auriez accordé la grace d'vne si auantageuse metamorphose; quand mesme vous m'auriez donné l'ame d'Homere, qui est la plus propre pour chanter les batailles et les Heros, ie ne pense pas que ie m'en peusse seruir. Pourquoy? interrompit Calliope auec estonnement, Homere n'est-il pas le plus excellent de tous les Poëtes? Ouy, sans doute, continuay-ie, et digne d'estre eleué au dessus de l'humaine condition; mais les Heros du temps passé et les nostres sont bien differens; ni leur vie, ni leurs coustumes, ni leur maniere de combattre, ne se ressemblent en aucune sorte. Autres-fois la Grece ne se scandalisoit point de voir comparer de vaillans hommes à vn asne au milieu d'vn blé vert, ou à vne mouche dans la cuisine. Il estoit merueilleux d'introduire dans les Poëmes des cheuaux Prophetes et immortels; rien ne sembloit si fort qu'vn bouclier de sept cuirs. On peignoit dessus des vendanges et des nopces de village, et les Roys, qui n'auoient pour Sceptres que des bastons, ne faisoient aussi leurs presens que de trepieds et de gobelets. Si auiourd'huy on en vsoit de la sorte, l'on ne seroit pas entendu, et peut-estre pas souffert.

Ronsard, qu'on nomme le Prince de nostre Poësie, a-t'il bien reüssi, à vostre auis, en affectant cette vieille singerie? Et feroisie bien, par son exemple, d'introduire le General Bec raisonnant auec sa caualle, et luy faisant cette promesse :

RONSARD.

Ie doubleray, pour telle recompense,
En tes vieux ans ton foin et ta dépense,
Seule au haut bout ie te feray loger
De mon estable?

Aurois-ie bonne grace, en décriuant l'armée, de fournir les rangs de vieux soldats

Qui la moustache en la tasse lauoient?

ou,

De ieunes gens aux mentons damoiseaux.

Pour exprimer le bruit de ces combattans, me seruirois-ie de cette comparaison :

Ainsi qu'on voit les biens volantes gruës
Craquer aigu?

Egalerois-ie leur nombre aux neiges,

Que l'on voit bruiner,
Quand l'hyuer vient les champs enfariner?

Et enfin, prenant entierement le haut stile, chanterois-ie à l'approche des Armées?

Que l'ost tourbillonneux
Ennubloit l'air d'vn poudrier sablonneux.

Vous voyez bien que cette sorte de poësie ne seroit guere au goust de nostre siecle, et que ie me broüillerois facilement auec mes amis de l'Académie si ie remplissois mes écrits de *l'Aigle*

foudrier, des *Herauts claire-voix*, du *feu mangeard*, des *cliquantes armes*, du *sommeil mignon*, et du

Soleil perruqué de lumière.

Pour tout dire, trouueriez-vous bon vous-mesme qu'en vous appellant ma nourrisse, ie vous inuoquasse de cette sorte :

Ma nourrice Calliope,
Qui du Luth musicien,
Dessus la iumelle crope
Du sainct chœur Parnassien?

D'ailleurs, il faut que ie vous auoüe que i'ay vne extreme repugnance à quiter les ornemens qui éleuent cette ancienne maniere au dessus de la nostre, et qui l'ont fait appeller le langage des Dieux, et encore pour me reduire à rimer simplement la Gazette, sans fables, sans figures, dans un stile mol et énerué, priué de toute hardiesse, et scrupuleux iusques aux paroles. Ainsi donc ie me fortifie plus que iamais, quelque passion que i'aye pour la gloire de ce grand Prince, à ne point hazarder la description de la fameuse Bataille qu'il vient de gagner, puisque ie ne sçaurois trouuer ce iuste temperament qui fait le stile parfait, et qui le tient également éloigné de nostre prose mesurée et de la hardiesse rude et sauuage des Anciens. Et toutefois, interrompit Calliope, cette glorieuse action ne demeurera pas sans estre chantée, et mesme auant que nous nous separions. Vous en prendrez donc la peine, luy repartis ie, car, pour moy, ie me garderay bien d'en amoindrir le merite en la loüant de mauuaise grace. Ouy, repliqua-t'elle d'vn visage plus ouuert et plus gay, ce sera moy qui l'entreprendray, et pleust aux Destins qu'il me fust permis de la celebrer de la maniere que nous chantons la naissance du Monde, l'education de Iupiter, la défaite des Geans et le reste des gestes des Dieux Immortels. Mais les Parques, qui lient Iupiter luy mesme, ne souffrent pas que nos diuines chansons viennent aux oreilles des hommes, et de cette sorte, toutes les fois que nous voulons écrire les actions

de nos Demy-Dieux, nous sommes contraints de nous contenter du Genie de quelques mortels; nous auons les mesmes peines que luy pour les rimes, pour la beauté de l'expression et pour la iustesse des pensées, et comme à luy il nous faut beaucoup de temps pour produire quelque ouurage. Ainsi, quoy qu'il ne soit pas encore huit heures à ma monstre, ie m'asseure qu'il sera nuit auant que l'Ode que ie desseigne soit acheuée. Mais voicy de l'eau et des fruits, et nous ne ferons pas plus mauuaise chere auiourd'huy qu'on la faisoit au bien-heureux siecle dont les Poëtes font tant de bruit; nous trouverons mesmes sur ces couches, et sur ces treilles, des melons et des muscats plus delicieux que le miel des chesnes et le lait des riuieres, et ie quitteray pour vous la table des Dieux si vous quittez pour moy celle de la Durier. Or, afin de vous fauoriser et de vous faire voir que le stile moderne est capable des ornemens de la vieille Poësie, ie me veux seruir de vostre maniere, et dans ce meslange ie gage que i'imiteray si bien vostre façon d'écrire, qu'aprés que ie vous auray dicté mes vers, vous y serez le premier trompé, et que vous iureriez à vn besoin que c'est vous qui les auez faits. En cet endroit, Calliope s'estant teuë, comme si elle auoit voulu mediter : Ie me sens infiniment honnoré, luy dis-je, d'vn choix si auantageux. Ie souhaiterois bien pourtant, pour vostre honneur, pour celuy d'vn si grand Prince et pour vn si haut dessein, que vous eussiez voulu prendre vn plus habile homme; car ie vous declare que si vostre ouurage ressemble aux miens, vous allez faire vn Poëme plein de manquemens, et donner lieu aux critiques de censurer iustement les Muses. Cela pourroit bien estre, respondit Calliope en sousriant. Et lors, m'ayant commandé d'apprester des tablettes et de ne l'interrompre pas dauantage, elle commença à composer ces vers, que i'escriuis à mesure qu'elle les dictoit.

L'ODE

DE CALLIOPE

QVITTE promptement l'Armée
De l'inuincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'as toûjours secondé;
Passe d'vne aisle legere
De l'vn à l'autre Hemisphere,
Et sur la terre, et les flots,
Dy de ce Prince indomptable,
Que l'Histoire ny la Fable
N'ont point de plus grands Heros.

Dy qu'en sa derniere guerre
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolens.

Mais quoy! de cette Victoire
Desia le bruit et la gloire
Ont estonné l'Vniuers,
Et pour ces grandes nouuelles,
Tes paroles ny tes aisles
N'ont point attendu mes vers.

Des flots paresseux de l'Ourse
Iusques au bruslant climat
Où le Nil cache sa source,
L'on vante ce grand combat;
L'on le vante où le Caucase
Aux Cieux présente pour baze
Mille effroyables rochers,
Et sa gloire est paruenüe
Iusqu'à la Terre inconnüe
Aux plus hazardeux nochers.

Au recit de la vaillance
D'vn Prince si redouté,
Dans le Serrail de Bizance
Le Turc est espouuenté;
L'ame de frayeur saisie,
Aux derniers lieux de l'Asie

Il songe à se retirer,
Et les troupes sanguinaires
De ses fameux Ianissaires
Ne le sçauroient rasseurer.

Le redoutable Sarmate,
Aduerty de son effroy,
Pour le terracer se flatte
De voir mon Prince son Roy;
Il prepare à cette guerre
Son Arc et son Cimeterre,
Preuoyant que le destin,
Lassé d'vn Tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prepare
Le Throsne de Constantin.

Mais celebrons cette Palme
Qui nous inuite à chanter;
Par tout la Nature calme
S'appreste à nous escouter;
Tous les vents ont fait silence,
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux;
L'on n'entend plus le ramage

Des chantres de ce bocage,
Ny le murmure des eaux.

Desia par toute la plaine
L'on despoüilloit les guerets,
Desia la grange estoit pleine
Des richesses de Céres,
Quand, de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des François et des Flamans
Se joignirent, s'attaquerent,
Auec fureur se choquerent,
Sur les campagnes de Lens.

Sous le harnois le plus riche
Que Vulcan ait inuenté,
L'orgueilleux prince d'Austriche
Marche au combat souhaité;
Contre luy Condé s'auance,
Condé de qui la vaillance
A merité le Nectar,
Et qui seul peut entreprendre
Auec plus d'heur qu'Alexandre,
Et de vertu que Cesar.

Ce Prince marche à la teste
Des corps les plus auancez,
Et mesprise la tempeste
De cent canons courroucez;
Le Laurier qui l'enuironne
D'vne immortelle Couronne
Braue la foudre et le fer,
Et quand ce Heros s'expose,
Il ne craint point autre chose
Que de ne pas triompher.

D'vne cuirasse esprouuée
Il prend le corps seulement;
Sa vertu dessus gravée
Luy sert encor d'ornement.
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroy, Norlingue, Fribourg;
La prise de mainte Ville,
Dunkerque, Ipre, Thionuille,
Wormes, Spire et Philisbourg.

Il monte vn cheual superbe,
Qui furieux aux combats

A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche,
Prest au moindre mouuement;
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeller la guerre
Par vn fier hennissement.

Auec ce grand Capitaine,
Nos plus braues combattans
Couurent le dos de la plaine
Sous mille drapeaux flotans;
Ils sont suiuis des Polaques,
Inuincibles aux attaques,
Des Escossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.

Iamais la guerriere France,
Fertile en braues soldats,
N'a veu tant d'obeïssance
Ny d'ardeur dans les combats;

D'vne discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale,
Suyuant des partis diuers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour decider du grand Homme
Qui conduiroit l'Vniuers.

Desia l'vne et l'autre Armée
S'attaquent avec fureur;
La poussiere et la fumée
Forment la nuit et l'horreur;
Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se trauersent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manieres,
Et les prochaines riuieres
Roulent des ondes de sang.

Condé lance cette foudre
Qui pour affermir son Roy
Fit tresbucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroy;
Auec luy vont la Victoire,
L'Honneur, la Valeur, la Gloire;

La fiere Bellone et Mars
Font passage à cet Alcide,
Et Pallas de son egide
Le couure dans les hazars.

Dans l'effroyable tûrie
Son cheual a succombé,
Vn cheval de Barbarie
Est encor sous luy tombé ;
Cependant, rien ne le lasse,
Il n'est rien qu'il ne terrasse,
Il rompt mille bataillons,
Et les piques herissées
Sont deuant luy renuersées
Comme les bleds des sillons.

Les secousses de la terre
Qui font crouller les rochers,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renuerse les clochers,
Le bruit et la violence
D'vn noir torrent qui s'élance,
Et traine, estant desbordé,
Les troupeaux et les villages,

Ne sont que foibles images
De la force de Condé.

Lassé de la mort vulgaire
D'vne foule de soldats,
Il cherche dans sa colere
Dequoy signaler son bras;
L'Archiduc est la victime
Qui d'vn Laurier legitime
Le peut orner dignement.
Il l'appelle, il le menace;
Mais Lupold quitte la place,
Et tremble d'estonnement.

Comme dans le gras herbage
Où la Dive estend son cours,
Deux taureaux pleins de courage
Combattent pour leurs amours;
Le moindre, prenant la fuite,
Se desrobe à la poursuite
De son superbe vainqueur,
Qui dans la vaste prairie,
Mugissant auec furie,
Le chasse, et glace son cœur.

Ainsi Lupold plein de honte,
Et souspirant son malheur,
De mon Prince qui le domte
Fuit la fatale valeur;
Auec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie;
Bec, en ce funeste estat,
Deteste sa destinée;
Bec, dont l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouueau fils de la terre,
Geant plus audacieux
Que ses freres, qu'vn tonnerre
Fit jadis tomber des Cieux,
Croyant aller à la gloire
D'vne facile victoire,
Mesprisoit nos combatans,
Et son orgueil ridicule
Ignoroit que nostre Hercule
Sçauoit vaincre les Titans.

Enyuré de l'esperance
De vaines prosperitez,

Il domtoit desia la France,
Et desoloit nos Citez;
Au bruit de cette tempeste,
L'Espagne leuant la teste
Attendoit ses Conquerans,
Et les troupes bazanées
Alloient des hauts Pyrenées
Tomber comme des Torrens.

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terracez,
Il entend les tristes plaintes
Des mourans et des blessez;
Par tout ses soldats sans armes
Se prosternent auec larmes
Aux pieds du Victorieux,
Par tout ils sont en déroute.
Le cruel fremit, et doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage
Comme vn Lyon irrité;
Mais que luy sert tant de rage ?
Il est luy-mesme domté;

Et tel qu'vn autre Tiphée,
Dont l'audace est estouffée
Par les monts Siciliens,
Seul, au milieu de la plaine,
Priué de force et d'haleine,
Il tombe sous nos liens.

Ce Guerrier hautain et braue
Ne peut fléchir son grand cœur
A suiure comme vn esclaue
Le triomphe du Vainqueur;
Son sang qui teint son armure,
D'vne profonde blessure
A grands flots sort de son flanc;
Sa face devient affreuse,
Et son ame furieuse
S'enfuit auecque son sang.

De son armure estoffée
D'or et de pierre de prix,
Mon Prince dresse vn trophée
Au fier amant de Cypris;
A l'entour sont entassées
Les despoüilles amassées,

Les harnois, les Estendars,
Les tambours, les banderoles,
Et l'on y lit ces paroles :
CONDÉ LES CONSACRE A MARS.

C'est assez, Vesper s'auance,
Il faut quitter nos chansons;
Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons;
Le Soleil tombe sous l'onde,
La nuit va couurir le Monde,
Et sur la terre et les flots
Le Sommeil, ouurant ses aisles,
Espand les moissons nouuelles
De ses humides pauots.

Ce sont là, MONSIEVR, les Vers que Calliope me dicta, tantost se promenant le long des allées, tantost se reposant au bord des fontaines, tantost retouchant aux Stances qu'elle venoit de faire, tantost en produisant de nouuelles. Aprés qu'elle eut acheué cette Ode, et que ie la luy eus leuë toute entiere : Ie vous prie, me dit-elle en riant, quand vous écrirez à Monsieur Arnaud, et que vous n'aurez gueres de nouuelles à luy mander, faites-luy le recit de cette auanture, et luy enuoyez mon Ode. Et aussi tost, reprenant vn visage plus serieux : Sur tout, ajousta-t'elle, suppliez-le de ma part qu'il la presente à ce grand Prince, et qu'il l'asseure que ie suis sa tres-humble seruante. Ie ne doute point qu'il ne prenne cette peine volontiers; il y a

long-temps qu'il me connoist particulierement, et que nous auons iuré amitié dans le temple de la Gloire, où son mérite et sa valeur le rendent tres considerable. Comme i'allois luy respondre, vn des Nourrissons des Muses la vint auertir que l'ambrosie estoit portée, et que ses Sœurs l'attendoient. Alors cette sage Fille, qui ne vouloit pas les incommoder, me donna le bon soir, aprés m'auoir auoüé en me quittant, que, quelque peine qu'elle eust prise à elever mon Genie, son ouurage estoit infiment surpassé par l'excellence de la matiere.

ODE

SVR LA PRISE

DE DVNQUERQVE

A Monsievr le Marqvis de Montavsier

MVSE, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques Chalumeaux
Qui flatoient nos resueries;
Il faut d'vn air bien plus grand,
Sur la Lyre qu'en mourant
MALHERBE nous a laissée,
Celebrer le Conquerant
De Dunkerque terrassée.

Montavsier, de qui la gloire
Vole aux climats estrangers,
Toy qui pris part aux dangers
D'vne si noble victoire;
Toy qu'on ne peut trop vanter,
Vueilles me faire escouter
De ce Heros magnanime,
De qui la main doit planter
Nos Lys aux champs de Solyme.

Enfin, retraite superbe
De Corsaires furieux,
Le plus grand des Demy-Dieux
Renverse tes murs sous l'herbe;
Tes portes de toutes parts
Reçoiuent ses estandards,
Et du plus haut de la Dune
Nous voyons ce jeune Mars
Oster les fers à Neptune.

Des flots de Seine et de Loyre,
Iusqu'où la Garonne bruit,
Ton peuple auoit tout destruit,

Chargé de proye et de gloire;
Tous les iours par ta valeur
S'augmentoit nostre douleur,
Et la fureur des orages
Estoit le moindre malheur
Qui desolast nos riuages.

Quand ce Heros redoutable,
CONDÉ, lassé de nos maux,
Voulut qu'vn de ses trauaux
Soûmit ta force indomtable;
Il a fini nostre deüil,
Il a puny ton orgueil,
Et de ta rage estouffée,
Sur le sommet d'vn escueil
Pend le glorieux Trophée.

O Prince, quels sont tes charmes!
Dunkerque ayme son vainqueur:
Tu triomphes de son cœur
Aussi tost que de ses armes.
Elle qui fut autresfois
L'heritage de nos Roys,

Satisfaite et glorieuse,
Reçoit les premieres loix
De ta main victorieuse.

Ses Gens, apres ta victoire,
Sous tes auspices fameux,
Sur l'Ocean escumeux
Bientost porteront ta gloire;
Et tandis qu'aux Nations
Publiant tes actions,
Ils feront le tour du monde,
Eole et les Alcions
Calmeront le vent et l'onde.

Leurs Barques, plus dangereuses
Aux Pilotes de nos mers
Que le Faucon dans les airs
N'est aux Colombes peureuses,
Vont laisser nos Matelots
Dans l'aise et dans le repos,
Et leur guerriere furie
Ne troublera que les flots
De la derniere Hesperie.

Desia ie voy cent Fregates
Peintes de nos Fleurs de Lys,
Vers les costes de Calis
Porter ces braues Pirates.
Ie les voy dessus nos bords
Exposer tous les tresors
Que l'Ibere aux Indes pille,
Et remorquer les grands corps
Des Galions de Seuille.

Cependant le vieil Nerée
Appaisant les flots mutins,
PRINCE, predit tes destins
Du haut de l'onde azurée.
Il annonce que ton bras,
Dont les coups dans les combats
Semblent des coups de tonnerre,
Ayant mis l'Espagne bas,
Rendra la paix à la Terre.

Suy ces grandes Destinées
Que t'ont reserué les Cieux,
Va te rendre égal aux Dieux

Dés tes premieres années;
Et quand tes puissans efforts
Au trauers de mille morts
Auront l'Espagne domptée,
Reuiens planter sur nos bords
L'Oliue tant souhaittée.

ODE

A Monseignevr le Dvc d'Engvien

GRAND Duc, qui d'Amour et de Mars
Portes le cœur et le visage,
Digne qu'au throsne des Cesars
T'esleue ton noble courage,

ENGVIEN, delices de la Cour,
Sur ton chef esclatant de gloire
Vien mesler le myrte d'Amour
A la Palme de la Victoire.

Ayant fait triompher les Lys
Et dompté l'orgueil d'Allemagne,
Vien commencer pour ta Phyllis
Vne autre sorte de campagne.

Ne crains point de monstrer au jour
L'excés de l'ardeur qui te brusle;
Ne sais tu pas bien que l'Amour
A fait vn des trauaux d'Hercule?

Tousjours les Heros et les Dieux
Ont eu quelques amours en teste;
Iupiter mesme en mille lieux
En a fait plaisamment la beste.

Achille, beau comme le jour,
Et vaillant comme son espée,
Pleura neuf mois pour son amour,
Comme vn enfant pour sa poupée.

O Dieux, que Renaut me plaisoit!
Dieux, qu'Armide auoit bonne grace!
Le Tasse s'en scandalisoit;
Mais ie suis seruiteur au Tasse.

Et nos Seigneurs les Amadis,
Dont la Cour fut si triomphante,
Et qui tant jousterent jadis,
Furent-ils jamais sans Infante?

Grand Duc, il n'y va rien du leur,
Et ie le dy sans flaterie,
Tu les surpasses en valeur,
Passe les en galanterie.

Vien donc hardiment attaquer
Phyllis, comme tu fis Bauiere;
Tu la prendras sans y manquer,
Fust-elle mille fois plus fiere.

Nous t'en verrons le possesseur,
Pour le moins selon l'apparence;
Car ie croy que ton Confesseur
Sera seul de ta confidence.

Cependant, fay qu'en de beaux vers,
La plus galante renommée
Debite par tout l'Vniuers
Les graces de ta Bien-aimée.

Choisy quelque excellente main
Pour vne si belle auanture :
Prens la Lyre de CHAPELAIN,
Ou la Guitarre de VOITVRE.

A chanter ces fameux exploits
I'employrois volontiers ma vie ;
Mais ie n'ay qu'vn filet de voix,
Et ne chante que pour Syluie.

ODE

A Monsievr Chapelain

ESPRIT né pour les grandes choses,
Qui chantes hautement les faits de nos Guerriers,
CHAPELAIN, mesle à tes lauriers
Des guirlandes de fleurs,
Et comme nos Pasteurs
Couronne toy de roses.

Le lion ardent te menace,
Si tu veux trauailler, de nuire à ta santé.
Desbauche ta seuerité;
Souvent prés d'vn vin frais
Sous vn ombrage espais
Le Sage a bonne grace.

Voy sur les riues de la Seine
Languir l'herbe flestrie et les roseaux sechez ;
Voy dormir dans ce Bois couchez
Les Moissonneurs lassez,
Qui du Soleil bruslez
Abandonnent la plaine.

Quite le sejour de la ville.
Viens gouster la fraischeur des eaux et des valons,
Viens entamer tous nos melons,
Et dans ce beau sejour
Passer le plus beau jour
Que la Parque te file.

L'agreable et sauant MENAGE,
L'honneur de sa patrie, et l'honneur de nos jours,
Le cœur libre de ses amours,
Qui t'auoient irrité,
Goustant la liberté,
T'attend sous cet ombrage.

EGLOGVE

DAPHNIS l'ame aux douleurs sans cesse abandonnée,
Lors que la froide nuit de pauots couronnée
Assoupit nos ennuis et nous force à dormir,
Le cœur blessé d'amour ne faisoit que gemir.
Absent d'Amarillis, et sans nulle esperance
De voir sitost finir cette cruelle absence,
Seul dedans sa cabane attendant le matin,
Il plaignoit vainement son malheureux destin.
O belle Amarillis, si chere à ma pensée,
Voy (disoit-il) les maux dont mon ame est blessée.
Ie suis persecuté de l'amour et du sort,
Eloigné de tes yeux et proche de la mort.
Maintenant le sommeil dans nos hameaux assemble
Les maistres des troupeaux et les troupeaux ensemble.
Le vent n'agite plus les fueilles des forests,
Les bruieres des champs, ny les joncs des marests;

Les mastins ont cessé d'aboyer à la Lune,
Les hiboux ont mis fin à leur plainte importune.
Tout dort dans la nature, et Daphnis seulement,
Priué de ce repos, soûpire son tourment :
Car sitost que du jour la lumiere est esteinte,
Parmi l'obscurité se resueille ma plainte,
Et sans estre assoupis du sommeil qui les fuit,
Mes yeux baignez de pleurs laissent couler la nuit.
Alors parmi l'horreur et dans la solitude
Ma passion reuient plus fascheuse et plus rude;
Alors mille pensers de peine et de douleur,
Et d'absence et d'amour, redoublent mon malheur.
Ainsi donc vainement la nuit m'offre ses charmes;
Ainsi donc vainement je verse tant de larmes.
Iamais l'Amour cruel ne se saoule de pleurs,
Ny l'herbe de ruisseaux, ny l'abeille de fleurs.
O chere Amarillis, ie garde la memoire
Du temps où prés de vous plein d'amour et de gloire,
Ie chantois tout le iour auecque liberté
La grandeur de ma flame et de vostre beauté;
Où ma voix enseignoit les riues de la Seine,
Et les bois de Madrid, et les monts de Surene,
Et tous ces longs costaux de jardins embellis,
A redire aprés moy le nom d'Amarillis.

Cent fois, vous le sauez, reposant à l'ombrage
De ces saules espais qui bordent le riuage,
Et que le vieil Egon fit planter autrefois,
Vous avez escouté les accens de ma voix.
Alors je vous contois quelque histoire agreable
Des plus fameux Amans que nous vante la fable,
Les feux de Iupiter au monde si connus,
Les larcins amoureux de Mars et de Venus,
La fuite de Daphné, le malheur de Cephale,
Ou de Pasiphaé la passion brutale,
Heureuse, si pour nuire à sa felicité,
Dedale et les troupeaux n'auoient jamais esté.
Tantost ie vous disois ce que le grand Malherbe,
Pour flechir Lycoris, Nymphe ieune et superbe,
Comme vn Cygne mourant chantoit aux bords des eaux,
Où l'Orne paresseux dort parmy les roseaux.
Tantost ie vous parlois du soin des bergeries,
Ie vous monstrois quelle herbe infecte les prairies,
Et comme les Pasteurs partagent aux troupeaux
L'ombrage, le Soleil, les herbes et les eaux.
Mais parmi ces discours l'amour forçoit mon ame
D'y mesler le recit de l'excés de ma flame,
Qui pourroit s'empescher de plaindre son tourment?
Et vous oyiez tousiours ma plainte doucement.

Mesme quand ie partis, et qu'aux bords de la Seine
Pan qui prend soin de nous eut pitié de ma peine,
Pleine de la douleur de mes maux infinis :
Adieu, me dites vous, adieu, pauure Daphnis.
Maintenant loin de vous et de ces doux riuages,
Parmi des monts affreux et des roches sauuages,
Où de noires Forests de pins audacieux
Croissent parmy la neige, et s'esleuent aux cieux,
Ie consume en regrets les nuits et les journées,
Prest de finir bientost mes tristes destinées
(Ainsi le veut Amour) loin de vostre beauté,
Et des aimables lieux où ie fus enchanté,
Sans craindre que le temps banisse de mon ame,
Ni ces aimables lieux, ni cette belle flame,
Ni que l'amour cruel qui fait naistre mes pleurs
Aprenne à s'apaiser par mes longues douleurs.
Levons nous, le Soleil des cimes reculées
De ces monts éleuez descend dans les valées ;
Desja tous les bergers ont quitté les hameaux,
Et l'on entend par tout le son des chalumeaux.

ORPHÉE

EGLOGVE

Le Berger Palemon et le Berger Tityre
Prenoient l'ombre et le frais des bois et du zephyre,
Pendant que leurs troupeaux, fuyans l'ardeur du iour,
Paissoient tranquillement les herbes d'alentour.
Ces bois, disoit Tityre, et leur espais ombrage,
Et le doux tremblement de l'herbe et du feüillage,
Et le chant des oyseaux, t'inuitent à chanter
Pendant que le soleil nous force à l'euiter.
Maintenant, Palemon, si tu voulois redire
Dessus tes chalumeaux, en faueur de Tityre,
Ce qu'au iour de Palés tu chantois sous l'ormeau,
Quand tu fus couronné des vieillards du hameau ;
L'Amour infortunée, et la longue disgrace,

Et la cruelle mort du Chantre de la Thrace,
Tu receurois de moy deux beaux vases en don,
Ouurage merueilleux du grand Alcimedon.
En l'vn il mit le Ciel, le Soleil et la Lune,
Et plus bas l'Ocean et les flots de Neptune;
En l'autre il mit au pied l'Hyuer plein de glaçons;
Au costez il graua les Fleurs et les Moissons,
Et fit que par dedans d'vn artifice estrange,
Le vin semble couler des fruits de la vendange.
Palemon luy respond : Ie suis prest à chanter,
Non pour le beau present que tu viens de vanter;
Du mesme Alcimedon i'ay deux vases antiques,
Embellis de festins et de danses rustiques;
Mais ie veux t'obeïr, et d'vn plus noble effort,
Te redire d'Orphée et l'amour et la mort.
Ce sujet passe vn peu nos Muses ordinaires,
Et s'esleue au dessus de nos humbles bruieres;
Mais tu sçais qu'autrefois Coridon en ces lieux
A chanté la grandeur des Heros et des Dieux.
Lors il fist ce recit attendant la soirée,
Que d'vn Soleil moins chaud la terre est esclairée.

Le cœur remply de gloire et de contentement,
Eurydice viuoit auecque son Amant

Quand, amassant des fleurs dans les vertes prairies
Au retour du Printemps nouuellement fleuries,
Vn horrible serpent rencontré sous ses pas
Mit fin à ses plaisirs par vn cruel trespas.
De ce triste accident les Dryades troublées,
Pour pleurer leur Compagne en ces lieux assemblées,
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs;
Les sommets de Rhodope en ietterent des pleurs,
Et les bois de l'Attique, et les monts de Pangée,
Et les Getes et l'Hebre en son onde affligée,
Et les rochers de Thrace eurent le sentiment
De pleurer Eurydice et plaindre son Amant.
Luy sur son triste Luth, d'vne douce harmonie,
Seul taschant d'appaiser sa douleur infinie,
Soit que l'on vit mourir ou renaistre le iour,
Aux riuages deserts il chantoit son amour,
Et par tout où sa voix pouuoit estre entenduë,
Plaignoit incessamment Eurydice perduë.
Mesme, ayant penetré dans l'eternelle nuit
Par où iusqu'aux enfers le Tenare conduit,
Vaste commencement de cet Empire horrible,
Il aborda les Morts, et leur Prince terrible,
Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié
Ni les pleurs des humains n'esmeurent à pitié.

De sa charmante voix et de son Luth forcées,
Du plus creux de l'Erebe à l'instant ramassées,
Alloient dans le silence et dans l'obscurité
Les images des morts priuez de la clarté
(Comme on voit des oyseaux les troupes infinies,
Quand l'orage en Hyuer des monts les a bannies,
Ou que Vesper aux Cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les Forests et s'y cacher sans bruit),
Les hommes, les enfans, et les hautaines ames
Des Heros, les vieillards, les filles et les femmes,
Et les ieunes garçons dés leur printemps mourans,
Portez sur les buschers aux yeux de leurs parens,
Que du Cocyte noir les ondes croupissantes,
Et les sales roseaux, et les bourbes puantes,
Et le Stix qui neuf fois coule tout à l'entour,
Enferment dans ces lieux sans espoir de retour.

On dit que ces manoirs et ces gouffres horribles
Aux traits de la pitié se monstrerent sensibles.
Les filles de la Nuit, auec estonnement,
Firent de leurs serpents cesser le sifflement;
Le chien qui de ses cris bat ces riues desertes
Retint prest d'aboyer ses trois gueules ouuertes;
Le vent impetueux tout d'vn coup s'arresta,
Et d'vn peu de repos Ixion se flatta.

Et desia, retournant de ces demeures sombres,
Dont les monstres affreux qui tourmentent les ombres,
Et les torrens de flame empeschent le retour,
Ayant tout surmonté par vn excés d'amour,
Il ramenoit au monde Eurydice perduë,
Qu'à ses douces chansons l'enfer auoit renduë;
Forcé par vn decret du Tyran de ces lieux
A ne la point reuoir qu'il ne reuist les Cieux;
Quand tout soudainement vne ardeur insensée,
De ce peu sage Amant occupa la pensée,
Bien digne du pardon qu'on deuoit luy donner,
Si l'enfer implacable auoit sceu pardonner.
Il s'arreste, et desia proche de la victoire;
Helas! vaincu d'Amour et priué de memoire,
Sur le point de reuoir la lumiere des Cieux,
Vers sa chere Eurydice il destourne les yeux.
Lors son trauail fut vain, lors sa peine soufferte,
Ne fit que redoubler cette seconde perte.
Pluton sembla rauy de rompre son accord,
Et rendant Eurydice au pouuoir de la mort,
Sur les flots de l'Auerne aux manes redoutable,
Trois fois l'on entendit vn murmure agreable.
Helas! dit Eurydice au fort de sa douleur,
Tu te perds, tu me perds par vn nouueau malheur.

D'où vient cette fureur si grande et si cruelle ?
Desia le fier destin aux Enfers me rappelle,
Et le pesant sommeil qui me ferme les yeux
M'esloigne pour iamais de la clarté des Cieux.
Prens ce dernier adieu : l'Obscurité plus forte
D'vn tourbillon espais m'enuelope et m'emporte,
Et ie te tends en vain, pour gages de ma foy
Ces inutiles mains qui ne sont plus à toy.
Elle dit, et soudain, comme on void la fumée
Disparoistre à nos yeux dans les airs consumée,
Legere elle s'enfuit des yeux de son Amant,
Et quoy qu'il embrassast les ombres vainement,
Qu'il courust furieux au milieu des tenebres,
Qu'il y fist retentir mille plaintes funebres,
Il ne la pût reuoir, et l'iniuste Charon
Par trois fois le chassa des bords de l'Acheron.
Cependant Eurydice au pouuoir de la Parque,
Desia froide passoit dans la mortelle barque.
Qu'eust-il fait, en quel lieu se feust-il retiré,
Ayant perdu deux fois cet objet adoré ?
Quels pleurs eussent esmeu les ombres du Tenare,
Et quel chant eust fleschy leur Deïté barbare ?
On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur,
A pleurer sans relasche vn si cruel malheur,

Dans le triste sejour de ces roches sauuages
Qui du fleuue Strymon enferment les riuages,
Repassant mille fois sous ces antres glacez
Le funeste succés de ses malheurs passez,
Et touchant du recit de sa longue disgrace
Les Arbres, les Rochers et les Monts de la Thrace.
Tel que le Rossignol d'vne mourante voix,
S'attristant solitaire au silence des bois,
Plaint ses petits perdus, quand d'vne main cruelle
Le rude Villageois en la saison nouuelle,
Obseruant les buissons qui les tenoient cachez,
Les a deuant ses yeux de leur nid arrachez;
Ce malheureux oyseau, que la douleur transporte,
Gemit incessamment sur vne branche morte,
Et, soit que la nuit vienne ou qu'elle cede au iour,
Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour.
Depuis iamais l'Amour, ni iamais l'Hymenée,
Ne fleschirent son ame au deüil abandonnée;
Mais fuyant les beautez dont il estoit pressé,
Et demeurant aux bords du Tanaïs glacé,
Prés des Monts Ripheens, dont les riues desertes
De neige et de frimats en tout temps sont couuertes,
Il pleignoit Eurydice et ses malheurs soufferts,
Et les vaines faueurs du Tyran des Enfers.

Quand des Ciconiens les femmes mesprisées,
Aux festes de Bacchus de fureur embrasées,
Deschirerent son corps tout percé de leurs dards,
Et couurirent les champs de ses membres espars,
Alors mesme dans l'Hebre où sa teste jettée
Tournoyoit sur les flots rapidement portée,
Son ame s'enfuyant, d'vne mourante voix,
Redisoit : Eurydice ! vne derniere fois,
Miserable Eurydice ! Et les riues atteintes
Respondoient : Eurydice ! à ses dernieres plaintes.
  Ainsi dit Palemon à l'ombrage des bois.
Le Rossignol se teut pour entendre sa voix,
Le vent ne troubla plus le calme du feüillage,
La Genisse perdit le desir de l'herbage,
Et le Loup, se cachant dans le fort des buissons,
Oubliant les troupeaux, escouta ses chansons.

STANCES

Voicy bien les beaux lieux où l'amour couronna
Par les mains de Phyllis le bienheureux Cyrene;
Mais l'aimable Phyllis, qui les abandonna,
A rendu ces beaux lieux les tesmoins de sa peine.

Ces bois et ces jardins, et ces prés, et ces eaux,
Et ces plaisans valons, et ces noirs precipices,
Seuls confidens des pleurs qu'il verse à grands ruisseaux,
L'ont esté mille fois de ses chastes delices.

Le Soleil mille fois l'a veu, dés le matin,
Tantost auec Phyllis dansant sur la fougere,
Tantost se reposant sur des fleurs de jasmin
Dont la blancheur cedoit au teint de sa Bergere.

Sur ces lits parfumez mille fois les zephyrs,
Trouvant prés du Pasteur son Amante ravie,
Ont porté jusqu'au ciel leurs amoureux souspirs,
Et mille fois les Dieux en ont eu de l'envie.

Cyrene, maintenant accablé de soucy,
Voyant tous ces beaux lieux touchez de sa misere,
Leur dit en souspirant : Phyllis n'est plus icy,
Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sçauriez plaire.

Elle est loin de ces bords, en des lieux inconnus,
Prés d'vn fascheux Ialoux qui la tient arrestée,
Plus fascheux que Vulcan n'estoit prés de Venus,
Ou l'importun Cyclope auprés de Galathée.

Par ce fascheux Ialoux et la nuit et le iour,
Sans oser murmurer, la Belle est asseruie ;
Ha ! berger malheureux, tu n'eus iamais d'amour,
Ou ce penser tout seul te doit couster la vie.

Dans vn mal si pressant il deteste les Dieux,
Comme autheurs du tourment que sa Phyllis endure,
Il trouble le silence et la paix de ces lieux,
Et le long de ses bords la Garonne en murmure.

Les Pasteurs d'alentour, Pan, le Dieu des Pasteurs,
Bacchus et les Syluains, et Pomone et Zephyre,
Venus et les Amours, Phœbus et les neuf Sœurs,
Accourent estonnez d'un si cruel martyre.

Quelle est cette fureur qui t'oste le repos?
Demande avec douleur la troupe desolée.
Et le triste Berger, estouffé de sanglots,
Leur respond seulement : Phyllis s'en est allée.

STANCES

A Monsievr de Charleval

Mon cher Thyrsis, dequoy t'estonnes-tu
De voir Cloris coquette et coquetée?
Le siecle en est, et la pauure vertu
Constance est morte, et n'est pas regretée.

L'Inde a moins d'or et moins de perroquets
Que Paris n'a de Coquets et Coquettes :
La mode en est, et jusqu'à nos Laquais,
Qui sont trompez, et trompent les Soubrettes.

Mais de tout temps les Coquets ont chanté,
Et si Iason n'eust coqueté Medée,
Il n'eust jamais en Grece raporté
Cette Toison si fierement gardée.

D'esprit coquet les Deesses estoient,
D'aller ainsi, sans connoistre vn jeune homme,
Luy decouurir tout ce qu'elles portoient,
Et luy monstrer le cu pour vne pomme.

Le croirois-tu? cette prude Beauté
Que dans ses vers Homere a tant chantée,
De cent Galans et l'hyuer et l'esté
Pendant vingt ans fut tousiours coquetée.

Estonne-toy maintenant que Cloris
D'vn seulement ne soit point satisfaite,
Puis qu'elle est femme, et femme de Paris,
Ce qui s'appelle en bon François Coquette.

Ton bel esprit, ta grace, tes beaux vers,
Charmes des cœurs, delices de la France,
Meriteroient, en vn temps moins peruers,
Beaucoup d'amour et beaucoup de constance.

Mais toutesfois, pour ne te point flater,
Il faut qu'enfin ie te die à l'oreille :
Tu ne fais rien par tout que coqueter,
Et ta Cloris te traite à la pareille.

STANCES

A Mademoiselle Bertavd

Que l'autheur appelloit SOCRATINE

IE meure, c'est trop marchander,
Pour vous dire ma peine extreme;
Enfin il se faut hazarder,
Socratine. Hé bien! ie vous aime.

Mon cœur tres amoureux consent
De se ranger sous vostre empire :
En vn mot autant comme en cent,
C'est ce que i'auois à vous dire.

Maintenant, c'est à vous de voir
Si i'ay dequoy vous satisfaire,
Car j'irois ailleurs me pourvoir
Si ie n'estois pas vostre affaire.

Tout honneste homme est mon Rival.
Ie sçay qu'on vous tient inhumaine,
Que ie me prepare vn grand mal;
Mais vous en valez bien la peine.

Vous me direz que les Amans
Aujourd'huy ne font que se rire,
Et que ie suis de ces Normans
Qui promettent pour se desdire.

Il est vray, nostre Nation
Donne souvent la gabatine;
Mais ie donneray caution
De ne point tromper Socratine.

Pour rendre vostre esprit certain,
Et pour asseurer nos affaires,
Ie vous passeray dés demain
Vn bail d'Amour, devant Notaires,

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois;
Et si vous en estes contente
Auec la clause des six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que ie propose,
Et demain à vostre resveil
Nous resoudrons de toute chose.

LA SEINE

PARLANT A LA FONTAINE DE FORGES

VRAYMENT, ie vous trouue bien vaine
De me debaucher mes beautez,
Sous pretexte de leurs santez,
Petite Nymphe de Fontaine.

Sauez vous que ie suis la Seine
Qui porte des bastons flotez,
Dont ceux qui me font de la peine
Peuuent estre tres bien frotez?

Ie say bien que vous vous vantez
Que vous estes eau minerale,
Et que vos rares qualitez
Vous peuvent rendre ma riuale.

Mais, petite Nymphe de balle,
Vous feriez bien mieux, entre nous,
Sans me vouloir traiter d'egale,
De vous taire et de filer doux :

Car, si quelque iour contre vous
Ma colere estoit debordée,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bientost inondée.

Contentez-vous d'estre grondée,
Et faites en vostre profit,
Sans que ie sois enfin forcée
Pour vous perdre à quiter le lit.

Certes i'en aurois du despit,
Car enfin il faut que l'on die
Que qui boit de vos eaux guerit,
Quand il les boit sans maladie.

O la cure heureuse et hardie
De remettre vn homme en santé,
Quand pendant le temps de sa vie
Il ne s'est jamais mal porté !

Ceux qui conseillent qu'en Esté
De vos eaux on face carousse,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais medecins d'eau douce.

Si jamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Ils n'en reuiendront point en housse,
Ils iront boire chez Pluton.

Holà ! Seine, me dira-t'on,
Pourquoy faire tant de menaces,
Et leuer si haut le menton
Vous de qui les eaux sont si basses ?

A quoy bon toutes ces grimaces ?
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour auoir vos bonnes graces
La Fontaine y satisfera.

Elle y satisfera, fera.
C'est faire en sage Politique.
Neptune l'en estimera
Comme vne source pacifique.

Nymphe, ie veux donc, sans replique,
Que l'on me rende promptement
La diuine Melancolique
Qui de mes bords est l'ornement.

Phyllis est son nom de romant.
Ie souhaitte encore auec elle
Caliste, objet rare et charmant,
Sa compagne chere et fidelle.

Mais vous me semblez en ceruelle
De ne les pouuoir demesler
De mainte et mainte Demoiselle,
Qui tasche de vous aualer.

Ainsi ie vous en vay parler,
Car vous pouriez prendre le change,
Et puis ie les veux regaler
En passant d'vn mot de loüange.

Leur haleine est de fleur d'orange,
Leur teint de roses et de lys.
Caliste chante mieux qu'vn Ange,
Mais non pas si bien que Phyllis.

Leurs esprits sont beaux et polis,
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les jolis
Et iettent l'œillade amoureuse.

Caliste est fort grande rieuse :
Ses dens en sont cause, je croy ;
Phyllis est fort grande resueuse :
Ie ne saurois dire pourquoy.

Quand ie les monstrerois au doigt,
Vous seroient elles mieux connües?
Maintenant renuoyez les moy :
Elles seront les bien venües.

Ainsi puisse tomber des nües
Tant d'eau dans vos petites eaux,
Qu'estant riuieres deuenües
Par tout elles portent bateaux.

Que les saules et les roseaux
Vous seruent tousiours de ceinture,
Et que le doux chant des oyseaux
Soit moins doux que vostre murmure.

En attendant, ie vous conjure
De prendre ces petits Barbeaux,
Et ces Brochetons; ie vous iure,
I'ay regret qu'ils ne soient plus beaux.

Ce sont pour vous des fruits nouueaux :
Ie voy bien que cela vous tente,
Vous mangez peu de ces morceaux :
Adieu, ie suis vostre seruante.

STANCES

PERE des fleurs dont la Terre se pare
Quand l'amoureux Zephyre a fondu les glaçons,
Le teint de ma Phyllis a l'eclat bien plus rare
Que tes odorantes moissons,
Quelque fleur que l'on luy compare.
Printemps, pour embellir tes roses et tes lys,
Imite le teint de Phyllis.

Du Lion enflammé l'Estoille estincelante
S'en va bientost flestrir tes fleurs,
Et sur leur tige languissante
Ternir leurs plus viues couleurs;

Mais ni de l'horrible froidure
Les bruslantes fureurs,
Ni de l'ardent esté l'insupportable injure,
N'oseroient violer sur le teint de Phyllis
L'eternelle fraischeur des roses et des lys.

L'HYVER

L'AVRORE dans ce temps d'hyuer,
Gardant ses fleurs pour d'autres Terres,
Ne seme plus à son leuer
Que des rhumes et des catherres.

Le Soleil, qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années,
Auecque son train harassé
Chemine à petites journées.

Soit que les chemins soient moins doux
Dedans les celestes demeures,
Ou soit qu'il craigne les Filoux,
Il se retire dés quatre heures.

Tous les jardins sont desolez,
Et dans saint Iean le Cimetiere,
La plus fameuse Bouquetiere
Ne vend plus que des choux gelez.

Si pour Cimetiere saint Iean
I'ay dit saint Iean le Cimetiere,
La faute n'est pas trop grossiere:
C'est blan bonnet et bonnet blan.

Mais, pour reprendre le discours
Dont ma Muse s'est escartée,
Ie dis que depuis quelques jours
Toute la Nature est crotée.

Rien ne fut jamais si mutin
Que ce méchant mois de Nouembre,
Et le pauure Esté saint Martin
Tremble sous sa robe de chambre.

Reuenez doncques à Paris,
Aimable et diuine Circene,
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre, Alcidon et Cloris.

Ou bien nous dites les raisons
Qui, pendant vn temps si sauuage,
Vous font demeurer au Village
A resuer auprés des tisons.

LE LIT D'HOSTELLERIE

SAISY d'vn desplaisir extreme,
En resuant j'attens le matin
Dans vn lit où le Sommeil mesme
Pouroit bien perdre son Latin.

Toute la Nature sommeille,
Mais non, i'ay tort, ie m'aperçoy
Que dans ce beau lit où ie veille,
Mes puces veillent auec moy.

Le bois de cet antique lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son cheuet s'embellit
Des placards d'vne Confrairie.

Il est entouré de lambeaux
Et de grands filets à clairuoye.
On dit que ce sont des rideaux :
Qui le voudra croire le croye.

LE TESTAMENT

DE GOULU

GOVLV mourant par faute de manger,
Maistre Clement luy dit, prenant sa main :
Le mal empire, et grand est le danger,
Si pain n'auez. Las ! ie n'ay point de pain,
Respond Goulu. Vous mourrez donc de faim,
Car Hypocras, Prince de nos Escoles,
En ses records tient cela pour certain.
Lors en pleurant Goulu dit ces paroles :

Ie vois bien que ne puis guerir,
Dont il me fasche durement ;
Physiciens me font mourir
Par breuuage et par lauement.

Las! i'en ay pris si largement
Que i'en ay gasté mes affaires.
Adieu vous dy, maistre Clement;
Bran de vous et de vos clysteres.

Mon Testament escrire me conuient,
Ains que descendre au manoir Proserpine.
Ie vais au lieu d'où nully ne reuient,
Car mort me mord, et famine me mine.
Mon maigre corps ie laisse à la vermine,
Elle en poura ieusner les Vendredis;
Pour mon esprit, qu'il aille à la cuisine,
Car c'estoit là qu'estoit son Paradis.

Ie donne au Gueu qui court au Cours
Dans vn petit panier clissé
Mon Bidet, qui fait mille tours,
Et pour Paris est bien dressé.
Il va sans bride et deschaussé;
Vieille natte est sa nourriture.
Vn *Requiescat in pace*
Luy seroit fort bonne auanture.

Hé! le pauuret, quand midy s'approchoit,
Qu'il a souffert de coups sans se fascher!
Car le chetif souuentefois clochoit,
Et pour moy seul s'efforçoit de marcher.
Plus ne voudra se laisser affourcher
Ce Bucephal dont ie fus l'Alexandre.
S'il ne le veut, qu'on le face escorcher,
Et puis sa peau dessus ma tombe estendre.

Le drap qui la nuit me couuroit,
Quand mon Cheual se reposoit,
Où souuent mon Valet ouuroit,
Qui maintes pieces y cousoit,
Autresfois neuf tant me plaisoit,
Et tout vieux m'est si necessaire,
Que j'ordonne, s'il y duisoit,
Qu'on m'en face vn drap mortuaire.

Ie donne et legue à Clopin, mon Valet,
Quoy qu'il ne m'ait de tout point decroté,
Mon vieux mouchoir et mon large collet;
Chemise non, ce n'est ma volonté,

Or, si Clopin dit que c'est chicheté,
Ie luy respons que bien fort il s'abuse,
Qu'onques au dos chemise n'ay porté.
A vostre auis n'est-ce pas bonne excuse?

Item, il aura mon Chapeau,
Qui nuit ni jour ne m'a quitté
Depuis qu'estois sous le drapeau
D'Ignace et sa Societé.
Ce Chapeau peut estre porté,
Pourueu que de son bord l'on coupe,
Si *sudum,* car l'humidité
Le rend yvre comme vne soupe.

Mais s'il vouloit en faire vn Parasol,
Point ne faudroit de son grand bord roigner :
Il le vendroit du moins cinq fois vn sol,
Pourveu qu'il sceust surfaire ou barguigner.
Sur mon Colet, moult propre à se peigner,
Colet cachant le dos et la fourcelle,
Le bon Clopin peut encore gaigner
En le vendant pour peignoir à dentelle.

Au plus pauure des Escoliers,
Afin qu'il se puisse chausser,
Je laisse mes deux vieux Souliers;
Aussi bien m'alloient-ils laisser.
Ils sont, par trop rapetasser,
Comme Argo la vieille Nacelle,
Qu'on fit tant de fois rapiecer
Qu'on ne sceut plus si c'estoit elle.

Ma Sotane est pour Maistre Aliboron,
Car la sotane à sot Asne appartient.
Tant eut de coups d'épingle et d'esperon,
Que ie ne say comme elle se soustient.
Fil noir et blanc les morceaux en retient,
Et entretient, en amitié parfaite,
Car cet habit plus de pieces contient
Qu'vn Capucin n'en coût à sa jaquette.

Pour Ianotus mon vieil amy
Sera mon gentil Braquemart,
Puis encor *Theca calami,*
Qu'indoctes nomment *Calemart.*

Dedans n'a plumes ne plumart,
Mais brochette et fine lardoire.
Le cornet en est plein de lard,
C'est vne joyeuse Escritoire.

Maistre Martin aura mon grand Manteau,
Que Mante à eau j'etymologisois.
C'est bien raison qu'il ait part au gasteau,
Car dessus tous grandement le prisois.
Ie donne encor mon Coutelet Pergois
A Dame Alix, Reine des Mamelües,
En la payant de ce que ie luy dois
Pour deux litrons de chataignes boulües.

Pour mes Escrits *in vtroque,*
Vn quidan les a blasonnez,
Et par glose s'en est moqué ;
Mais, pour luy faire vn pied de nez,
Aux halles ie les ay donnez,
Où ma Prose, qu'il a bernée,
Et mes Vers seront couronnez
D'espinards verds toute l'année.

Bien aimeroient Poursuiuans d'Apollon,
Qu'à chacun d'eux ie disse en mourant : *Tien.*
Hélas! ils m'ont ioüé comme vn balon.
Ils m'ont banny de chez les gens de bien;
Ils m'ont traité comme on fait vn vieux Chien;
Ils m'ont chassé par tout des bonnes tables.
Pour m'en venger, ie ne leur donne rien,
Mais ie les donne à tous les mille Diables.

GALANTERIE

A VNE DAME

A qvi on avoit donné en raillant le nom de *Souris*

PVISQVE vous m'auez demandé
(Cela s'appelle commandé)
Que j'inventasse quelque chose
Sur le nom que l'on vous impose,
Depuis quelques jours, de Souris,
Voicy ce que i'ay fait, Cloris :
L'vn aime vn chat, l'autre vne chate ;
L'autre vn chien qui baille la pate ;
L'autre vne guenon qui bondit ;
L'autre vn perroquet qui mesdit ;
Moy j'aime vne Souris si belle

Qu'au monde il n'en est point de telle ;
Aussi Mesdames les Souris
Vont chantant tout haut dans Paris,
Qu'elle seroit leur Souveraine,
Si Souris avoient une Reine,
Et qu'adorer on la pouroit
Si les Souris on adoroit,
Et que Souris eussent vn Temple,
Ce qui se trouve sans exemple,
Quoy que de Souris parle assez
L'Histoire des siecles passez.
Mais comme quoy se peut-il faire
(Car cela n'est pas ordinaire)
Que vous aimiez vne Souris
Plus que les Dames de Paris ?
Si quelqu'vn fait cette demande,
La difficulté n'est pas grande,
Il faut qu'il lise seulement,
Et puis il apprendra comment.
  L'Amour, plus fort que cent Alcides,
Ayant fait cent mille homicides,
Vint, apprehendant d'estre pris,
Se refugier à Paris,
Où, de crainte que la Iustice

Ne le fist traisner au supplice,
Ce faux rusé se vint aussi
Loger proche de la Mercy,
Afin que mercy luy fust faite
Si l'on decouuroit sa cachette.
  Dans le logis qu'il habitoit
Vne jeune Souris estoit
Qui, voyant degouter les fleches
Dont il fait de sanglantes breches
Au cœur de ceux qu'il sait domter,
Aussi-tost en voulut taster;
Car de ces sortes de viandes
Les Souris sont tousjours friandes :
Si qu'à l'instant en tapinois
S'estant glissée en son carquois,
De ses traits elle fut piquée,
Et des vieilles souris moquée,
Dont bien iura de se venger,
Et soudain se mit à ronger,
Comme vne petite perdüe,
La corde en l'arc d'Amour tendüe,
Et fit tant qu'elle la mangea.
Cupidon de corde changea,
La Souris sans miséricorde

Rongea cette seconde corde ;
Ainsi la Souris et l'Amour,
Iouant aux barres tour à tour,
Se trouuerent vne semaine
Tous deux en vne egale peine :
La Souris à cordes ronger,
Et l'Amour à cordes changer.
  Mais, la partie estant mal faite,
La Souris colere et finette
Enfin emporta le dessus.
L'Amour, de cordes n'ayant plus,
Courut au Marais vers sa Mere
En pleurant luy conter l'affaire.
Venus le prit et le baisa,
Et de pois sucrez l'apaisa.
« Tay-toy, tay-toy, mon fils, dit-elle ;
Ne me tiens ni bonne ni belle
Si bientost nous ne nous vengeons. »
Lors fit ateler ses pigeons,
Qui furent en moins d'vn quard'heure
Où la jeune Souris demeure.
Elle sur ses gardes estoit,
Car du fait elle se doutoit,
Et tousjours se tenoit à l'erte.

L'Amour auoit iuré sa perte,
Comme aussi sa Mere Venus,
Qui si-tost qu'ils furent venus
Mirent une armée en campagne
De chats et de Cypre et d'Espagne,
De chats sauuages, de matous ;
Boucherent jusqu'aux moindres trous
Où les Souris ont leurs tanieres,
Tendirent mille souricieres,
Semerent de la mort aux rats,
Remplirent d'eau bassins et plats.
Mais tout cela fut inutile,
D'autant que la Souris habile
Auoit pourveu de son costé,
Se jettant pour sa seureté
(N'osant plus tenir la campagne)
Dans vn cabinet d'Allemagne,
Ayant en cette occasion
Fait vne ample prouision
De confitures, de pommades,
De citrons doux, de marmelades,
Qu'elle boiroit et mangeroit
Tant que le siege dureroit.
De ce Fort la Souris hardie

Incessamment faisoit sortie
Par chemins aux chats inconnus,
Donnant aux quartiers de Venus,
Malgré sentinelles et gardes,
Luy gastant ses plus belles hardes,
Renversant et poudres et fards,
Et rongeant les Poulets de Mars.
De l'Amour il gastoit la fleche ;
Tantost il arrachoit la méche,
Ou la cire de son flambeau,
Ou les cordons de son bandeau,
Ou quelque plume de ses aisles,
Et faisoit des choses si belles
Que Dame Venus et son Fils
Estoient prés d'estre deconfits :
Car mesme les chats volontaires,
Ne faisant pas là leurs affaires
Pour subsister se debandoient,
Souricieres se detendoient,
L'eau des bassins estoit jettée,
Et la mort aux rats esventée,
Dont de depit Amour crevoit.
Pourtant le siege il ne leuoit,
Voulant pousser à bout l'affaire,

Encor que ni luy ni sa mere
Ne sceussent à quel jeu ioüer,
Ni plus à quel Saint se voüer.
Cependant la machine ronde
Qu'en prose on appelle le *monde*,
Qui par Amour seul se maintient,
Et que le seul Amour soustient,
Des soins de l'Amour delaissée
S'en alloit bientost renversée :
Les elemens n'agissoient plus,
L'onde et les vens estoient perclus,
La terre demeuroit en friche,
Le cerf se cachoit de la biche,
Le coq la poule haïssoit,
Le moineau sa femme laissoit,
L'ormeau ne souffroit plus la vigne
Et trouvoit le lierre indigne
D'embrasser ses dignes rameaux.
Tous les poissons dessous les eaux
Se haïssoient comme la peste,
Quand dans la demeure celeste
Le grand Iupiter se troubla,
Et les Dieux au Ciel assembla,
Et, leur faisant voir ce desordre

Tel qu'vn aueugle y pouuoit mordre :
« Le monde, dit-il, a besoin
Qu'Amour en reprenne le soin,
Et c'est fait de Dame Nature
Si cette guerre encore dure,
Guerre faite mal à propos.
L'Amour nous tira du cahos,
Il pourroit bien nous y remettre ;
Mais il ne le faut pas permettre.
Il faut tous aller à Paris
Pour traitter avec la Souris
Vne paix qui soit assurée,
Et d'vne eternelle durée. »
Ainsi fut fait, ainsi fut dit ;
Leur troupe à Paris descendit,
Où pendant treues obtenuës,
Par allées et par venuës,
Ils conclurent la paix, ainsi
Qu'on voit dans ces articles-cy :
« Nous, la Souris, faisons promesse
De tenir Venus pour Deesse,
Et de reconnoistre en tout lieu
L'Amour, son enfant, pour vn Dieu,
Comme à tels de leur rendre hommage,

Et ne leur faire aucun dommage. »
« Aussi nous, Venus et l'Amour.
Pardonnons tout jusqu'à ce jour,
Declarons la Souris sans blasme,
Luy donnons figure de femme
Pour la garantir de tous chats,
Quoy que femme elle ne soit pas,
Et qu'elle soit en sa nature
Souris sous vne autre figure.
Cupidon en particulier,
Monstrant qu'il veut tout oublier,
Veut que sous ce nouueau visage
La Souris ait cet auantage
Que ses yeux gagnent mille cœurs
Et soient par tout nommez vainqueurs.
De plus, il s'oblige à souscrire
Que quand la Souris voudra dire
Pour tuer ceux qu'il luy plaira :
« *Amour*, tire », Amour tirera,
Sans qu'elle puisse estre blessée
Ni par ses fleches offensée.
Et de cecy sont convenus
La Souris, Amour et Venus. »
Ainsi donc, la paix arrestée

Par le grand Iupiter traitée,
Toutes choses allerent mieux.
Les Dieux retournerent aux Cieux ;
L'Amour et la Fille de l'Onde
Remirent l'ordre dans le monde.
La Souris par ses yeux charmans
Sans les aimer fit mille Amans.
Parmi ces Amans on me conte,
C'est pourquoy ie n'ay point de honte
D'aimer vne femme souris
Plus que les Dames de Paris.
Dans cette histoire veritable,
Qui n'est ni mensonge, ni fable,
Vous pouvez voir, belle Cloris,
Que vous n'estes qu'vne Souris;
Ainsi, quoy qu'on vous nomme vn Ange,
Gardez que le chat ne vous mange.

BALLADE

DU GOUTEUX SANS PAREIL

A Monsievr Conrart.

Le Gouteux, qui sa goute sent,
Fait pauure chere et laide mine.
De tels i'en ay veu plus de cent :
Beaucoup void qui beaucoup chemine ;
Mais d'en voir vn que ce mal mine,
Qui, sans paroistre marmiteux,
Comme toy sa goute mastine,
On ne vit onc vn tel gouteux.

Autour de l'vn tousiours on sent
Vieil oingt, emplastre ou medecine,

L'autre d'vn lamentable accent
Deteste Bachus et Cyprine.
Pour trop bien ruer en cuisine
Le tiers de sa goute est honteux.
Toy seul ris de cette mutine.
On ne vit onc vn tel gouteux.

L'on te trouue en habit decent
Composant Lettre Marotine,
Pour laquelle Phœbus descend
De la montagne Parnassine :
Et le monde à peine imagine
Qu'vn homme en tourment si piteux
Puisse faire œuure si diuine.
On ne vit onc vn tel gouteux.

ENVOI

PRINCE, tant plus ie t'examine,
Ie chante (et cela n'est douteux)
Que sur terre ni sur marine
On ne vit onc vn tel gouteux.

APOSTILLE

A Monsievr Conrart

Si tu te plais à ces vers cy,
Que pour te plaire ie t'enuoye,
Croy que i'en auray de la joye;
Mais s'ils ne te plaisent aussi,
Fay d'eux sans aucune mercy
Ce que les Grecs firent de Troye.

RESPONSE DE M. CONRART

BALLADE

DE LA MISERE DES GOVTEVX

Le Gouteux, qui sa goute sent,
Fait triste chere et laide mine :
Bien que de luy tu sois absent
Ta rime fort bien le deuine.
Quand tu te souuiens qu'il clopine,
Dés qu'il veut faire vn pas ou deux,
Ton esprit alors s'imagine
C'est pauure chose qu'vn Gouteux.

Maint Autheur antique et recent,
Bien instruit en toute doctrine

Soustient que la goute descend
De copulation diuine,
Et que de Bacchus et Cyprine
Nasquit cet enfant maupiteux ;
Mais nonobstant cette origine
C'est pauure chose qu'vn Gouteux.

Pour moy, qui des fois plus de cent
Ay passé par cette estamine,
Que me sert-il d'estre innocent
Et plus net que n'est vne hermine ?
Puis qu'au pied ie porte vne espine,
Qui me rend tout lieu raboteux,
Et que l'on dit, quand je chemine :
« C'est pauure chose qu'vn Gouteux. »

ENVOI

PRINCE, il n'est herbe ni racine
Qui m'empesche d'estre boiteux,
Et sans ta rime Sarasine
C'est pauure chose qu'vn Gouteux.

APOSTILLE

DEPVIS que i'ay leu ta Balade
Ie ne suis quasi plus malade,
Par là tu peux voir à quel prix
Ie mets les vers que tu m'escris.
Quant à ceux-cy que ie t'enuoye
Tu n'en receuras point de joye,
Ie le confesse et le maintiens :
Fais en donc auéque justice
Ce que tu voulois que ie fisse
A tort et sans cause des tiens.

BALLADE

DV PAYS DE COCAGNE

Ne loüons l'Isle où Fortune jadis
Mist ses tresors, ni la plaine Elisée,
Ni de Mahom le noble Paradis;
Car chacun sait que c'est billeuesée.
Par nous plutost Cocagne soit prisée;
C'est bon Païs : l'Almanach point ne ment,
Où l'on le voit depeint fort dignement.
Or pour sauoir où gist cette campagne,
Ie le diray disant *Pays* en Normand,
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

Tous les Mardys y sont de gras Mardys,
De ces Mardys l'Année est composée.

Cailles y vont dans le plat dix à dix,
Et perdreaux tendres comme rosée.
Le fruit y pleut, si que c'est chose aisée
De le cueillir se baissant seulement.
Poissons en beure y nagent largement;
Fleuues y sont du meilleur vin d'Espagne,
Et tout cela fait dire hardiment
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

Pour les Beautez de ces lieux, Amadis
Eust Oriane en son temps mesprisée,
Bien donnerois quatre marauedis
Si i'en auois vne seule baisée.
Plus cointes sont que n'est vne Espousée,
Et dans Palais s'esbatent noblement.
Prés leur deduit et leur esbatement
Rien n'eust paru la Cour de Charlemagne,
Quoy que Turpin en escriue autrement.
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

ENVOI

PRINCE, ie jure icy, foy de Normand,
Que mieux vaudroit estre, en Caux, vn moment
Roy d'Iuetot qu'Empereur d'Allemagne :
Et la raison, c'est que certainement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

BALLADE

D'ENLEVER EN AMOVR

Svr l'enlevement de Mademoiselle de Bouteuille par Monsieur de Coligny

Ce gentil joli jeu d'amour,
Chacun le pratique à sa guise;
Qui par Rondeaux et beaux discours,
Chapeau de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin, ou deuise,
Pense les belles captiuer;
Mais ie pense, quoy qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

C'est bien des plus merueilleux tours
La passeroute et la maistrise;

Au mal d'aimer c'est bien tousiours
Vne prompte et souëfue crise;
C'est au gasteau de friandise
De Venus la féue trouuer.
L'Amant est fol qui ne s'auise
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

Ie say bien que les premiers jours
Que Becasse est bridée et prise,
Elle inuoque Dieu au secours
Et ses parens à barbe grise :
Mais si l'Amant qui l'a conquise
Sait bien la Rose cultiuer,
Elle chante en face d'Eglise
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

ENVOI

PRINCE, vse tousiours de main mise,
Et te souuiens, pouuant trouuer
Quelque jeune fille en chemise,
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

SONNET

A Monsievr de Charleval.

Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour luy d'vne main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son costé
(Dont bien nous prend) ne luy fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en verité
Ie croy qu'il fut vne femme fidelle;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle esté,
Elle n'auoit qu'vn seul homme auec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agreable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prester l'oreille aux fleuretes du Diable,
Que d'estre femme et ne pas coqueter.

SONNET

A vn laid Galand d'vne Dame qui auoit vn beau Mary.

Vous dont le visage falot
Est le throsne de la grimace,
Vous qui deuez pretendre place
Dans les crotesques de Calot,

Serieux comme vn Sibilot
Qui se mire dans vne glace,
Galand comme vn homme de Classe,
Et ciuil comme vn Matelot.

Lubin, vous corrompez la Fable
Auec la Venus agreable,
Dont vous estes le Fauory;

Car l'on peut dire en cette affaire :
« Adonis en est le mary,
Et Vulcain en est l'adultere. »

SONNET

PRIME, Homme, Reuersy, Trictrac, Eschetz et Hoc,
Quinquenoue et Piquet, allez paistre de l'herbe,
Cloris ne joüe à rien si ce n'est au Prouerbe,
Pour vous, Cartes et Dez, elle vous pend au croc.

Salomon fit ce jeu qui vous donne le choc,
Et mesme en escriuit mieux que n'eust fait Malherbe.
Cloris a leu son liure, et s'en tient si superbe
Qu'elle vous prise moins qu'vne plume de Coq.

Quand quelqu'vn la va voir, soudain elle l'inuite
De passer à ce jeu le temps de sa visite.
Moy qui ne le sçay point, ie suis, ie suis honteux.

Ie pourrois bien pourtant sortir de cette alarme,
Car, si Cloris vouloit, nous joürions bien tous deux,
Prouerbialement, à baisez moy Gendarme.

SONNET

La Beauté que ie sers, et qui m'est si cruelle,
Se peut bien appeller vn Miracle des Cieux.
C'est la peine du cœur, c'est le plaisir des yeux
Et le diuin objet d'vne flame immortelle.

La Mere des Amours ne fut jamais si belle.
Ses regards sont par tout des Vainqueurs glorieux ;
Et sa bouche, qui forme vn parler gracieux,
A l'éclat et l'odeur d'vne Rose nouuelle.

Vn excés de beauté me force à l'adorer.
Vn excés de rigueur me deffend d'esperer.
Sa beauté veut mon cœur, sa rigueur veut ma vie.

Ainsi le seul trespas a droit de me guerir,
Et ie ne puis jamais, ayant connu Syluie,
Ni la voir sans l'aimer, ni l'aimer sans mourir.

SONNET

Mon ame est preste à s'enuoler,
La Mort, moins que vous inhumaine.
Desnoüant pour iamais ma chaisne,
A la fin me va consoler.

En cét estat dois-je parler?
Et sans meriter vostre hayne,
Puis-ie vous declarer la peine
Que le respect m'a fait celer?

Non, vous m'en faites la deffence,
Et n'ordonnez que le silence
A l'excés de ma passion.

Quelle cruauté, Rosanire;
Mourir sans dire son martyre,
C'est mourir sans confession.

CHANSON

CINQ ou six souspirs, cinq ou six fleurettes,
Cinq ou six *helas! ie meurs d'Amour,*
Cinq ou six fois chaque iour
Hanter cinq ou six Coquettes,
Despenser cinq ou six mille escus,
On fait cinq ou six maris cocus.

A LA MESME

Le teint vermeil qu'a l'Aurore au matin,
Prés vostre teint semble mourant et pasle;
D'Aurore auez le nom et le destin,
Et d'vn vieillard la couche maritale :
Or pour vous rendre à cette Aurore égale,
Si luy vouliez ressembler de tout point,
Il vous faudroit receuoir vn Cephale;
Mais le mal est que vous n'en voulez point.

CHANSON

Tyrcis, la pluspart des Amans
Sont des Allemans,
De tant pleurer,
Plaindre, souspirer
Et se desesperer.
Ce n'est pas là pour brusler de leurs flames
Le cœur des Dames;
Car les Amours,
Qui sont Enfans, veulent rire tousiours.

Il faut, pour estre vray Galant,
Estre complaisant,
De belle humeur,
Quelquesfois railleur,
Et quelque peu rimeur.

Les doux propos et les chansons gentilles
Gagnent les Filles;
Et les Amours,
Qui sont Enfans, veulent chanter tousiours.

Il faut s'entendre à s'abiller,
Tousiours babiller,
Dancer, baller,
Donner Iodelet,
Et faire le Poulet.
Bisques, dindons, pois et féves nouvelles
Charment les belles,
Et les Amours,
Qui sont Enfans, veulent manger tousiours.

A Madame

DE LONGVEVILLE

OBIET en tous lieux adoré,
Et la Reine et son Fils ont dit et declaré
Que vous estiez vne Rebelle.
Venus et Cupidon en ont bien dit autant.
Auec Anne et Loüis vuidez vostre querelle;
Mais au moins contentez Venus et son Enfant.

CHANSON

CHARME secret des maux les plus puissans,
Aimable solitude,
Console vn peu la douleur que ie sens.
Zephyrs, Ruisseaux, volez plus lentement,
Coulez plus doucement;
Et ne pouuant finir ma triste inquietude,
Taschez au moins d'adoucir mon tourment.

Doux Rossignols, diuins Roys des Forests
Qui chantez sans estude,
Meslez vos voix à mes foibles regrets;
Zephyrs, Ruisseaux, volez plus lentement,
Coulez plus doucement,
Et ne pouuant finir ma triste inquietude,
Taschez au moins d'adoucir mon tourment.

CHANSON

NOMMER vn ange
Vostre Phylis,
C'est chose estrange,
Ie vous le dis.
Reseruez vos loüanges
Pour d'autres appas,
Ie me connois en Anges :
Phylis ne l'est pas.

Pour bonne mine
Je le voy bien,
Mais pour diuine
Il n'en est rien.

Reseruez vos loüanges
  Pour vne autre fois,
Ie me connois en Anges :
  I'en ay serui trois.

CHANSON

PHYLIS quelle apparence?
M'ayant promis de m'aymer constamment,
En vn moment
Vostre cœur se desdit comme vn Normand.
Pourtant ne pensez pas
Que mon trespas
Suiue vostre inconstance;
Car franchement
Si ie n'ay que ce mal ie viuray longuement.

On me uerra sans peine
Rire aux Galans qui vous viendront trouuer,
Et captiuer

D'vn œil coquet tout le quartier d'Hyuer.
Ainsi ne pensez pas
Que mon trespas
Suiue vostre inconstance;
Car entre nous
Aymer si constamment est le mestier des Foux.

CHANSON

PHYLIS, vous n'estes pas trop sage,
Pour marque de ma passion,
De demander mon cœur pour gage,
O la mauuaise caution !

Il me semble que ie me raille,
Quand ie parle d'estre constant :
Mon amour est vn feu de paille
Qui luit et meurt en vn instant.

On m'enchaisne sans resistance.
Mais ie romps mes fers aisément,
Et je trouue que la constance
Est vne vertu de Romant.

A Madame

DE LONGVEVILLE

AVIOVRD'HVY le Parlement
Vous absout d'estre rebelle.
Receuez le compliment
Que ie vous en fais, la Belle.
Vous n'estes plus criminelle,
Si ce n'est de leze Amours :
Mais, ma foy, vous estes telle
Que vous le serez tousjours.

EPIGRAMME

Ie veux au pied du Parnasse,
Contre tout Poëte errant,
Soustenir en combatant
Qu'Amynte a meilleure grace
Ni que le Rossignol quand il plaint sa disgrace,
Ni que les Muses en chantant,
Ni que les fieres Sœurs de l'Empire flottant;
Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins,
Et qu'enfin pour l'entendre on quitteroit vn Cygne
Abandonné des Medecins.

AVTRE

QVAND j'entendis parler de vos diuins appas,
Il me prit de vous voir vne si forte enuie,
Que, bien qu'on m'aduertist que j'allois au trespas,
Ie n'ay jamais esté si viste de ma vie.
Enfin ie vins, ie vis; mais ie ne vainquis pas :
Vos yeux le sauent bien, Syluie.

AVTRE

Vovs faites bien de ne pas escouter
Tous ces Muguets qui vous veulent attraire,
Et s'ils venoient encor vous en conter,
Sauez-vous bien comme il vous faudroit faire?
Ie leur dirois, faisant de la colere :
« N'esperez point d'estre aimez à la fin ;
Retirez-vous, vous ne me sauriez plaire,
I'aimerois mieux cent fois vn Sarasin. »

EPIGRAMME

Vn jour vn Curé querelloit
Vn homme proche de sa femme,
Et, s'emportant fort, l'appelloit
Traistre, larron, coquin, infame.
A tout cela la bonne Dame
Escoutoit et ne disoit mot.
Mais venant à l'appeller sot,
Tout soudain dans l'excés du zele
D'vne sainte deuotion :
« Ah ! Messieurs, ce meschant, dit-elle,
Revele ma Confession. »

EPIGRAMME

A vne personne qui luy demandoit vn present.

Ie vous donne auec grand plaisir
De trois presens vn à choisir.
La Belle, c'est à vous de prendre
Celuy des trois qui plus vous duit ;
Les voicy sans vous faire attendre :
Bon iour, bon soir, et bonne nuit.

GLOSE

A Monsievr Esprit

SVR LE SONNET DE Mr BENSERADE

MONSIEVR Esprit, de l'Oratoire,
Vous agissez en homme saint,
De couronner auecque gloire
Iob de mille tourmens atteint.

L'ombre de Voiture en fait bruit,
Et s'estant enfin resoluë
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra sa douleur connuë.

C'est vne assez fascheuse veuë,
La nuit, qu'vne Ombre qui se plaint.
Vostre esprit craint cette venuë,
Et raisonnablement il craint.

Pour l'appaiser, d'vn ton fort doux
Dites : « I'ay fait vne beueuë,
Et ie vous conjure à genoux
Que vous n'en soyez point émeuë. »

« Mettez, mettez vostre bonnet,
Respondra l'Ombre, et sans berluë
Examinez ce beau Sonnet,
Vous verrez sa misere nuë. »

Diriez-vous, voyant Iob malade,
Et Bensserade en son beau teint :
« Ces Vers sont faits pour Bensserade,
Il s'est luy-mesme icy dépeint? »

Quoy, vous tremblez, Monsieur Esprit!
Auez-vous peur que ie vous tuë?
De Voiture, qui vous cherit,
Accoustumez-vous à la veuë.

Qu'ay-je dit qui vous peut surprendre
Et faire paslir vostre teint?
Et que deuiez-vous moins attendre
D'vn homme qui souffre et se plaint?

Vn Autheur qui dans son escrit,
Comme moy, reçoit vne offense,
Souffre plus que Iob ne souffrit,
Bien qu'il eut d'extremes souffrances.

Auec mes Vers, vne autrefois,
Ne mettez plus dans vos Balances
Des Vers où, sur des Palefrois,
On voit aller des patiences.

L'Herty, le Roy des gens qu'on lie,
En son temps auroit dit cela.
Ne poussez pas vostre folie
Plus loin que la sienne n'alla.

Alors l'Ombre vous quittera
Pour aller voir tous vos semblables.
Et puis chaque Iob vous dira
S'il souffrit des maux incroyables.

Mais à propos, hyer au Parnasse
Des Sonnets Phœbus se mesla,
Et l'on dit que de bonne grace
Il s'en plaignit, il en parla.

« I'ayme les Vers des Vranins,
Dit-il, mais ie me donne aux Diables
Si pour les Vers des Iobelins
I'en connois de plus miserables. »

A MADAME

LA PRINCESSE DE CONDÉ

LA DOVAIRIERE

VERS IRREGVLIERS

POVR vn moment quittez le serieux,
Pour vn moment jettez vn peu les yeux,
Ces beaux Soleils aux Mortels adorables,
Sur ces Vers que l'on vous escrit,
Et qu'on pretend que vostre Altesse voie
Seulement comme vn jeu d'esprit,
Si pourtant, loin de vous, l'esprit peut estre en joye.

A Coulommiers, où les ombrages noirs
Des plaisans promenoirs

Sont tousiours raffraischis par l'aisle de Zephyre,
On songe à vous incessamment,
Et, soit que le Soleil ou naisse ou se retire,
Chacun en ce lieu vous desire.
Aussi vostre absence, à vray dire,
Trouble tout le contentement
De l'incomparable Anne et de l'illustre Armand.

Dans tous leurs entretiens vostre Altesse a sa place.
Ils louënt tour à tour vostre air et vostre grace.
Ils discourent souvent de la noble fierté
De ce front plein de majesté,
Et de cet excés de beauté
Si fatale autresfois aux plus puissans Monarques,
Et mesme de vostre bonté
Dont ils ont d'assez bonnes marques.

Le chapitre de vostre esprit
Espuise toutes leurs loüanges.
Sur ce chapitre chacun dit
Que vous estes esgale aux Anges.
L'on admire sa netteté,
Sa force, sa viuacité,
Et certaine naïueté

Qui le rend tousiours agreable,
Et qui semble facile et n'est point imitable.

Selon leur juste sentiment,
Vos mœurs, qui nous seruent d'exemple,
Meriteroient vn Temple;
Et l'on peut dire hautement
Que, comme vostre race en vertus ancienne
Vit appeller ses Barons autrefois
Premiers Chrestiens de l'Empire François,
Vous en estes encor la premiere Chrestienne,
Et que vous meritez mieux que ces grands Heros
Le titre d'Aplanos.

Ainsi parmi ces Bois, que les plus longs hyuers
Ont laissez tousiours verts;
Ainsi prés du Morin, dont l'onde
Murmurante et vagabonde
Semble auéque regret abandonner ces lieux
Dignes d'estre habitez des Dieux,
Ainsi dans ce Palais de structure superbe,
On s'escrie auéque Malherbe
Qu'il est vray que ces lieux ont d'aimables apas,
Mais que l'on n'y void rien, ne vous y voyant pas.

Ie sens que vostre modestie
S'allarme en vous oyant loüer.
Cependant il faut auouër
Que ie n'ay raconté que la moindre partie
De ce qu'on dit icy de vos vertus,
Qui tiennent sous vos pieds les vices abatus.
Et puis est-ce à des *Impromptus*
A parler d'vn sujet digne qu'Apollon mesme,
S'il le vouloit traitter,
Montast sur le Parnasse afin d'y mediter
Auec vn soin extreme.

Changeons donc vn peu de discours,
Et pour vous diuertir egayons nostre Veine.
Icy nous voyons tous les jours
Vn eternel concours
De la Noblesse prochaine
De la Montagne et de la Plaine,
En gregue d'escarlate et juppe de velours.

Vous verrez bien que ces atours
Ne sont pas de Noblesse à complet equipage,
Qui double le Laquais, qui donne jusqu'au Page,
Et qui meine carosse au Cours.

Ie parle de la Campagnarde,
A Gentil-homme fier, à Dame guoguenarde,
Qui, comme Cheualiers errans,
Sur vn cheual courans,
La Belle en croupe et le Galant en selle,
Chantent quelque Chanson qui fut jadis nouuelle.

Ces Nobles, espronnant pour estre des premiers
A se monstrer à Coulommiers,
Y debitent sans fin les nopces, les querelles,
Des Braues et des Belles,
Et finissent leurs entretiens
Par des procés, des cheuaux et des chiens,
Dont on se passeroit bien,
Et surquoy fort souuent on ne leur respond rien.

Icy tous les Baillifs, Procureurs et Preuosts,
Suiuis de leurs petits Supposts,
Chargez de pains et de bouteilles,
Quelques-vns s'escoutant,
Les autres tremblotant,
Les autres barbotant,
Font des harangues nompareilles,
Toutes hors de propos :

Si bien qu'il vaudroit mieux escouter des corneilles
Que ces persecuteurs d'oreilles,
Qui sont, sans en excepter vn,
Les plus grands ennemis du pauure sens commun.

Madame, si vous en doutez,
Escoutez
Vn echantillon de leur stile.
Ils ont prononcé hautement
Que vostre Fils et vostre Fille
Estoient plus triomphans
Dans Coulommiers, la noble Ville,
Que pendant la Guerre ciuile
Monsieur d'Elbeuf et ses Enfans.
Sont ce pas de plaisantes gens,
Et la comparaison est-elle pas gentille?

Quand ces gens se sont retirez,
Car sur la fin du jour le voisin se retire,
On va chercher le frais de l'ombre et du Zephyre
Dans les lieux les plus egarez.
L'on gouste le repos des routes reculées,
L'on roule au petit pas sous de sombres allées,
L'on s'enfonce au plus creux des bois,

L'on resue sur les bords de l'onde,
L'on y lit des Romans, l'on exerce sa voix;
La liberté bannit toutes les loix,
Et le caprice seul y reigle tout le monde.

Si le jour fait place à la nuit,
On voit danser sous les fueillées,
A la simple clarté de la Lune qui luit,
Mille Nymphes des-habillées,
Qu'au trauers des buissons le Faune amoureux suit.

Et lors que l'Aurore esueillée
Ramenant le jour et le bruit,
De perles d'Orient a la Terre esmaillée,
L'on y voit sur les costaux
Bondir de toutes parts les innocens troupeaux,
Suiuant les petites Bergeres,
Qui chantent en mille façons,
Pendant que les Bergers, sautant sur les fougeres,
D'vne fluste rustique imitent leurs chansons.

Parleray-je point des Napées,
Qui sans cesse sont occupées
A parer les Amours de guirlandes de fleurs?

Ni des Nayades vagabondes
Qui, fuyant le Soleil et ses fieres ardeurs,
Se baignent sous les ondes,
A l'ombre des roseaux
Et des saules espais qui couronnent les eaux.

Ainsi, Madame, ni Paris,
Ni Cloris,
Quoy que Paris et Cloris soient aimables,
Ne nous retireroient jamais
De ces lieux agreables,
Dont vostre absence a pû troubler la paix.

Mais le desir de vous reuoir
Fait que pour ces beaux lieux nous auons moins d'estime.
Que ce desir a de pouuoir!
Qu'il est grand! qu'il est legitime!
Qu'il promet de plaisirs, et qu'il en fait gouster!
Aussi, sans vous flater,
On peut bien dire à vostre Altesse
Que rien auec raison ne sçauroit contester
Contre ce desir qui vous presse,
Puis qu'en vous reuoyant on void en vn Tableau
Tout ce que l'Vniuers a de bon et de beau.

LE MOVTON FABVLEVX

POVR MONSIEVR MOVTON

Excellent ioüeur de Luth

Ce Mouton fut au troupeau d'Admetus,
Lors que Phœbus menoit sa bergerie;
Ainsi point n'est ni *Mutus,* ni *Brutus,*
Ainçois il parle et entend raillerie,
Et sur le Luth c'est bien la diablerie;
Il fait beaux chants tellement raisonner
Que le Galand de la femme d'Vrie
Ne sceut iamais si doucement sonner.

Tout animal se monstre adorateur
De ce Mouton si remply de merite;
Le Loup luy dit qu'il est son seruiteur,

Et pres de luy fait de la chatemite ;
Mesme ie croy qu'il a l'ame contrite
D'auoir esté aux Moutons si meschant,
Et qu'il fait vœu de deuenir Hermite,
Et puis aller les autres Loups preschant.

Le Perroquet de l'oüir estonné,
Pour le loüer luy demande en cadence :
Petit Mouton, *auez-vous desieuné?*
Ouy, ouy; et quoy? du ros du Roy de France.
Richart, Margot et Martin vont en danse,
Qui sont le Geay, la Pie et l'Etourneau;
Ils sont muets, et c'est, comme ie pense,
Qu'ils n'ont apris qu'à dire *Maquereau.*

Mais cet oiseau qui fait bruire en nos iours
Cid et Romains, la diuine Corneille,
Et le gentil Faucon qui par Amours
De temps en temps sa douce voix réueille,
Ont attrapé le Mouton par l'oreille,
Et luy mettant bouquet de Romarin,
L'ont couronné pour auoir fait merueille
De bien chanter en langage Purin.

☙

ESTRENES

Ie sçay fort bien que ie doy vous escrire,
Mais en vn mot ie ne sçay que vous dire,
Ce qui me met l'esprit en grand destresse ;
Car vous narrer de Priam et de Grece,
C'est vn vieil conte, et à dormir debout,
Que bien sçauez de l'vn à l'autre bout ;
Vous faire aussi ceux de ma mere l'Oye,
C'est pis encor que l'affaire de Troye.
  Or attendant qu'aye esprit et loisir,
De vous trouuer contes faits à plaisir,
Dont vous puissiez tenir vostre Brelan,
Prenez en gré le *Bon iour et bon An*,
Que ie vous donne en l'An six cens quarante,
Mis auec trois, afin que ie ne mente ;

Et pleust à Dieu voir chacun contenté
De ces deux mots si remplis de bonté ;
Mais par malheur Estrenes sont venuës
Mettre la main sur mes pieces cornuës,
Et les Valets de Monsieur tel et tel
Ont pris sur moy comme on prend sur l'Autel ;
Tambour François et tambour des Cantons
M'ont estourdy long-temps pour deux testons ;
De Violons aussi petite bande
M'a cherement vendu sa Sarabande,
Et mesmement, dessus mon Escalier,
S'est mis au guet vn petit Escolier,
Tenant en main Epigramme Latin
Où me traittoit en Prince Palatin,
Et me faisoit d'vn Isle Gouuerneur.
Ie luy ay dit qu'il me fait trop d'honneur,
Mais mon argent bien mieux l'a contenté.
Ce m'est à voir, que ma ciuilité
Mon pauure argent que loin de moy s'enuole,
Et dont iamais ie n'entendray parole.
Dames d'honneur, quoy que ma main lassée
Auec chagrin la somme ayt desboursée,
Il faut pourtant mettre trauail et peine,
A vous donner à toutes vostre Estrene ;

Mais que ce soit sans bourse délier,
Car c'est dequoy ie vous veux supplier.
Ie donne donc pour aller tout de rang
A nostre Aurore vn beau petit Geay blanc.
  Ie donne encor gentille Gabatine
Pour réjoüir la Marquise en Gesine.
La Mareschale ira se regaler
Aux deux Chasteaux que ie luy donne en l'air;
Ton-ton prendra de vent trois ou quatre aulnes,
**** chiens verds à pates iaunes,
Et Socratine vn couple de Cassades,
Et pour chacune encor quatre gambades,
Qui seruiront de frisque petite Oye,
A ce present fait en belle monnoye;
Mais poisant moins que nobles et ducats,
Et dont vos cœurs toutesfois feront cas.
Or puisqu'auez eu de moy vos Estrenes,
C'est bien raison que me donniez les miennes;
Les attendant ie finis ce discours;
Que si quelqu'vn trouue mes Vers trop courts,
Ie luy diray la sentence jolie
Qu'il n'est iamais de trop courte folie.
A tant, adieu Belles iusqu'au reuoir;
Que pleust à Dieu que ce fust dés ce soir.

LE MELANCOLIQVE

BELLE Phylis, belle Caliste,
L'on m'a dit que ie suis fort triste
Depuis vostre fascheux depart,
Et cela de fort bonne part :
C'est ce qui m'oblige à le croire;
Car si les Autheurs de l'Histoire
Estoient autres que gens de bien,
Par ma foy ie n'en croyrois rien.
D'abord ie ne faisois que rire,
Quand quelqu'vn venoit me le dire;
Mais tant de gens m'en ont iuré
Que ie le tiens tout asseuré.
Voyez quelle metamorphose,

Moy qui tousiours, sur toute chose,
Honorois Momus et Comus,
Ie suis taciturne et camus.
  Moy qui fuyois melancolie
Comme vn sage fait la folie,
Comme les Hiboux font le iour,
Et comme vous faites l'amour,
I'ay le chagrin d'vn vieil Hermite,
Et le noble Amadis me quitte
Son nom par l'Vniuers fameux,
Non de *Beau*, mais de *Tenebreux*.
  Philis, me voila donc du nombre
Des gens que l'humeur froide et sombre
Fait prendre pour des Loups-garoux,
Et le tout pour l'amour de vous.
Ma gentille Tourelerette,
N'acheuez-pas la Chansonnette
Qui dit: *autant en ferez-vou,*
Ma gentille tourelourou.
Ie prie au Ciel qu'il vous enuoye
D'esbatements vne mont-joye.
  Mais pour vous faire conceuoir
Combien ie suis lugubre et noir,
I'ay fait ces iours passez la liste

De ce que Paris a de triste,
Et i'ay pris cette liberté
D'en extraire à vostre beauté
Vne petite Kirielle,
Afin que sur vn tel modelle,
Vous voyez que loin de vous deux
Ie suis le Roy des songe creux.
Premierement icy, tout proche,
I'ay trouué deux fondeurs de Cloche,
Que le metal auoit trahis,
Pasles, esperdus, esbahis,
Immobiles comme vne Roche,
Et penaux en fondeur de Cloche ;
Mais auprés de moy tous les deux
Sembloient gens plaisàns et joyeux :
Encor toutesfois qu'à vray dire
Ils n'eussent pas le mot pour rire.
I'ay veu des Diables en procés,
Ayant des leurs mauuais succés.
I'ay veu des Coquettes mondaines
Malades des fiévres quartaines.
I'ay veu des Amants delaissez,
De ces gens-là l'on void assez;
Car pour des Dames abusées

Par Birenes et par Thesées,
Ie ferois bien de grands sermens
Qu'on n'en void que dans les Romans.
J'ay veu la hideuse peinture
Du Preux *à la triste figure,*
Du bon Cheualier Dom Quichot,
Qui fist des Armes son Cachot.
O le Fantosme espouuentable,
Ie croy qu'il feroit peur au Diable ;
L'ayant veu seulement moulé,
I'en ay le sang encor gelé.
I'ay veu des Messieurs sans ceruelle,
Que le Peuple esprits forts appelle,
Gens presque aussi tristes que fous.
I'ay veu mesme des loups-garous,
Et de ces affreuses chimeres
Que les Nourrices et les Meres
Appellent des Moines-Bourrus
(Dont toutesfois on ne void plus),
Et ne sçaurois bonnement dire
S'ils font pleurer ou s'ils font rire.
Souffrez qu'auec ces visions
Et ces tristes illusions,
Quelques maigres bouffons i'assemble ;

Car on ne void rien, ce me semble,
A prendre les choses au fons,
Plus tristes que maigres bouffons.
  Pour la fin, dans vne escurie,
Où m'a conduit ma resuerie,
I'ay veu deux vieux bonnets de nuit
Sans leur coëffe et cela s'ensuit;
Car quand les bonnets en ont vne,
Ils sont mieux auec la fortune,
Qui les a de coëffe estoffez,
Que les gens qui naissent coëffez.
Or l'vn de ces deux, tout Superbe
De faire mentir le Prouerbe,
Molement couché sur les draps,
Se portant fort bien, rouge et gras,
En riant a semblé me dire,
« Vous estes bien triste, beau Sire. »
  Voila doncques ce que i'ay veu
Qui vaille que vous l'ayez leu :
Belle Philis, Belle Caliste,
Encor que tout cela soit triste,
Rien de cela n'est, par ma foy,
Si triste et si dolent que moy.
Aussi par tout la voix publique

M'appelle le Melancolique.
I'ay l'esprit et les sens perclus;
Pour moy le Soleil ne sort plus
Tous les iours du milieu de l'onde;
En vn mot ie suis mort au monde.
Aymable Philis, c'est assez;
Priez Dieu pour les trespassez.

LE VOYAGE

FRAGMENT

AYANT depuis long temps, auec beaucoup d'excuses,
Pris congé d'Apollon, dit seruiteur aux Muses,
Ie publiois partout que, comme estant garçon
I'estimois à faueur d'estre leur nourrisson,
Maintenant que l'Hymen me tenoit dans la nasse,
Il n'estoit plus saison de songer au Parnasse,
Et que ie ne sçauois rien de plus decrié
Parmy les gens d'esprit qu'vn Rimeur marié.
Mais enfin, malgré moy, mon cher Tirsis, je pense
Qu'auecque les Neuf-Sœurs ie vay rentrer en danse;
Oisif je me rencontre au giste de Maré,
Lieu peu considerable et peu consideré,

Sans aucun promenoir, sans aucun voisinage,
Plein de fange en Esté, plein de Peuple sauuage :
Où mesme le Curé ne peut pas s'exprimer,
Il faut bien s'amuser à bailler ou rimer.
De bailler, à mon gré, c'est vne triste chose;
Il faut donc se resoudre à rimer de la Prose.
Mais pour vn tel dessein quel sujet prendrons nous?
Dire les cruautez d'Amarante aux yeux doux,
Le martyre ou la mort du Pastoureau Tityre,
Certes ces vieux rebus n'ont plus le mot pour rire.
De m'efforcer aussi de chanter des combats,
Comme le bon Gaston mit Graueline à bas,
Ou comme son Cousin vainquit en Allemagne,
Ce n'est pas là le fait d'vn Rimeur de Campagne;
Vn seul de ces exploits veut vn Poëte entier,
De ceux qui font des Vers marchandise et mestier.

****

L'EMBARQUEMENT

DE POISSY

DANS vne Hostellerie où ie suis arresté,
Pressé de la chaleur et de l'oisiueté,
Pour tascher de tromper l'absence qui m'outrage,
Ie veux en mauuais Vers raconter mon voyage,
Et faire vn impromtu sans trauail et sans art,
De tout ce que i'ay fait depuis nostre depart.
En sortant de Paris, melancolique et triste
De perdre pour long-temps les beaux yeux de Caliste,
I'arriuay sans parler aux riues de Poissy;
Car les Dieux et le sort en ordonnoient ainsi.
Lors, trouuant vn basteau, nous nous mismes sans peine,
Mes compagnons et moy, sur les flots de la Seine.
Le basteau, qui sans doute estoit du temps passé,

Me parut fort petit et fort rapetassé.
Sur des branches de saule encore toutes vertes
L'on estendit sur nous deux antiques couuertes ;
Les rayons du Soleil et les rayons de l'œil
Y passoient comme ils font au trauers d'vn reseüil :
Là garny d'vn jambon propre à faire ripaille,
Nous sommes tous couchez comme des rats en paille;
Mes compagnons joyeux, et moy plus estonné
Qu'vn homme qu'on auroit nouuellement berné.
Cependant le Pilote, obseruant les estoiles,
Nous force de partir, hausse toutes les voiles,
Commande de ramer, et sous les auirons
Le fleuue en ondoyant blanchit aux enuirons;
Le Comite cruel, exerçant sa colere,
Fait souspirer la Chiourme et voler la Galere.
Le riuage aussi-tost s'esloigne de nos yeux,
Et nous ne voyons plus que les eaux et les Cieux;
Ou, pour dire plus vray, sur les flots de la Seine
Deux pauures Basteliers nous meinent avec peine,
Et, voguant lantement, nostre petit basteau,
Aydé des auirons, suit le courant de l'eau ;
Le plus vieil Bastelier, qui de l'autre est le Maistre,
Magloire Ioliuet, pauure homme et pauure Prestre,
D'habit et de bonet rouge et bleu déguisé,

Ressemble proprement vn Triton baptisé;
I'entens de ces Tritons de nouuelle maniere
Que Balzac a trouuez au bord de sa riuiere,
Et qui semblent bien moins, à sainement iuger,
Des Demy-Dieux Marins que des Captifs d'Alger.
Au reste, Ioliuet est crû dans sa famille
Bon Pilote d'eau douce et bon pescheur d'Anguille,
Homme recreatif, se meslant de chanter
Et disant de bons mots à qui veut l'escouter.
Auec ce conducteur, sans craindre la tourmente,
Nous passons sous les ponts de Meulan et de Mante,
Et nous voyons enfin, aprés cent tournoymens,
Le païs à Pommiers des fideles Normans.
Ie ne descriray point la beauté des Villages,
Ni les costeaux tous verds, ni les roches sauuages,
Ni les prez, ni les bois, ni tant d'aymables lieux
Que les riues par tout presentent à nos yeux.
Le Soleil acheuant sa premiere journée,
A l'vn de ces beaux lieux nostre barque est menée,
Où, ne pouuant dormir non plus qu'vn vieux lutin,
Ie songeois à Caliste, attendant le matin.

⌘

ELEGIE

QVAND vous me puniriez de mon audace extrême,
Enfin il le faut dire, Orante, ie vous aime.
L'amour, qui suit tousiours vostre extreme beauté,
Triomphe de mon cœur et de ma liberté.
Ie n'ay pû voir vos yeux sans sentir leur atteinte,
Ni la sentir aussi sans en faire ma plainte.
Souffrez donc que mes maux puissent estre écoutez,
Si mon cœur et mes vœux se trouuent reiettez.
Les Dieux ne m'ont point fait pour pretendre à la gloire
De prendre des lauriers des mains de la Victoire.
Ils m'ont fait naistre icy pour aimer constamment,
Et mon cœur doit aimer Orante seulement.
Rien que vous à mes yeux ne paroist adorable.
Vostre beauté fait honte aux beautez de la Fable.

Celle pour qui jadis Ilion fut destruit,
Si vous eussiez esté, n'auroit point eu de bruit.
Pâris eût auec vous, plein d'amour et de joye,
Porté sur ses vaisseaux le feu qui brûla Troye,
Et l'on n'eût point blâmé ceux qu'on eût veu perir
Ou pour vous conseruer, ou pour vous conquerir.
Iugez par ces appas, esloignez des vulgaires,
Combien vous surpassez les beautez ordinaires;
Iugez si de vos coups vn Amant peut guerir,
S'il ne faut pas enfin ou vous plaire, ou mourir.
Mais ce puissant éclat de vostre beau visage
Est le plus foible nœud par où l'amour m'engage.
Vostre esprit adorable, et digne des Autels,
Comme il est immortel, rend mes feux immortels.
Il n'est rien qui ne cede à sa force suprême;
Il peut tout, si ce n'est d'empecher qu'on ne l'aime;
Mais ce crime est commun à quiconque a des yeux,
D'aimer, en vous voyant, vn chef-d'œuvre des Cieux.
Ainsi, ne trouuez pas ma flame illegitime,
Ou bien accusez vous d'auoir commis ce crime.
Que si l'ambition de souspirer pour vous,
Quoy que vous la causiez, aigrit vostre courroux;
Si vous voulez ma mort pour punir cette audace,
Vn si noble trepas me tiendra lieu de grace,

Expirant à vos yeux, par leur foudre abbatu,
Pour vn crime plus beau que la mesme vertu.
Orante, ie vous aime, il est temps de le dire.
Ie suis trop genereux pour celer mon martyre.
Ce martyre est trop beau pour n'estre pas connu,
Et l'on ne peut cacher l'Amour qui va tout nu.
Si du peu que ie vaux vostre grand cœur s'irrite,
Sachez que mon ardeur me tient lieu de merite;
Apprenez que l'amour n'a rien de terminé,
Que le cœur d'vn Amant est vn cœur couronné,
Et que le noble excés d'vne flame parfaite
Ne distingua iamais le sceptre et la houlette;
Apprenez qu'on a veu pour des obiets mortels
Les Deesses quitter le soin de leurs Autels;
Apprenez que Venus bannit le Dieu de Thrace
Pour seruir Adonis et le suiure à la chasse,
Et que, loin de punir ce jeune Audacieux,
Le plaisir de le voir luy fit quitter les Cieux.
C'est pour Endymion que la Lune est si pale,
Et l'Aurore rougit du mépris de Cephale.
Belle Orante, imitez ces exemples puissans;
Laissez toucher vostre ame au tourment que ie sens.
Comme ces Deïtez vous estes adorable,
Comme ces Deïtez deuenez exorable.

N'irritez point l'Amour en voulant m'outrager.
Si vous causez ma mort, il saura la venger,
Et fera souspirer pour quelque ame volage
Cette beauté superbe à qui ie rends hommage.
Alors, s'il vous souuient de ma fidelité,
Vous vous plaindrez en vain de m'auoir mal-traitté.
Quand cet Amant trompeur méprisera vos charmes,
Vous viendrez arroser mes cendres de vos larmes,
Et, les yeux tout en pleurs, vous direz foiblement :
« Alcidon, tu fus seul qui m'aimas constamment. »
Fuyez cette menace, et suiuez vne enuie
Où, pour vostre repos, mon amour vous conuie.
Nos jours, comme les flots, courent rapidement;
Le temps propre à l'amour se passe promptement;
L'inutile vieillesse au tombeau nous appelle,
Et quand nostre nuit vient, elle vient eternelle.
Souffrez donc que l'Amour vous range sous sa loy.
Aimez, puis-qu'il le veut, mais n'aimez rien que moy.
Belle Orante, imitez ma constance et ma flame,
Et me donnez vn cœur qui possede mon ame.

LE MAVVAIS POËTE

L'AVTRE jour assez tard, et suiuant ma paresse,
Ie sortois de chez moy pour aller à la Messe,
Lors qu'vn carosse passe et me vient aprocher.
Alors j'entens : « Arreste, arreste donc, cocher ! »
Ie me tourne à l'instant, et j'aperçoy paroistre
Vn marquis qui me dit : « Que faites vous, mon Maistre ?
Vous allez à la Messe, et moy i'y vais aussi ;
Faites moy la faueur de prendre place icy.
Vous m'obligerez bien d'vn mot de conference. »
Ie prens place en faisant vne humble reuerence.
Lors ayant fait toucher au Faux-bourg saint Germain,
Il se met à sousrire et me presse la main.
« Ie vous voudrois, dit-il, lire vne poësie

Que ie fis l'autre jour, poussé de fantaisie.
Ie l'ay desia monstrée à plusieurs beaux Esprits,
Et nul, sans me flater, n'en parle auec mespris.
Monsieur, que vous voyez, docte en cette matiere
(Il me monstre vn Pedant qui tient l'autre portiere,
Et qui tout ignorant croit passer en cet Art
La gloire de Malherbe et celle de Ronsard),
La trouue de son goust; et, pour me satisfaire,
Il reste seulement qu'elle vous puisse plaire.
Faites moy, s'il vous plaist, le bien de l'escouter. »
Lors il crache, et commence aprés à reciter.

STANCES DV MARQVIS

Estes-vovs vn Soleil, bel Astre de ma vie?
Vos yeux comme les siens embrasent l'horizon;
Mais par vostre inconstance on a iuste raison
De vous dire vne Lune, adorable Syluie.
Ainsi ie doute encor, bel objet nonpareil,
Si ie vous dois nommer la Lune ou le Soleil.

Vos léures de coral et vos jouës pourprines
Vous font estre vne rose, aimable et douce fleur;
Mais quoy ! vostre rigueur, cause de mon malheur,
Vous compare au rosier qui porte des espines.
Ainsi ie doute encor, source de mon brasier,
Si ie vous dois nommer la Rose ou le Rosier.

Enfin, vous estes feu, vous estes enfin onde,
Rocher où l'on se perd, tres-agreable port,
Et pour conclusion, Arbitre de mon Sort,
Mes vers vous nommeront par tous les coins du monde
Le Rocher et le Port, l'Onde auec le Brasier,
La Lune et le Soleil, la Rose et le Rosier.

« Hé bien ! ce me dit-il, Monsieur, que vous en semble
Ay-je pas bien conclu recueillant tout ensemble ?
Peut-on pas dire enfin, sans me trop estimer,
Que pour vn cauallier ce n'est pas mal rymer ? »
Ie ne dis mot; mais toy, qui fais cette lecture,
Iuge vn peu de ces vers et de cette auanture.

LE DIRECTEVR

IRIS, dont les beaux yeux, dés le premier moment,
De vostre Confesseur me firent vostre Amant,
Ce n'est pas en Amant que ie vay vous escrire,
Mais en vieux Directeur qui tasche à vous instruire,
Et qui dans son escrit vous donne vne leçon
Digne du Pere George ou du Pere Ormeçon.
  Premierement, fuyez les discours de Pelée,
Dont la galanterie est tout à fait gaulée;
Et s'il vient prés de vous en Raminagrobis
Marchander vostre cœur pour dentelle ou tabis,
Refusez ces presens, ne soyez pas si dupe
De vous laisser tromper à l'esclat d'vne Iupe,
Et songez que l'Amour seroit trop offensé
Si vous auiez aimé pour du tabis passé.

S'il va iusqu'à la perle et qu'il vous la presente,
Pour Dieu pensez que c'est le Malin qui vous tente,
Et dites *fy* trois fois auec deuotion,
De peur de succomber à la tentation.

Pour l'aymable Thyrsis, qui iouë vn autre rolle,
Ioignant le doux regard à la douce parole,
S'il se dit vostre Amy, receuez-en le cœur;
S'il se dit vostre Amant, traitez-le de moqueur.
Sans choquer vostre honneur et vostre conscience,
Conseillez luy tout doux qu'il prenne patience,
Qu'il retire au plutost son espingle du jeu,
Et qu'il ne brusle pas long-temps à petit feu.

Maintenant, belle Iris, ie veux vous mettre en suite
Quelques points principaux touchant vostre conduite.
Si quelqu'vn vous vient voir captif de vos appas,
Que l'on dise tousiours que vous n'y serez pas.
Ayez aux Capucins vostre coiffe abatuë,
Sans voir ces beaux Mignons qui font le pied de gruë,
Et ne receuez point par la main des Valets
Ce que les gens du siecle appellent des poulets.

Aussi-tost qu'au matin vous serez éueillée,
Auant que vous leuer, ou que d'estre habillée,
Faites du fond du cœur ce bel acte de foy:
Ie croy que Daphnis m'aime, et qu'il n'aime que moy;

Puis, ayant cet objet present à la memoire,
Vsez de l'oraison dite jaculatoire,
Pendant le long du iour chantant souuent cela,
Dieux que n'est-il ici, Dieux que ne suis-je là !
Mais ie ne songe pas que c'est trop de folie
Pour vn homme accablé par la melancolie.
Iris, ie ne saurois rire plus longuement :
Le faux Directeur cede au veritable Amant.
En cette qualité ie n'auray point de ioye
Iusqu'à tant que le Ciel voudra que ie vous voye.
L'absence cependant ne poura me changer.
En douter, belle Iris, c'est me desobliger.
Ie jure vos beaux yeux que pour estre infidelle
I'ay trop de passion, et vous estes trop belle.

RECIT

HELAS! je suis au desespoir,
Il faut cesser de vivre;
Vous me quittez, Philis, et les loix du devoir
M'empêchent de vous suivre.

Premiére partie du Recit.

Alors qu'vne dure contrainte
Nous enlevoit Philis sans espoir de retour,
Tirsis, prêt d'expirer de douleur et d'amour,
Les yeux baignez de pleurs, faisoit ainsi sa plainte :
Helas! je suis au desespoir,
Il faut cesser de vivre;
Vous me quittez, Philis, et les loix du devoir
M'empêchent de vous suivre.

Seconde partie du Recit.

Les pleurs de cet Amant fidelle
L'arrêteroient si rien la pouvoit arrêter,
Mais de Tirsis et d'elle
L'absence et le trépas ne sçauroit s'éviter.

Pause.

Philis vers son Amant ayant tourné la vûë,
Par vn triste regard qui le charme et le tuë,
Luy dit adieu pour la derniére fois :
Et l'affligé Berger que la douleur transporte,
D'vne mourante voix,
Pour la derniére fois luy parla de la sorte :
Hélas! je suis au desespoir,
Il faut cesser de vivre;
Vous me quittez, Philis, et les loix du devoir
M'empêchent de vous suivre.

Je voy des Amans chaque jour
Sans crainte des rigueurs découvrir leur martyre :
Mais de tout ce qu'on dit dans l'Empire d'amour,
L'adieu, belle Philis, coûte le plus à dire.

Chacun peut donner vn beau tour
Au discours qui fait voir que son ame soûpire :
Mais pour bien dire adieu dans l'Empire d'amour,
C'est, aimable Philis, la mort qui le doit dire.

Philis, quand on vous voit on commence d'aimer ;
Mais vous aimer si proche d'vne absence
C'est vn mal dont la violence
Ne se peut jamais exprimer.
Pourquoy vous ay-je vûs, ô beaux yeux que j'adore,
Pour me perdre et vous perdre encore ?

Je commence à sentir la derniére langueur,
Et prest d'abandonner vos charmes,
Mes yeux par des torrens de larmes
Annoncent la mort à mon cœur.
Pourquoy vous ay-je vûs, ô beaux yeux que j'adore,
Pour me perdre et vous perdre encore?

EPISTRE

A Monsievr le Comte de Fiesque.

Toy que le Sort encontre toy ligué
Loin de la Cour aux champs a relegué,
Amy des bons, courtois et braue Comte,
Qu'auec raison entre les Preux on compte,
Issu d'vn Preux qui, plus hardy que trois,
Fit vne nuit belle peur aux Genois,
Non par vn trait de Ribleur, ou jeune homme,
Mais par vn fait que par tout on renomme,
Et qui sans plus guerdonnoit sa vertu,
S'il n'eust esté par malheur trop vestu,
Reçoy ces vers que j'escry pour te rendre
Humble salut; car point ne veux pretendre
En iceux vers le tien los exalter,

Ton Chapelain trop mieux le peut chanter,
Ton Chapelain non pas de ta Chapelle,
Mais Chapelain qui chante la Pucelle,
Et pour Dunois, le grand et fier Baron,
Fait resonner le clairon de Maron.
Ainsi l'entends-je, et sans doute toy-mesme
De prime abord l'as entendu de mesme.
Mais vn salut t'enuoyer simplement,
Sans te mander ni pourquoy ni comment,
Et de Paris, qu'en prouerbe l'on nomme
Paris sans pair, mesme en depit de Rome,
Seroit sans doute vn assez mauuais tour,
Et ce seroit mal te faire ma Cour.
Permets moy donc qu'en stile Marotique
Les vie et mœurs de Paris ie t'explique,
Et tu verras si pour vn tel mestier
I'ay meilleur nez que n'a le Gazetier.
Donc de Paris voicy ce que puis dire :
En bonne foy c'est vn merueilleux Sire,
De plus en plus en bombances croissant,
Nouueaux Palais tous les jours bastissant,
Iouant gros jeu, tenant fort bonne table,
Et deffrayant vn monde innumerable,
Parmi son train comptant plus de Valets,

Que Transalpins Princes n'ont de Sujets;
Et dans vn jour faisant plus de despense
Qu'en douze mois n'en fait vn Roy de France.
Item il met en folles actions
Tout son auoir: donne collations;
Fait tres-souuent assemblées publiques,
Paye et nourrit maintes Troupes Comiques,
Hante la nuit auec jeunes Galans
Infames lieux, tauernes et brelans,
Où luy conuient tousiours vuider ses poches,
Et fait rouler plus de dix mille coches.
Pour subsister mange son bled en verd,
En fin finale il se gaste et se perd.
Chez luy pourtant se meine tousiours feste,
Quoy qu'on n'y sache où donner de la teste,
Et qu'on y soit, ainsi que chacun sait,
Tantost à bout de l'an quarante-sept.
De tout cecy France sa pauure mère
La bonne Dame est en tres-grand'colere,
Qui maintesfois a vainement presché,
Pour corriger cet Enfant débauché,
Et mis à sac ses grosses bouges plaines
Pour subuenir à toutes ses fredaines;
Si qu'elle en est dans la necessité.

Mais par le nez la tient ce Fils gasté,
Qui pour monstrer qu'il craint sa reprimande,
Et la duper, Mal vit qui ne s'amande;
Ce luy dit-il : Ie me veux corriger,
Puis qu'il le faut. Lors se met à changer
Ses beaux habits. Il decout sa dentelle;
La fait decoudre à toute sa sequelle,
Porte le noir, quitte l'argent et l'or,
Fait dedorer tous ses coches encor.
Cela pourtant n'est rien qu'hypocrisie.
Le Compagnon fait tousiours mesme vie,
En luy n'ayant vn brin d'amendement.
Mais ce qui met France en grand pensement,
Et plus que tout luy broüille la ceruelle,
C'est qu'elle veut appaiser la querelle
Qu'a pris Paris contre vn faux garnement
Nommé Madrid, plus fin qu'vn Allemand.
Pourtant ne sont entr'eux billes pareilles.
Paris souuent luy tire les oreilles.
Et toutesfois, voulant la paix traiter,
Ont envoyé chez vn nommé Munster,
Amy commun, Tudesque et bon yvrogne.
Pas bien ne say comme ira la besogne,
Et moult en crains, car les Gens declarez

Pour faire paix sont aux couteaux tirez.
A tant m'en tay, delaissant choses telles,
Pour te parler vn peu de Demoiselles,
Qu'assiegent Gens fort blanchement botez,
Frisques Mignons, poupins et frisotez,
Riches en bas, en canons, en manchettes,
Mais par sur tout fort riches en sornettes,
Que ces Beautez prennent pour mots dorez,
Remunerant ces pauures alterez
D'vn doux regard auec vn doux sousrire;
Car pour le reste ils ne trouuent que frire,
Et ces Mondains tant coins et fort jolis
Sont bien-heureux d'auoir la Desurlis,
Qui maintesfois leur est encor cruelle,
Car Damoiseaux payent mal la chandelle.
Dieu les conserue, et gard les gens de bien
De rien y perdre, et de ni gaigner rien.
Encor faut-il te parler du Theatre,
Où tu soulois par fois t'aller esbatre
Au temps passé. Tousiours y sont Farceurs
Italiens, bons et beaux Gaudisseurs.
Tousiours y sont le fameux Scaramousse,
Grand Medecin, qui ne va point en housse,
Mais vole en l'air comme vn Esprit malin;

Et des Boufons, le Boufon Triuelin,
Qu'Archiboufon pourtant ie ne dis, parce
Qu'Archiboufon est Briguelle à la Farce.
Tousiours y sont Gracian Balançon,
Moult gracieux en sa longue leçon;
Puis Mario; puis Dame Marinette,
Maistresse mouche, et seruante finette;
Aurelia, Pantalon Mioo,
Virginio caro filioo;
Lucille enfin au visage malade,
Et l'Espagnol fort en rodomontade.
Mais le pis est que cet Amant pelé,
Disant tousiours *Si dice che'l Sole,*
Vestu tousiours comme un Valet de feste,
Ce Lilio nous rompt tousiours la teste
De lieux communs, ord et viel pot pourri,
Et toutestois du temps du grand Henry
Il fut, dit-on, parangon des Comiques,
O grant bonté des Cheualiers antiques!
Hors iceluy, ces Acteurs estimez,
Gens bouffonans, que dessus ay nommez,
Quand il leur plaist sottise faire ou dire,
Tousiours nous plaist l'oüir, la voir, et rire.
Mais toutesfois vn Zany baloté

Par les Sergens, *Spauento di notte,*
Saut, escalade, et telle mommerie,
Chicos Binlis et Turcs de Tartarie
Ne me sont rien au prix de Iodelet,
Non de par luy, ie serois vn folet,
Voire vn grand fol de luy donner la Pomme.
Or entends moy : c'est que le petit homme
Que tu connois, et dont on peut prescher,
L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,
A translaté de la Langue Espagnolle,
N'a pas long temps, Comedie tant folle,
Où Iodelet est si plaisant garçon,
Qu'Italiens il iette hors d'arçon.
Tu l'auoüerois si la Piece auois leüe,
Et plus encor si jouer l'auois veüe,
Dont Francesco de Royas est l'Autheur,
Et Paul Scarron, comme ay dit, Translateur.
Or sur cecy, Comte, s'il te va prendre
Ardent desir de la voir ou l'entendre,
Ie te feray des loges retenir;
Mais ie crain bien que n'y puisses venir.

LETTRE

ESCRITE DE CHANTILLY

A MADAME DE MONTAVSIER

Ni tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée
Où Messire Honoré fit adorer Astrée,
Ni tout ce qu'on a feint des superbes beautez
De ces grands Palais enchantez,
Où l'amoureuse Armide et l'amoureuse Alcine
Emprisonnerent leurs Blondins,
Ni les inuentions de ces plaisants jardins,
Que, malgré Falerine,
Détruisit le plus fier de tous les Paladins;
Tout cela, quoy qu'en veüillent dire

Les gens qui nous en ont conté,
Est moins beau que le lieu d'où ie vous ay datté,
Et d'où ie pretens vous écrire
En stile de Romant la pure verité.

Le bruit que le Zephire excite parmy les feüilles des bocages, au point que la nuit va couurir la terre, agitoit doucement la Forest de Chantilly, lors que dans la plus grande route trois Nymphes aparurent au solitaire Tirsis. Elles n'estoient pas de ces pauures Nymphes des Bois, plus dignes de pitié que d'enuie, qui pour logis et pour habit n'ont que l'escorce des arbres; leur équipage estoit superbe, et leurs vestemens brillans de l'esclat des pierreries; elles auoient sur leurs coëfures des Capelines couuertes de plumes, sur leurs espaules des trousses pleines de fléches, dans leurs mains des arcs funestes aux bestes de la Forest qu'elles vouloient attaquer; elles venoient sur vn Chariot paré de velour cramoisy bordé d'vne crepine d'or et enrichi de grosses houpes. La plus âgée, par la majesté de son visage, imprimoit vn profond respect à ceux qui l'approchoient; celle qui se trouuoit à son costé faisoit esclater vne beauté plus accomplie que la Peinture, la Sculpture, ni la Poësie, n'en ont pû iamais imaginer; la troisiéme auoit cet air aisé et facile que l'on donne aux Graces; elle se trouuoit placée aux pieds des deux autres, sur vn carreau de toile d'or, et, tenant d'vne main des resnes de soie, conduisoit quatre Cheuaux blancs qui tiroient le chariot et qui marchoient d'vn air plus superbe que les Cheuaux d'Achille, que ceux de Rhesus et que ceux de Neptune, qui firent triompher Pelops; et, pour les oster de toute comparaison, ces Cheuaux surpassoient en tout les Cheuaux du Soleil.

Aux deux costez alloiont deux demy-Dieux,
L'vn d'vn air doux et l'autre audacieux;
L'vn comme vn vray foudre de guerre

Par Mars n'étoit pas égalé ;
L'autre auecque raison pouuoit estre appellé
Les delices de la terre.

Ceste diuine troupe s'estant arrestée à la rencontre du melancolique Berger, la premiere Nymphe luy fit commandement de s'approcher d'elle ; et, pendant que dans vn profond respect, rauy d'estonnement, il admire cette auanture, la Déesse, auec vn ton de voix qui acheua de le charmer, luy parla ainsi :

Quitte ta melancolie,
Prens ta plume, écris à Iulie
Tout ce qui se passe en ces lieux ;
Et pour luy faire mieux connoistre qui nous sommes,
Nomme nous comme font les hommes,
C'est le commandement des Dieux.
Le Berger, homme assez sage,
Suiuant ce commandement
Prit des hommes le langage,
Et, quittant là le Romant,
Escriuit naïuement
Ce qui suit en cette page.

MADAME,

Hier au soir, entre Chien et Loup, ie rencontray dans la grande route de Chantilly Madame la Princesse qui s'y promenoit, et qui n'eut iamais tant de santé, accompagnée de Ma-

dame de Longueville, qui n'eut iamais tant de beauté, et de Madame de Saint Loup, qui n'eut iamais tant de gayeté, toutes trois en deshabillé et en caleche, suivies des Altesses de Condé et de Conty.

Et d'vn autre petit Cadet
Monté sur vn petit Bidet,
Dont la mine mutine et fiere
Montre qu'il est fils de son pere.
C'est nostre Duc qui se fait grand,
Et qui visiblement profite
Sous la conduite
De Madame de Champ-grand,
Dont vous connoissez le merite.

Madame la Princesse, m'ayant aperceu, m'appella et me dit: « Sarasin, ie veux que vous alliez tout à cet heure escrire à Madame de Montausier que iamais Chantilly n'a esté plus beau, que iamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a iamais dauantage souhaitée, et qu'elle se mocque d'estre en Xaintonge pendant que nous sommes icy. »

Mandez luy ce que nous faisons,
Mandez luy ce que nous disons.
I'obeïs comme on me commande,
Et voicy que ie vous le mande.

Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient
Fait voir aux Indiens son visage riant,
Que des petits oyseaux les troupes éueillées

Renouuellent leur chant sous les vertes feüillées,
Que par tout le trauail commence auec effort,
A Chantilly l'on dort.
Aussi, lors que la nuit étend ses sombres voiles,
Que la Lune brillante au milieu des Estoiles
D'vne heure pour le moins a passé la minuit,
Que le calme a chassé le bruit,
Que dans tout l'Vniuers tout le monde sommeille,
A Chantilly l'on veille.
Entre ces deux extremitez
Que nous passons bien nostre vïe!
Et que la maison de Siluie
A d'aimables diuersitez!
Les sens y sont enchantez,
Les bois, les estangs et les sources;
Et les ruisseaux qui, dans leurs courses,
D'vn pas bruyant et diligent,
Font rouler leurs ondes d'argent;
Les jardins, les forests, les costaux, les prairies,
Le superbe bastiment
Paré de tapisseries,
Où la matiere et l'art combattent noblement,
Et que vous connoissez particulierement,
Peuuent-ils pas passer pour un enchantement?

Icy nous auons la musique
De luts, de violons et de voix,
Nous goustons les plaisirs des bois,
Et des chiens, et du cor, et du Veneur qui pique;
Tantost à cheual nous volons,
Et brusquement nous enfilons
La bague au bout de la carriere;
Nous combattons à la barriere,
Nous faisons de jolis tournois,
Nous allons tous à cours à l'ombrage des bois,
Et nous donnons le Bal tous les soirs vne fois,
Ioignant l'humeur galante auec l'humeur guerriere,
Et quant à nos festins, ils valent beaucoup mieux
Que le festin des Dieux.
Ni le Nectar, ni l'Ambroisie,
Qui sont mets fort legers, selon ma fantaisie,
N'égalent pas nos Perdreaux,
Ni les gros poissons de nos eaux,
Ni nos fruits tres-bons et tres-beaux,
Ni nos Melons qu'on croiroit d'Italie.
Conteray je dans cet écrit
Les plaisirs innocens que gouste nostre esprit?
Diray-ie qu'Ablancourt, Calprenede et Corneille,
C'est à dire vulgairement

Les Vers, l'Histoire, le Romant,
Nous diuertissent à merueille,
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant?
Or çà, parlez-moy franchement,
En vous imaginant ce diuertissement,
Vous auez la puce à l'oreille,
Et vous haïssez bien vostre Gouuernement.
Quant est de moy, ie vous conseille
De venir icy promptement,
Et pour vous y pouuoir trouuer dans vn moment,
D'emprunter la grande serpente
Où les bons Amadis s'embarquoient à souhait.
Elle court comme la tourmente
Ou le cheual de Pacolet,
Qui vole comme vne fusée.
C'est là justement vostre fait,
Et la monture est fort aisée :
Car l'Hypogriphe est vn oyseau trop laid,
Tels Palefrois font peur aux Demoiselles,
Et puis du grand vent de ses ailes
Il gasteroit vostre colet.
Venez donc, diuine Ivlie,
Nostre Princesse vous en prie;
Ne vous faites plus desirer,

Et laissez en paix murmurer
Vostre Espoux qui peste et qui gronde
Contre ceux qui prennent la fronde,
Et qui ne souffre nullement
Qu'on dise bien du Parlement.
C'est vn fier et merueilleux Sire.
S'il vouloit pourtant nous écrire,
Il nous obligeroit bien fort.
Adieu, mon Apollon s'endort,
Et ie n'en pensois pas tant dire
Sur le champ et tout d'vne tire.

Toutesfois, ie ne suis pas encore si endormy que ie ne sçache bien qu'vne lettre qui a commencé par Madame doit aussi finir par: Ie suis vostre trés, etc.

POÉSIES DIVERSES

TIRÉES

DES NOUVELLES ŒUVRES

DE

MONSIEUR

SARASIN

NOTICE

SUR CES NOUVELLES POÉSIES

DE

FRANÇOIS SARASIN

« Comme les pièces différentes dont ce
« recueil est composé ne sont tombées entre
« mes mains que vingt ans après *sa* mort, j'ay
« crû devoir supplier les lecteurs de ne pas
« condamner aisément les petites négligences
« qui s'y peuvent trouver, et de conserver
« quelque respect pour une mémoire si
« précieuse. » BARBIN.

Avertissement des Nouvelles Œuvres de Sarasin.

Après la mort de Sarasin, lorsque Gilles Ménage conçut l'idée de réunir et de mettre au jour les ouvrages en vers et en prose de son illustre ami, il dut judicieusement faire un tri parmi les nombreuses pièces manuscrites que laissait ce dernier.

C'est alors qu'il colligea en un volume tout ce que

l'on connaît des œuvres de Sarasin, laissant de côté, comme imparfaites, inachevées ou produites dans la première jeunesse de leur auteur, une quantité de poésies charmantes qui font voir, ainsi que le dit Pélisson dans son discours, une veine noble, aisée et fertile, capable de tout entreprendre et de réussir à tout.

Ménage, ayant pieusement conservé ces pièces éliminées, ne songeait sans doute aucunement à en tirer parti, lorsque son secrétaire intime, un certain sieur Fleury, eut l'ingénieuse, bien que peu délicate inspiration, d'en prendre secrètement copie; et, longtemps après, n'étant plus au service de l'auteur des Miscellanea, *il en traita ouvertement avec le libraire Barbin.*

Despréaux fut consulté pour l'impression de ces curieuses épaves [1], *et, le terrible critique ayant daigné sourire au projet de l'éditeur et trouver dans ces feuilles manuscrites un esprit plaisant, une grâce légère et un enjouement digne de l'écrivain de la* Pompe funèbre de Voiture, *Barbin n'hésita plus; il les réunit en deux volumes et les donna sous le titre de* Nouvelles Œuvres de M. Sarazin, *qui parurent en* 1674 [2].

1. Voyez les *Mémoires* de Nicéron et la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. XVI, p. 187.
2. Ces *Nouvelles Œuvres de M. Sarazin* (*sic*) (2 vol. in-12

Le premier volume débute par une Apologie de la Morale d'Épicure; *ce long discours en prose, marqué d'assez beaux endroits, fut faussement attribué à M. de Saint-Évremont. Le reste de ce volume et le second contiennent des stances, des odes, des discours en vers, des sonnets, des chansons, des épigrammes, tout cela jeté sans ordre, avec un sentiment de douce passion, de galanterie raffinée et de badinage élégant, qui nous montre, pour ainsi dire, la première manière du* languissant *Sarasin.*

Quelques fragments dénotent un souffle puissant, une narration coulante, une ampleur de conception qui frappe. Malheureusement ce ne sont là que des ébauches, et l'on sent que l'homme de plaisir abandonnait vite l'homme d'étude. Avec son heureux naturel,

ou 1 vol. en 2 parties) furent placées sous le haut patronage de M. Despréaux : « Je ne pouvois, ce me semble, dit Barbin dans sa dédicace, donner à cet illustre mort une meilleure protection que la vostre, et je ne pouvois aussi plus dignement vous remercier de toutes les obligations que je vous ay. Si l'offrande que je vous presente marque publiquement ma reconnoissance, l'asile que je donne auprés de vous à M. Sarazin le met à couvert des traits de l'envie. »

L'impression de ces deux petits volumes est très-large et en caractères disproportionnés avec le format. Les alexandrins se trouvent brisés en deux. Dans une impression normale, ces deux volumes n'en formeraient qu'un seul.

Sarasin eût pu assurément produire des chefs-d'œuvre, si le travail et la persévérance avaient chassé de son esprit la frivolité et l'indolence. Ainsi, nous citerons deux essais de poésie héroïque : un premier livre de la Guerre espagnole, *imité du poëme de Pétrone* [1], *et* Rollon conquérant [2], *imité également du seizième chant de la* Jérusalem délivrée, *qui, s'ils étaient achevés, seraient certes deux poëmes remarquables.*

L'églogue de Myrtil le Nautonnier *figure, nous ne savons par quel hasard, dans ces œuvres nouvelles. Longtemps on la crut égarée, et nous pouvons presque affirmer qu'elle ne dut pas faire partie des papiers laissés par Sarasin à Ménage*[3]. *Cette églogue, ingénieuse paraphrase*

1. Voy. le poëme de Pétrone : *Orbem jam totum*, etc.

2. Nous n'avons pu, à notre grand regret, insérer ces deux fragments, qui eussent augmenté notre *poëte de ruelle* au delà de toute proportion raisonnable.

3. « Je mettrois au nombre des belles poésies de M. Sarazin, dit Pélisson, si la fortune l'eût voulu, une belle et longue églogue qui s'est malheureusement perdue, et que M. de Charleval dit avoir autrefois admirée, luy dont nous admirons le jugement et les ouvrages. » — Il ne peut être question ici que de *Myrtil le Nautonnier*. M. Trebutien, dans l'édition de Caen (1824), en a donné quelques fragments, et, dans une note à ce sujet, il loue l'heureux hasard qui a permis à M. Lebrun de la retrouver, bien qu'incomplète. Ceci prouve d'une façon évidente l'ignorance totale où se trouvait cet éditeur des *Nouvelles Œuvres*, que nous réimprimons *en partie pour la première fois.*

du Myrtilus *de Hugues Grotius, est fort belle, et la muse Euterpe inspira bien le poëte dans un genre où notre poésie n'est, hélas! que trop pauvre.*

Nous sommes étonné qu'aucun des éditeurs de Sarasin, depuis Ménage, n'ait même songé à parler de ces Nouvelles Œuvres, *si abondantes en documents intéressants. Ni Nodier dans sa petite édition des* Œuvres choisies *de Sarasin, ni M. Trebutien dans les poésies de son compatriote publiées à Caen, ne paraissent pas le moins du monde se douter de l'existence de ce curieux recueil, qui, bien que peu connu, il est vrai*[1], *l'est encore assez cependant pour laisser planer sur ces légers bibliographes une accusation de négligence impardonnable.*

M. Victor Cousin lui-même, qui, comme on le sait, tenait Sarasin en haute estime, ne cite ces Nouvelles Œuvres *que pour mémoire. Il est fâcheux que ce glorieux érudit ne se soit pas arrêté à quelques-unes des pièces que renferment ces deux volumes. Il eût pu y trouver des détails du plus piquant intérêt, et peut-être aussi certains éclaircissements utiles sur les mœurs du temps.*

1. Cette édition est assez ignorée ; c'est à peine si Brunet la cite, et dans les divers écrits sur Sarasin nous n'avons guère trouvé que l'abbé Goujet, qui, seul en parle comme il convient.

Nous avons donc, nous l'avouons, quelque fierté à restituer à notre poëte cette anthologie digne assurément de son talent, et comme, selon les milieux et les époques, l'optique du jugement se transforme, il est probable que si Ménage avait à publier de nos jours les œuvres de Sarasin, il le ferait avec moins de parti pris que dans son édition de 1656, et ne laisserait pas à son obscur secrétaire le soin de mettre en lumière ce qu'il avait injustement dédaigné.

O. U.

MYRTIL

OU

LE NAUTONNIER

EGLOGVE

Sortez du frais séjour de vos grottes humides,
Nymphes de l'Océan, divines Néreides,
Les vents sont appaisez, le Ciel est azuré,
Et l'air serain par tout rend le calme assuré.
Escoutez les discours que, sur ces bords sauvages,
Le nautonnier Myrtil, honneur de ces rivages,
De la jeune Orillis ardemment amoureux,
Fit aux rochers, moins sourds qu'il n'étoit malheureux :

« Des vagues et des vents si longtemps agitée,
Ma barque aborde enfin la terre souhaitée,

Terre chère à mes yeux, et le plaisant séjour
Où demeure l'objet de mon funeste amour.
Typhis, garde la nef, de crainte des orages,
Et, si la nuit humide assemble des nuages,
Jette l'ancre en la Mer; ou, si les vents du nord
Viennent troubler les flots, vogue proche du bord,
Mais évite les bancs : ces costes, dangereuses
Aux plus vieux matelots, sont souvent malheureuses.
Orillis, qu'attends-tu? Qui te peut retenir?
Pourquoi, sur ces rochers où l'on te vid venir
Seule, te dérobant de tes autres compagnes,
Regardant l'Océan et ces vastes campagnes,
Ne montres-tu de loin l'aise de mon retour
Par de longs cris mêlez de plaisir et d'amour?
Quel Dieu t'a pû changer? Quelle nouvelle flâme,
Absent et malheureux, m'a banni de ton âme?
Hélas! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Orillis, et toy, tu le méprises!
Seule d'un Nautonnier tu dédaignes les vœux,
Cruelle, et ton orgueil se moque de mes feux.
Mais ma condition n'est pas si ravallée :
Les Dieux ont, comme moy, fendu l'onde sallée,
Et les premiers Heros conquirent la Toison
Dans la nef que l'on voit briller sur l'horison.

A quoy me sert d'avoir un entier équipage
Plus beau qu'aucun Pescheur en ait en cette plage,
Plusieurs paniers de joncs et d'oziers bien plissez
Et de tissus noüeux de rets entrelassez,
Des seines qui jamais ne sont en vain jettées,
Pleines d'algue et de brouë, aux mailles arrestées,
Des nasses et des dards, et des filets nouveaux
Dont le liege toûjours nage dessus les eaux.
J'oubliois à nommer une canne Indienne
Où sont des crins choisis, digne qu'elle soit tienne,
Et qu'à tes hameçons, d'appas envelopez,
Les poissons sous ta main soient en foule trompez.
Ne te souvient-il plus quand, avec d'autres filles,
Sur ces sables déserts amassant des coquilles,
Richesses de la mer, je te voyois souvent?
Car alors le mectier de mon père suivant,
Au retour du printemps et du nouveau Zéphyre,
Pour la première fois j'entray dans son navire,
Si jeune en ce temps là que mes bras languissans
A pousser l'aviron se trouvoient impuissans.

Ne te souvient-il plus quand la nuit froide et sombre
Enveloppoit la terre et les cieux de son ombre,
Et qu'estant tout moüillé je venois de pescher,

Que tu prenois souvent le soin de me sécher?
Mais ne t'en repens point : Hero, si renommée,
Voyant nager celuy dont elle estoit aimée,
Au sortir du détroit qu'il avoit traversé,
Tout humide et tout froid l'a souvent embrassé.

O farouche Orillis! sois un peu plus traitable,
Et reçois les présens d'un amant misérable :
J'ay deux fruits Indiens en vase façonnez
Qu'un Arabe fameux m'a depuis peu donnez,
Ce peuple les chérit et les orne, pour boire,
De beaux pieds façonnez de corail ou d'yvoire.
Je te garde un oyseau qui, m'oyant tout le jour
Dire : « J'AIME ORILLIS ! » le redit à son tour.
J'ay refusé ces dons à la jeune Elimène,
Fille du vieil Elpin, quoy qu'elle eust pris la peine,
Meslant sa douce voix à ses brillans regards,
De m'en prier longtemps par mes derniers hazards;
Par ceux que j'ay courus en l'un et l'autre monde,
Par Thetis, par Neptune et par les Dieux de l'onde ;
Et certes je devois contenter son désir,
Car son ame n'est pas insensible au plaisir.

Mais toi, rien ne te touche, ô fille impitoyable!

Je veux, pour contenter la douleur qui m'accable,
Déchirer ce bouquet du Levant apporté,
Digne d'orner la teste et d'estre regretté.
En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse,
J'ay pillé dans les bois de l'Arabie Heureuse
L'arbrisseau de la Mirrhe et celuy de l'Encens,
Et joignant aux lauriers les citrons jaunissans,
J'ay tissu de mes mains une verte corbeille
Pleine de ces limons de grosseur nompareille.
Helas ! tout ce travail fut pris trop vainement,
Puisque tu prises moins les soins de ton amant
Qu'un roc ne fait les flots, ou les flots les rivages,
Et qu'enfin mes présens te semblent des outrages.
Malheureux ! à quoi bon gémir dans ces déserts ?
Ma voix et mes soupirs se perdent dans les airs :
Orillis n'entend rien, et le jaloux Zephire
Emporte mes discours comme il fait mon navire.
Cruelle ! car mes maux font voir que ton cœur l'est ;
Cruelle ! puisqu'enfin rien de moy ne te plaist,
Pour contenter ta haine et finir ma misère,
Souffre au moins que ma mort te puisse satisfaire ;
Regarde en quel estat ta cruauté me met.
Tu voy ces grands écueils, j'iray sur leur sommet,
Et du lieu le plus haut et le plus près des nuës

Tu me verras tomber dans les ondes chenuës.
La mer prendra mon nom; les nochers en ce lieu
Connoistront mes amours. Adieu rochers, adieu!
Me trompez-vous, mes yeux, ou bien si le visage
De la belle Orillis brille sur ce rivage?
Les vents ne sont-ils pas tout autour appaisez,
Et ces bords par les flots tranquillement baisez?
Icy je veux m'asseoir et chanter son mérite.
A chanter Orillis cette grotte m'invite,
Et ces rocs sourcilleux qui, sur l'onde avancez,
Conservent dessous eux des ombrages glacez.

Que te sert, Orillis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts qui bornent cette plage,
Et, laissant écouler le printemps de tes jours
Près de la vieille Ellade, à travailler toujours?
Que te sert tous les soirs de voir ta main lassée
Achever en tombant la tasche commencée?
Plûtost, si tu me crois, monte sur mon batteau,
Viens gouster les plaisirs de l'élément de l'eau;
Viens voir des Dieux marins le grand palais humide,
Fait de cristal flottant et de marbre liquide.
Là Thétis, en riant, caresse tout le jour
L'image du Soleil, attendant son retour;

Et quand la nuit paisible estend ses sombres voiles,
Sur ces flots azurez brillent d'autres estoiles.
Icy Nature a mis ce miracle fameux
Où la Lune conduit l'Océan escumeux;
Icy le vieil pilote, observant la boussole,
Voit l'Aymant amoureux suivre toujours le pole.
Pourquoy s'en estonner? Chacun suit son plaisir:
Myrtil suit Orillis, son astre et son désir.
Icy les corps trompeurs des Baleines pesantes
Sont pris par les Pescheurs pour des isles flottantes.
Le soufflant Phisistère y jette en l'air de l'eau,
Des Phoques paresseux là dort le grand troupeau;
Là le Pompile adroit suit la barque et se jouë,
Tantost devers la poupe, et tantost vers la prouë.
Icy Venus, d'Egypte en Cypre voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,
Semble, de mille Amours et de Graces suivie,
Reprendre sur les flots une autre fois la vie.
Cymodocé la voit, et, se montrant à l'air,
Imprudente qu'elle est, tasche de l'égaller.
Car toûjours de la mer l'injuste violence
Vers les cieux courroucez sa colère ne lance,
Et par les vents grondants, en troupe deschainez,
Toûjours les flots bruyants ne sont pas mutinez.

Souvent dans le repos dort la Mer azurée,
Et souvent le Zephir, ayant chassé Borée
Et le vent qui produit les nuages épais,
Inspire sur les flots une amoureuse paix.
Nos travaux sont légers sur les plaines humides,
Quand le dos de la Mer ne montre point de rides,
Et que nostre vaisseau, par le vent delaissé,
A la voile pliée et le mast abaissé.
Alors les avirons, sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des ondes paresseuses,
Ou [bien] l'ancre mordant dans le sable accroché
Tient d'un cable pesant le navire attaché.
Parmy nous, agissant en diverses manières,
Les uns tournent les buis en figures grossières,
Et font, pendant le temps que dure leur loisir,
Des meubles pour l'usage ou bien pour le plaisir;
Les autres, plus devots, demandent à la troupe
Des dieux conservateurs qui brillent sur la poupe
Que pour nous l'Océan soit toûjours appaisé,
Et le vent favorable, et le retour aisé.
D'autres, voyans les feux de la voute Etherée,
Tiennent les instrumens dont elle est mesurée.
Les peuples Tyriens, nochers ingénieux,
Les premiers sur la mer ont observé les cieux

Et des moindres flambeaux la grandeur et la course;
C'est d'eux que l'on connoist Artophïlax et l'Ourse,
Que Neptune jamais ne reçoit dans la Mer,
Et cet autre Chasseur, que je ne puis nommer,
Qui sur son baudrier a trois brillantes marques,
Et dont l'horrible aspect est funeste à nos barques.
Helas! pauvre Myrtil, tu te vois délaissé
Sur ces Rocs, de l'orage et de la nuit pressé,
Car déja de la Mer s'eleve la tempeste,
Et le Soleil, couvert de nuages, s'appreste
A plonger ses rayons languissans et palis,
Et son visage obscur dans les flots de Calis. »

STANCES

Il veut mourir, plutost que de n'aymer plus.

ENFIN il faut mourir en adorant Sylvie.
En vain la raison me convie
De voir le précipice et retirer mes pas,
Le dessein que j'ay fait, c'est de ne la point croire,
Et ma plus grande gloire
Est qu'un si bel objet me cause le trépas.

C'est génerosité de souffrir le martyre
Sous les Loix d'un si digne empire,
Et nous aymons la mort que nous cause l'amour.
Certes, n'esperant plus et n'ayant rien à craindre,
On a tort de me plaindre,
Et j'ay droit de quitter la lumière du jour.

Seroit-il bien seant, en la voyant si belle,
De ne soûpirer pas pour elle?
Et lorsqu'elle a blessé, pourroit-on se guérir?
Soit qu'on dise son mal, soit qu'avec violence
On garde le silence,
Aussi tost qu'on la voit, il est temps de mourir.

Si la crainte que j'ay d'estre crû téméraire
M'a toujours contraint de me taire,
Que devois-je esperer de ma discretion?
Ou bien, si j'eusse esté lui dire que je l'aime,
Pour cette audace extrême,
Ne meritois-je pas les tourmens d'Ixion?

Non, non, il faut mourir dans les fers de Sylvie.
Deja ma deplorable vie
Voit la fin de ce temps qu'elle a receu des Cieux,
Et, pour avoir aimé cet objet adorable,
La mort impitoyable
D'un nuage eternel me va couvrir les yeux.

STANCES

Apollon dit adieu au Parnasse.

SACREZ Monts tousjours peints de fleurs et de verdure,
Lauriers qui méprisez l'effort de la froidure,
Clair ruisseau qui coulez dans cet aimable lieu,
Fontaine où tant de gens ont souhaité de boire,
Cher Parnasse, en un mot, le trône de ma gloire,
Je vous dy maintenant un eternel adieu.

Aux climats où la Mer, toute superbe et vaine
De recevoir les flots de la Nymphe de Seine,
Voit le Havre embelli de l'ouvrage d'Armand,
Demeurent deux beautés qui font que je vous quitte
Pour aller faire hommage à leur divin mérite,
Et gouster les douceurs de leur esprit charmant.

Nature, choisissant ce qu'elle a de plus rare,
Leur fist de ses trésors, sans se montrer avare,
Les dons qu'elle ne fait qu'aux favoris des Cieux;
Mais parmi ces présens, celui de bien écrire
Ces agréables vers que tout le monde admire
Sans doute est le plus grand et le plus precieux.

C'est par luy qu'elles ont fait naistre cet ouvrage
Où l'on lit le succez de ce plaisant voyage,
Plein de ris, de festins et de jeux innocens,
Où l'on voit tous les mots, les rimes, les pensées,
Sans etude et sans art si justement placées
Que leur beauté me charme et me ravit les sens.

Mais je ne suis pas seul qui chérit ce poëme.
Le vertueux Sophandre, à qui la raison mesme
Donne pour bien aimer le nom d'ami parfait,
Proteste que Saphon avec si grande gloire
N'eust jamais les faveurs des Filles de Memoire,
Quelque recit fameux que la Grece en ait fait.

Lycis, que le sçavoir, les sens, l'experience,
Font signe de juger de sa haute science,
N'y trouve point de vers qu'on ne doive admirer.

Mais pourquoi ne seroit sa docte ame ravie
D'un travail si parfait que les dents de l'Envie,
Contre luy sans pouvoir, ne l'osent déchirer?

La prudente Angélique, à qui les Destinées
D'une trame de soye ourdissent les années,
Ne cesse de loüer de si gracieux vers.
Le mesme sentiment a la belle Chrysante,
Elle qu'avec raison partout la gloire vante
Pour le plus bel objet qui soit en l'Univers.

O qu'il est glorieux et qu'il est désirable
D'estre si bien loüé d'une Nymphe adorable
Pour qui, comme l'on sçait, j'ay souvent combattu
A qui de plus de bien orneroit sa naissance,
La Fortune, l'Amour, la Beauté, la Puissance,
La Piété, le Sang, l'Honneur et la Vertu.

Certes, soit qu'au matin je commence ma course,
Soit que j'aille au Midy, soit que j'aille vers l'Ourse,
Soit qu'aux flots de Calis j'eteigne mon flambeau,
Portant mes chauds regards dont j'eclaire le monde
Aux lieux les plus cachez de la terre et de l'onde,
(Jamais je n'ay rien vu qu'on pût dire aussi beau).

Jugez donc qu'elles sont, et combien, près des Anges,
Celles dont le mérite attire ces loüanges,
Et si je ne dois pas, pour suivre leur beauté,
Puis que loin de la pompe elles ont la houlette,
Reprendre le mestier que je fis chez Admete
Et quitter les rayons de ma divinité.

Pour un si beau dessein, monts parez de verdure,
Lauriers qui meprisez l'effort de la froidure,
Clair ruisseau qui coulez dans cet aimable lieu,
Fontaines où tant de gens ont souhaité de boire,
Cher Parnasse, en un mot, le trône de ma gloire,
Je vous dis pour jamais, encor un coup, adieu.

Épitaphe de M. le Comte de Soissons.

Soissons que son malheur armoit contre la France,
Près des murs de Sédan combattit en Lyon.
La Victoire en ce lieu couronna sa Vaillance,
Et la Mort le punit de sa Rebellion.

STANCES

A Tyrsis sur la mort de sa Maistresse.

EXEMPLE de constance et de fidelité
Qui laissera douter à la posterité
Que ce soit une histoire
Que ta parfaite amour, dont le triste flambeau,
Sans s'eteindre fait gloire
De brûler constamment au delà du tombeau.

Tyrsis, reçoy ces vers où d'un loüable effort
Je mesle mes lauriers aux cyprez de la mort
De ta belle maistresse.
Apollon me l'inspire, et d'eux seuls couronné,
Les mesle dans sa tresse,
Aimant également Cyparesse et Daphné.

Quand l'astre impérieux qui préside à nos jours,
De ta chère Cleon voulut borner le cours,
Lachesis avec peine
Acheva de tourner un si noble fuseau,
Et sa sœur inhumaine
N'y donna qu'à regret le coup de son ciseau.

Son ame, qui sceut bien user de sa raison,
Ne pouvant demeurer en sa belle prison
Sans en estre amoureuse,
Au point de la quitter fit d'extrêmes efforts,
Et, toute dédaigneuse,
Sortit en soupirant de cet aimable corps.

A toute affliction ton esprit fut sujet
Dès l'instant que la mort t'eut ravi cet objet;
La fin de cette trame
Termina ton bonheur, commença ton tourment,
Et tu receus dans l'ame
La douleur qui poussa son corps au monument.

Que ne puis-je tracer dans ces foibles escrits
Tes souspirs, tes douleurs, tes larmes et tes cris,
Et que d'un ton plus digne

Ne les puis-je chanter avec autant d'appas
Qu'on void pousser au Cygne
Ces lugubres accents qui marquent son trépas.

Helas! t'ecriois-tu dans le fort du malheur,
Beaux yeux, pour me combler de peine et de douleur,
Votre destin barbare
Vous a donc fait descendre aux eternelles nuits
Et m'a laissé sans Phare,
A la mercy des flots, des pleurs et des ennuis?

Comme, quand l'Aquilon souffle en l'Avril nouveau,
Meurt et tombe une fleur sur le bord d'un ruisseau
Où l'entretenoit Flore,
Ainsi, chere Cleon, l'on vous a veu sécher;
Ainsi, divine Aurore,
Vous avez en naissant trouvé vôtre coucher.

Que n'ay-je maintenant, pour vous ressusciter,
La force du Heros qui pût bien surmonter
La Mort et son Empire,
Ou bien la voix d'Orphée à qui l'Enfer rendit,
Enchanté par sa Lyre,
Un bien que son desir impatient perdit!

Mais quand mon bras auroit étonné l'Univers,
Et que mes volontez, par mon chant et mes vers,
Me deviendroient aisées,
Je ne pourrois comme eux vous sauver du trépas :
Ces deux beautés prisées
Que Pluton leur rendit ne vous egaloient pas.

L'Enfer n'ecoute rien, et le vieillard Caron
Pour repasser les morts ne fend point d'Acheron
L'eau puante et terrible ;
Et puis, Pluton estant la deïté de l'or,
Comment est-il possible
Qu'il voulust relâcher un si digne trésor?

Non, non, de vous plus voir tout espoir m'est osté,
Contentement perdu presqu'à peine gousté,
Adorable Maistresse,
Un sommeil eternel ferme vostre bel œil,
Et la nuit qui vous presse
Vous couvre pour jamais des horreurs du cercueil.

STANCES

A une Dame à qui l'on avoit donné le nom de Lionne.

Reine des animaux, adorable Lionne,
Dont la douce fureur ne fait mourir personne,
Si ce n'est que l'Amour se serve de vos yeux,
Enfin vous éclairez nos vallons de Mezières
De ces vives lumières
Que le grand Chapelain a mises dans les Cieux.

Nos moutons, épandus tout le long du rivage,
Sans frayeur devant vous reposent à l'ombrage,
Cependant que l'Amour nous oblige à chanter,

Et nous vous regardons avec si peu de crainte
Qu'on peut dire sans feinte
Que les chiens des troupeaux cherchent à vous flatter.

Aussi n'estes-vous pas de ces monstres d'Afrique
Dont la faim, aux Pasteurs comme aux bestes tragique,
Fait des deserts affreux de ces lieux étrangers.
Ils marchent alterez de sang et de carnage,
Et, poussez de leur rage,
Ils desolent les parcs des Numides bergers.

Souvent avecque vous, le long de nos bruyeres,
La Nymphe de Clermont et celle de Mezieres,
Sous des ombrages verds evitent les chaleurs,
Et mettent tout leur soin à faire une couronne,
Qui plaise à leur Lionne,
De tout ce que la terre a de plus belles fleurs.

Le sage Salomon, qui des choses futures
Est crû n'ignorer point les moindres avantures,
Disoit, parlant de vous, s'il m'en peut souvenir :
« Adorons la Lionne, elle est chère à Diane,
Et si quelque profane
Luy refuse des vœux, le Ciel le doit punir. »

Il dit, et tout soudain nostre troupe rustique,
Aise de vous loüer, fit entendre un cantique
Que je reciterois dessus mes chalumeaux;
Mais les ombres deja des plus hautes montagnes
Descendent aux campagnes,
Et partout les bergers retournent aux hameaux.

ÉPIGRAMME

A un Grand, qui s'estoit moqué d'un Ruban gris et verd.

Monseigneur, puisque vous raillez
Du verd et du gris que je porte,
Souffrez au zèle qui m'emporte
De vous dire que vous faillez;
Le verd, cette couleur jolie,
Est un blason de la folie,
Comme le gris l'est des douleurs :
Puisque je n'ai point de maistresse,
Et que je suis à Votre Altesse,
Dois-je pas porter ses couleurs?

STANCES

Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours.

DÉESSE du plaisir qui conserves le monde,
Cipris mere d'Amour, Cipris fille de l'Onde,
Qui rends la terre aimable et le Ciel amoureux,
Qu'on m'éloigne à jamais des rives d'Hippocrène
Si j'employe autre part le travail de ma veine
Qu'à loüer les douceurs dont tu me rends heureux.

Je n'ay pas un esprit à chanter des batailles,
Où Mars, qui ne se plaist qu'aux tristes funérailles,
Allume des soldats la brutale fureur,

Où la terreur le suit, où la mort l'accompagne,
Où le sang des blessez fume par la campagne,
Où tous les objets sont des objets de terreur.

La Muse qui m'anime est bien plus délicate:
Comme elle est amoureuse, elle veut qu'on la flatte,
Et la seule douceur tient ses tresors ouvers;
Elle haït les aigreurs, elle fuit les outrages;
Le seul contentement paroist dans ses ouvrages,
Et rien que le plaisir ne se lit dans ses vers.

Suivant les mouvements qu'elle inspire à mon ame,
Bien peindre les ardeurs d'une pudique flâme,
La grace et les appas d'une jeune beauté,
L'union de deux cœurs sous une mesme chaîne,
C'est l'aimable entretien où s'occupe ma veine
Et le plus grand souhait que fait ma volonté.

Cet aveugle fameux qui, dans sa poësie,
Fit combattre dix ans l'Europe avec l'Asie,
Lorsqu'Atride eut perdu sa lascive moitié,
Certes devoit finir cette fable de Troye
Par quelque occasion de plaisir et de joye,
Et non par des objets d'horreur et de pitié.

Si j'eusse esté l'autheur d'une telle matière,
Xanthe n'eust pas servy de triste cimetière,
Achille auroit esté moins cruel qu'un Lion,
Pâris eust en repos possedé son Helene,
Et le feu dont les Grecs assouvirent leur haine
N'eust jamais embrasé le Palais d'Ilion.

STANCES

Il se plaint de n'estre point aimé.

Horreurs des plaisirs de la vie,
Tristes pensers où me convie
Le desespoir de n'estre point aimé,
Je m'abandonne à vos supplices.
Les maux font mes délices,
Et des seules douleurs mon esprit est charmé.

Clorinde méprise ma flamme,
Et veut que j'éteigne en mon âme
Tout à la fois l'espoir et le desir :
Dans cette avanture funeste,
Si la raison me reste,
Je serois criminel de chercher le plaisir.

Elle voit le cours de mes larmes,
Qui sont les pitoyables armes
Dont je me sers pour amollir son cœur;
Mais, helas! ma douleur est vaine
Contre cette inhumaine,
Et plus j'ay de tourment, plus elle a de rigueur.

Soit que la mère des etoiles
Nous couvre de ses sombres voiles,
Ou que le jour vienne nous éclairer,
Toujours pressé de son martyre,
Mon triste cœur soupire,
Et toujours elle rit en l'oyant soûpirer.

Pourtant je l'aime, je l'adore,
Et, quelqu'ennuy qui me devore,
Rien de ses fers ne me peut dégager.
Amour, fay que cette constance
Vainque sa resistance,
Et qu'en ne changeant point je la fasse changer!

STANCES

Il se moque de la coqueterie de Philis.

QUAND je jure, Philis, que vous estes un Ange,
Je le jure avec verité,
Mais c'est avec regret, puisque cette louange
Ne fait rien qu'ajouter à votre vanité.

Je ne m'etonne plus de vous voir insensible
Au triste récit de mes maux,
Puisque vous vous aymez autant qu'il est possible,
Et que vous me traittez comme un de vos Rivaux.

Mon cœur, que vous brûlez, en son ardeur surmonte
Tous les cœurs les plus enflammez,
Il vous cède pourtant et confesse sans honte
Qu'il vous ayme bien moins que vous ne vous aymez.

Mais prenez garde enfin qu'en faisant vos délices
De vous aymer et de vous voir,
Cette amour ne vous mette au nombre des Narcisses
Et que vous n'expiriez devant votre miroir.

SONNET

Il excuse son inconstance par l'exemple des Dieux.

JUPITER soupira pour des objets divers ;
Comme son element Neptune fut volage,
Et les Dieux des combats, du raisin et des vers
A diverses beautés souvent firent hommage.

Celui qui vit ses Dieux de flamme tout couvers
Abandonna Didon et s'enfuit de Cartage ;
Hercules, qui purgea de Monstres l'Univers,
Ne brûla pas toujours pour un mesme visage.

Iris, dont les appas captivoient ma raison,
Ne vous estonnez point si je sors de prison,
Et, vous laissant convaincre à de si grands exemples,

Ne me reprochez plus que je suis inconstant,
Car ceux à qui jadis on a basti des temples,
Les Dieux et les Heros, en ont bien fait autant.

SONNET

AU ROY LOUIS XIII

Le Tonnerre estant tombé sur son Carosse.

GRAND Roy dont la clemence égale le courage,
Que Themis rend aimable et Mars toûjours heureux,
Ne vous estonnez pas si, dans ce grand orage,
Le Tonnerre vous a couronné de ses feux.

Certes, il ne pouvoit vous faire aucun outrage :
Vos lauriers vous gardoient autant comme nos vœux ;
Et ce divin miracle, ayant ravy nostre âge,
Vous fera meriter l'encens de nos Neveux.

Certes, sans s'amuser à vainement prédire,
On juge assurément que vous aurez l'Empire,
Et les moins clairvoyants n'ont pas lieu de douter

Que ce Dieu qui, pendant que vous faites la guerre,
Pour vaincre et conquerir vous preste son tonnerre,
Ne vous donne bien-tost l'Aigle pour le porter.

SONNET

Description des misères de l'Europe.

Les crimes des humains ont irrité les Cieux,
L'effet de leur courroux a desolé la terre,
Et sans faire ici bas descendre le tonnerre,
Ils ont assez puny ces miserables lieux.

Les tragiques desseins des cœurs ambitieux
Parmi les nations ont allumé la guerre,
Et dans les plus beaux lieux que l'Ocean enserre
L'Europe se fait voir effroyable à nos yeux.

La mort des plus grands Rois, les batailles rangées,
Les poignards tout sanglants, les villes assiégées,
Les cadavres restez des loups et des corbeaux,

De Bellone et de Mars l'effort le plus funeste,
La faim hideuse et maigre et la cruelle peste ,
Sont les objets qui font ces horribles tableaux.

SONNET

ÉNIGME

Je me leve pour voir en leur belle saison
Les fruits dont la liqueur couloit au premier âge,
La Justice et son pere ont admis mon usage.
Je serre en terre et j'ay dans le ciel ma maison,

Et le sage et l'amy me tient avec raison.
J'examine souvent les richesses du Tage.
Quand on me traite mal je cause du dommage,
Mais en me violant on gagne la prison.

Je sens que l'Univers doit perir par les flammes.
Je seray favorable aux bien-heureuses ames,
Et par moy les méchants se verront decouverts.

Achevant ce sonnet, si tu m'en trouves digne,
Lecteur, escry mon sens en la dernière ligne.

La Balance. . . . . . .

DISCOURS

Que la Poésie luy sert de Divertissement.

Aux bords de l'Ocean, où le flot qui se jouë
Avec beaucoup de bruit produit un peu de bouë.
Rêvant confusément sur des objets divers,
Je flatte ma tristesse à composer des vers,
Et laisse en liberté couler ma poësie
Selon les mouvements où va ma fantaisie.
Tantost je suis moral, tantost j'escris d'amour,
Je peins une Naïade, un jardin, un beau jour,
Un etang, des rochers, des forets, une source,
Le lit où le Soleil s'en va finir sa course,
Et tout ce que je voy qui s'offre à mon esprit,
Avec facilité ma muse le decrit.
Autrement, si les vers me donnoient de la peine,

Je laisserois Phœbus et les eaux d'Hypocrène :
Car le Poëte naist, la Nature le fait,
Le travail rend toujours un plaisir imparfait,
Et le metier des vers, plein de peine et d'estude,
Au lieu de contenter a de l'inquiétude.
Pour moy, ceux que je fais sont avec liberté ;
S'ils sont bons, la Nature en a fait la bonté.
Je ne veux pas pourtant me donner cette gloire,
Ni me dire de ceux qu'Apollon a fait boire ;
Je n'ay pour me regler ni mesures ni loix,
Et jamais en rimant je ne mordis mes doigts.
Or, soit bons ou mauvais, Lucidor, avec joye
Pren pour echantillon ces vers que je t'envoye,
Et, les recevant bien, fay voir que tu m'as mis
Parmy ceux que le sort t'a donnés pour amis.

ODE

Le Désir de Paris.

Tircis je suis en mon village,
Où presque tous les jours j'enrage,
Non pour l'absence de Cloris,
Mais pour l'absence de Paris,
Paris, dont le desir me presse,
Et qui me tient lieu de maistresse.

Mais je m'ennuye avec raison,
Car l'hyver, la laide saison,
S'en va rendre nos arbres chauves,
Dont les feüilles vertes et fauves
Gastent en quittant les rameaux
Les allées et les ruisseaux.

Encor si Dieu m'eust fait la grace
De me pouvoir plaire à la chasse,
J'aurois, me rendant le valet
D'un Faucon ou d'un Tiercelet,
Volé pour champs ou pour riviere,
Ou bien, en une autre maniere,
M'enrouant à crier : « Bomel,
Kildou, Kilder, Lustic, Ioël ! »
Gentils noms de chiens d'Angleterre,

J'aurois fait aux Lievres la guerre ;
Mais, j'en fay ma confession,
La chasse est mon aversion,
Les oiseaux plaisent à ma vuë
Seulement quand ils sont en müe,
Et je tiens pour des Juifs errans
Ceux qui piquent les chiens courans.

ODE

La Pomme.

Telles que l'on vit autrefois
Les pommes dont fut amoureuse
Atalante, cette coureuse
Qu'Hippomène mist sous ses loix ;

Telles qu'Hercule en prétendoit
Cueillir de ses mains homicides
Dans les jardins des Hespérides,
Qu'un dragon nuit et jour gardoit ;

Telles que celles dont souvent,
Se promenant dans son village,
Nausicae, fille très-sage,
Remplissoit son joly devant;

Telle que la pomme où peignit
Aconte si bien son martire
Que Cydippe, qui sçavoit lire,
Aima sa flamme et l'éteignit :

Telle est cette pomme, Catin,
Du territoire de Lorraine,
Grosse, rouge, humide et très-saine,
Que je te donne ce matin.

ÉPIGRAMME

Sur des vers qu'elle fait d'improviste en table.

QUOY que vous fassiez, sans vous faire prier,
Cent mille vers en festin delectable,
Aussi soudain qu'un habile verrier
Verres jolis, et ceci n'est point fable,
J'emprunterai pourtant somme notable
S'il faut gager, pour vos beaux yeux vainqueurs,
Que vous avez moins fait de vers à table
Que ces beaux yeux n'ont embrasé de cœurs.

A MADAME

DE LONGUEVILLE

Depuis que j'ay laissé là Chantilly,
En vérité, je me trouve vieilli
D'un jour ou plus, voyez comme va l'aage,
Et cependant je ne suis pas plus sage.
Or je croy bien, comme on vieillit icy,
Qu'à Chantilly vous vieillissez aussi,
Si ce n'estoit que vous estes Deesse
Et que pour vous il n'est point de vieillesse ;
Ainsi vos yeux, sans cesser d'estre beaux,
Ressembleront aux celestes flambeaux,
Et votre teint, que tout le monde adore,
Jusqu'à sa mort fera honte à l'aurore.
Le terme est long, car, à ce que j'entends,

L'aurore doit encor vivre longtemps,
Et bien souvent verser des seaux de larmes
En se voyant surmonter par vos charmes.
Ne croyez pas que je sois cajoleur
Dans un discours qui cause ma douleur,
Au mesme temps qu'il sert à vostre gloire ;
Car, moy, je suis un Drolle à teste noire,
Et Tyrsis semble un frère des Amours.
Tous ces Galants dont se pare le Cours,
Et sur le tout cette barbe à Coquille,
Seront bien tost des vieillards à bequilles.
En ce temps-là, nous irons près de vous
Vous apporter nostre importune toux,
Blâmer le monde, et le siècle à la mode,
Et n'aurons rien qui ne vous incommode :
Ce sera lors, jeune Divinité,
Que, rayonnant d'un excès de beauté
Quand vous verrez au pied de vostre chaise
La cour du Fils du Fils de Louis treize,
S'il y survient un de nous, vieux barbons,
Dites le vray, vous nous trouverez bons.
Nous aurons beau vous parler de la Fronde,
Et les Messieurs qui lors seront blondins
Diront entr'eux : « Voilà de grands badins.

Quoy? ce sont ceux qui sçavoient l'art de plaire
Pendant le temps de la feu Reine-Mère?
Quoy? ce sont donc ces diseurs de bons mots?
En ce temps-là les gens estoient bien sots. »
Tous ces discours nous viendront à l'oreille,
Nous ne pourrons leur rendre la pareille,
Pauvres vieillards abandonnez de tous,
Et mesmement abandonnez de vous.
Comme l'on voit, aux Ruelles jolies,
Nos beaux esprits débiter leurs folies,
Parler du monde et des gens de la Cour,
Et des secrets d'une intrigue d'Amour;
Si par hazard le décrépit Porchère
Veut d'un vieux mot égayer la matière,
On dit, sifflant d'une commune voix :
« Il eût passé du temps de Henry trois. »
Tel paroistra de nous le plus habile.
Mais ce discours échauffe trop ma bile,
Depuis deux jours j'en ay pensé mourir,
Et c'est assez pour ne plus discourir.
Vous le sçavez, adorable princesse,
Aussi, pourveu qu'il plaise à vostre Altesse,
Je donneray ce bonsoir tout d'un coup,
A vous, et puis à la belle Saint-Loup.

L'illustre Armand, baise vos mains d'yvoire
Tous ses souhaits ne sont qu'à vostre gloire;
Quant est des miens , le plus grand par ma foy
C'est de vous voir aussi sage que moy.

POÉSIES INÉDITES

DE

SARASIN

POÉSIES INÉDITES

DE SARASIN

En compulsant avec persévérance les manuscrits de Conrart, à la Bibliothèque de l'Arsenal, nous avons eu la joie de découvrir ces quelques petites pièces agréables, signées du nom de Sarasin, que nous offrons à la suite de ses autres poésies.

Déjà M. Victor Cousin nous avait précédé dans ces recherches, et le tome second de la *Société française au XVIIe siècle* contient deux des pièces que nous imprimons aujourd'hui, la *Lettre de Sarasin à M. Arnauld,* et l'*Air de Cour, sur le chant de M. d'Elbeuf.*

Les inépuisables manuscrits de Conrart renferment, à n'en pas douter, d'autres poésies inédites de Sarasin, qui, comme bien d'autres poëtes de l'époque, gaspilla avec la plus grande insouciance son talent à tous les vents, tant en épîtres rimées, billets doux, madrigaux improvisés, qu'en badinages en vers de toutes sortes. Mais, outre que nous n'eussions pu affirmer l'authenticité de certaines pièces, nous avons craint, disons le franchement, d'augmenter encore l'épaisseur de cette édition, qui n'a déjà que trop de volume. Nous préférons présenter comme inédites des œuvres moindres, mais incontestables.

O. U.

LETTRE DE M. SARASIN A M. ARNAULD [1]

Trouvez bon que je vous écrive,
Sans vous informer du qui-vive,
Et sans regarder de travers
Cette troupe de petits vers
Parce que Paris les fait naître,
Paris, que vous prendrez peut-être,
Mais aussi peut-être que non.
De braves gens y tiennent bon,
Qui ne parlent pas de se rendre,
Mais jurent de vous aller prendre.
Je sais, comme ils sont gens de bien,

1. Cette lettre est adressée à Monsieur Arnauld, Mestre de Camp, Général des Carabins de France, et grand ami de Sarasin, qui lui dédia son opuscule : *Opinions du nom et du jeu des Echecs.* Sarasin était alors enfermé dans Paris avec le prince de Conti, tandis qu'Arnauld faisait partie, avec Condé, de l'armée assiégeante. On s'écrivait des deux côtés des petites pièces de vers, des chansons, des plaisanteries rimées. Cette lettre est un curieux spécimen des frivoles fronderies de l'époque.

Qu'ils ne jureront faux pour rien
Ainsi vous pouvez vous attendre,
Puisqu'ils ont juré de vous prendre,
Que pour rien ils n'y manqueront,
Mais bien qu'ils vous enleveront
Avecque non moins de caresses
Que l'on enlève des maîtresses.

Vous plaît-il, familièrement,
Attendant cet enlèvement,
Que nous en contions des plus belles,
Et que nous disions des nouvelles?

Voici, Monsieur le Maréchal[1],
Un assez fâcheux carnaval[2],
Où les corselets et salades
Sont des habits de mascarades.

. . . . . .

Nous tenons ici pour le seur[3]
Que vous passez mal votre vie,
Que la campagne vous ennuie,
Et que vous regrettez Paris,

1. Maréchal de camp.
2. Ce *fâcheux carnaval* indique bien l'hiver de 1649.
3. Pour *le seur*, c'est-à-dire pour le sûr, pour sûr.

Ou maintes dolentes Chloris
Plaignent votre fuite inhumaine.

. . . . . .

A cette heure même peut-être
Chantez-vous sous une fenêtre,
Pour quelque joli bavolet,
Un des plus beaux airs de Boesset[1]*;*
Et la fille en fait raillerie
Avec un valet d'écurie.
Dieux! pour en être là réduit,
Falloit-il sortir à minuit[2]*?*
Mais quoi! vous étiez en colère,
Et vous aviez fait bonne chère;
Puis, vous disiez qu'en deux marchés
Les badauds seroient dépêchés,
Que le peuple, armé de furie,
Fronderoit sur la fronderie,
Et qu'un samedi seulement
Etrangleroit le Parlement.
Il est vrai que gens sans farine

1. Antoine Boesset, Sieur de Villedieu, célèbre musicien, qui excellait dans les airs de cour et dans les ballets, intendant de la musique de Louis XIII, né vers 1585, mort en 1643.

2. Mazarin, le jeune roi et la cour quittèrent Paris le 6 janvier 1649, à minuit.

Sont d'une humeur assez mutine;
Mais gens qui sont enfarinés
Font aux autres un pied de nez.
Nous en avons en abondance:
Ainsi, tirez la conséquence.

Pour changer un peu de discours,
Sachez que depuis quelques jours
Notre Duchesse incomparable,
A fait un enfant adorable [1],
Et que le prévôt des marchands
L'a nommé Paris d'Orléans.
En naissant il a voulu boire,
Par là commence son histoire.
Demandez à quelqu'Allemand
Si c'est un beau commencement.
Lagneau, Goisel, et nos prophètes,
Comme de bruyantes trompettes,
Disent déjà que cet enfant
Doit être un héros triomphant,
Egalant en valeur guerrière

1. La duchesse de Longueville se trouvait à Paris avec son frère le prince de Conti. Elle y accoucha d'un fils, Charles Paris de Longueville, qui fut tué au passage du Rhin en 1672.

Ses oncles et Monsieur son père,
Et représentant la beauté
De la Dame qui l'a porté;
Ce qui se voit dans les planètes
Avec de fort bonnes lunettes.

Mais, pour finir cet entretien,
Tous nos amis se portent bien,
Et je crois qu'ils prendront la peine,
Dans la fin de cette semaine,
De vous aller voir de plus près.
Ils ont leurs équipages prêts,
Ils sont tous dans l'impatience
De rompre avec vous une lance.
Il n'est pas jusqu'aux citardins
Qui ne fassent les palardins,
Vous menaçant avec bravarde
D'escalarde et de canonarde.
Vous direz qu'ils sont des bardins[1]*;*
Ils le sont moins que vos blondins,
Et les balles des mousquetardes

1. Tous ces noms de *citardins, palardins, bravarde, canonarde*, etc., sont ici des allusions à la grande contestation qui naquit à l'hôtel de Rambouillet vers 1637 : fallait-il dire *muscar-*

Leur passent pour des noix muscardes.
Je pense [aussi] que les Normands
Vous porteront leurs compliments :
C'est une nation perverse
Qui demande partie adverse ;
Et sur ce sujet nous dirons :
A furore Normannorum [1],
Ou plutôt de toute la France,
Car, à dire le vrai, je pense
Que vous aurez de tous côtés
Une troupe de députés,
Aussi soumise, aussi civile,
Que celle du haut Longueville,

din ou *muscadin?* L'Académie jugea en faveur de muscadin, et Voiture fit aussitôt cette bouffonnerie trop peu connue :

Au siècle des vieux Palardins,
Soit courtisans, soit citardins,
Femmes de cour ou citardines,
Prononçoient toujours Muscardins,
Et balardins et balardines.
Même l'on dit qu'en ce temps là
Chacun disoit : Rose muscarde.
J'en dirois bien plus que cela ;
Mais, par ma foi, je suis malarde,
Et même, en ce moment, voilà
Que l'on m'apporte ma panarde.

1. Ancienne prière : *Salva nos..... et a furore Normannorum.*

Et vous verrez de main en main
La Cour fort grosse à Saint-Germain.
En attendant, vaille que vaille,
Dites à [l']homme qu'il s'en aille[1].

POUR ALCIDAMIE[2].

VOSTRE *merveilleuse beauté,*
Redoutable au cœur le plus brave,
D'Austriche a soumis la fierté,
Et d'un Prince a fait un esclave;
Mais d'un Prince autrefois si grave
Qu'il méprisoit d'amour le trait
On parle fort sur ce sujet,
Et tout le monde dit, en somme,
Que ce seroit bien vostre fait,
Si Dieu disposoit du Bonhomme[3].

1. Cette pièce et les suivantes font partie d'un manuscrit indépendant des deux collections de Conrart, à la Bibliothèque de l'Arsenal; c'est un petit in-fol. (*Mélange de vers et de prose, Belles-lettres*, n° 145, pages 83 et suivantes.)

2. Est-ce Mme de Hautefort qu'il faut voir dans Alcidamie? Est-ce, au contraire, Mme de Longueville? Ce *Prince autrefois si grave* indique-t-il Louis XIII ou le Prince de Marcillac? Le dernier vers de la pièce nous laisse songeur et indécis.

3. Voy. page 84 du manuscrit cité ci-dessus.

POUR LA MESME.

Un désir extrême me presse,
Ce desir est joint au devoir,
Tous deux m'obligent de sçavoir
Comment se porte vostre Altesse,
Et lors que l'on la pourra voir.
Verpilière, fille bien née [1],
Répondra cette après disnée.
Attendant un si grand honneur,
En parole saint-quentinée [2],
Nous sommes vostre serviteur [3].

A ALCIDIANE PRENANT MÉDECINE.

Beauté, qui passez les divines,
Si vos trois habiles docteurs
Pouvoyent avec leurs médecines,

1. Mlle de Verpilière était une des femmes de Mme de Longueville.
2. *En parole saint-quentinée*, c'est-à-dire, sans doute, *en langage de Saint-Quentin.*
3. Page 84 du manuscrit.

Purgeant vos mauvaises humeurs,
Chasser cette peste des cœurs
Qui vous rend à l'amour si dure...
Mon Dieu! que ces opérateurs
Auroyent fait une belle cure [1] *!*

RONDEAU.

LONGTEMPS *y a que suis sans rire,*
Et que je ne vous escris rien,
Songeant à cet Italien [2]
Qui ne tâche qu'à nous détruire.
Il en veut à Stenay, ce sire;
Mais, si l'os amuse un vieux chien
Longtemps,
Cet hiver il ne nous peut nuire;
Quant au printemps, je n'en say rien,

1. Page 84 du manuscrit.
2. Mazarin. — Ce rondeau marquerait le fait, jusqu'alors douteux, que Sarasin suivit ou fut rejoindre Mme de Longueville à Stenay pendant l'emprisonnement des Princes.

Et mesme je n'en veux rien dire :
Pourtant nous sommes ici bien
Longtemps[1].

DIXAIN.

Sur une saignée au pied.

Son pied d'albastre il ne faloit blesser,
Petit Amour, plustost son cœur farouche.
Amour respond : « Amy, tu peux penser
Que le voudrois, mais ma flèche rebouche
Autant de fois que son cœur elle touche.
Pourquoy son pied ? je te vais contenter :
C'est que, mes traits ne pouvant la dompter,
J'ay pris lancette et j'ai saigné la Belle,
Afin qu'au moins je me puisse vanter,
Comme l'on dit, d'en avoir pied ou aile[2]. »

1. Page 85 du manuscrit.
2. Page 85 du manuscrit.

AUTRE.

Qui vous éveille si matin?
Qui vous met la puce à l'oreille?
Est-ce point ce petit mutin
Qui volette et pique en abeille?
— Ce n'est point l'Amour qui m'éveille,
C'est l'horrible Divinité,
La Mort. — Ah! divine beauté!
Cette pensée est fort chrestienne.
— Non, non, dit-elle, en vérité
Je ne pense pas à la mienne [1].

MADRIGAL.

Pour Alcidiane : Sur ses larmes.

AMOUR *n'a plus ses vieilles armes,*
Il méprise ses traits, il méprise ses feux,
Il ne se veut plus servir d'eux,

1 Page 85 du manuscrit.

Depuis qu'il se sert de vos larmes,
Et les marques de vos douleurs
Deviennent ses plus puissants charmes
Contre ce déluge de pleurs.
Pour moy, j'estime que les cœurs
Ne sauroyent trouver de refuge,
Quand ils se sauveroyent au haut de Pélion.
Mais non, je croy plus tost que dans ce beau déluge
Pas un cœur ne voudroit estre Deucalion[1].

A MADEMOISELLE DE VERPILIÈRE.

Mon cher Tyrsis, il faut reprendre
Le métier de léger Amant,
Le personnage de Silvandre
Ne sied bien que dans un romant :
Ayons toujours force amourettes,
Force poulets, force fleurettes,
Peu de mal, beaucoup de caquet,
Enfin, vive l'Amour coquet.

1. Page 86 du manuscrit.

N'imitons point ces belles âmes,
Ces pousseurs de beaux sentiments,
Qui, consumez des mesmes flâmes,
Passent pour Phénix des amants.
Ayons toujours..., etc.

Laissons là le brave Orondate
Et le fameux Coriolan,
S'ils endurent pour une ingrate
Et s'ils en meurent à leur dan[1].
Ayons toujours.... etc.[2].

AIR DE COUR

Sur le Chant de M. d'Elbeuf[3].

Ce sont des prêtres ou des bœufs
Qui font tant de bruit dans les rues;
A juger d'un cri si hideux,

1. A *leur dan*, à leur dommage.
2. Page 86 du manuscrit.
3. Mme de Longueville, sur le point d'accoucher, souffrait

Ce sont des prêtres ou des bœufs.
Il faut qu'il passe l'un des deux.
Ce sont des prêtres ou des bœufs
Dedans ces rues.

Si ce sont des bœufs de Poissi
Ou si ce sont des pauvres prêtres,
Il y a du non et du si,
Si ce sont des bœufs de Poissi.
Louise[1], *ôtez-moi de souci,*

fort des bruits de la rue, et, entendant un grand vacarme sous ses fenêtres, « Ce ne peut être qu'une procession de prêtres chantant des litanies, ou les cris d'un troupeau de bœufs de Poissy », avait-elle dit. — Sarasin, trouvant la chose plaisante, composa sur-le-champ ces sortes de triolets sur l'air d'une chanson alors très-connue, *La Chanson de M. d'Elbeuf*, dont voici un couplet :

Monsieur d'Elbeuf et ses enfants
Font rage à la place Royale;
Ils vont tous quatre piaffants,
Monsieur d'Elbeuf et ses enfants.
Mais sitôt qu'il faut battre aux champs,
Adieu leur humeur martiale!
Monsieur d'Elbeuf et ses enfants
Font rage à la place Royale.

1. Louise, — sans doute Mlle de Verpilière, qui était à Mme de Longueville.

Et regardez par les fenêtres
Si ce sont des bœufs de Poissi
Ou bien des prêtres.

Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs,
Que leur musique fait de peine!
Qu'on les fasse taire tous deux,
Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs.
Il n'est rien de si dangereux
Pour gens sujets à la migraine :
Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs
Qu'ils font de peine[1] *!*

1. Page 86 du manuscrit.

L
M
W

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LES POÉSIES DE SARASIN

PAGE 3. — *Ode de Calliope sur la bataille de Lens.*

La lettre d'envoi de cette ode est adressée à Isaac Arnauld de Corbeville, lieutenant général des armées du Roy, gouverneur du château de Dijon, de Saint-Jean de Laune et de Verdun-sur-Saône, et cousin d'Arnauld d'Andilly. Sarasin lui dédia ses *Opinions du nom et du jeu des Eschets*, et lui écrivit plusieurs Lettres dont une pièce de fronderie très-agréable qui a pris place dans ses *Poésies inédites*. (Voy. p. 241.)

Arnauld fut aussi célèbre comme bel esprit que comme militaire ; on a de lui quelques pièces écrites dans le genre burlesque ainsi qu'une remarquable *Relation de ce qui s'est passé en Flandre durant la campagne de* 1646. (In-4° de 36 p., Paris, 1647; très-rare.)

Arnauld mourut en 1651, et Loret, dans sa *Gazette* du 22 octobre de ladite année, mentionne ainsi sa mort :

« Arnauld est mort, ce cavalier
Qui fut jadis poëte et guerrier ;
Et les déesses du Parnasse,
Pour pleurer de cette disgrâce,
N'eurent aucun besoin d'oignons,
Car c'etoit un de leurs mignons. »

Voy. *les Mémoires de Robert Arnauld d'Andilly ;* Tallemant, *Historiettes*, etc.

Page 6. — Ronsard.

Je doubleray, pour telle recompense..., etc.

Le *Ménagiana* cite la bévue incroyable que firent commettre ces vers ainsi cités à l'auteur du supplément au *Dictionnaire de Furetière,* imprimé en Hollande en 1701. Au mot Bout, l'on trouve :

Ronsard introduit le général Bec, faisant cette promesse à sa cavale :

Je doubleray, pour telle recompense, etc.
. . . . . .
Seul au haut bout je te feray loger
De mon estable?

Il y avait là une complication sans égale d'ignorance et de méprise que les éditeurs de Furetière et de Trevoux reconnurent.

Page 9. — La bataille de Lens fut gagnée par le prince de Condé sur les Espagnols, le 20 août 1648. Nous ne nous étendrons pas sur les allusions que fait Sarasin dans cette ode, cette bataille est un fait assez glorieusement historique pour que nous n'ayons pas à parler des temoins de cette

mémorable journée. L'*Ode de Calliope* ne demande aucun éclaircissement, nous dirons seulement que Sarasin écrit « Bec » pour « Beck », que les *Polaques* ou *Polacres* étaient des cavaliers polonais, et que dans certains passages de son ode majestueuse, notre poëte a assez heureusement imité Virgile. (Voy. *Géorgiques*, III.)

Le pédant La Harpe, dans son *Lycée*, tout en daignant convenir que Sarasin, prenant en main la lyre de Malherbe, en tira quelques sons assez beaux dans son ode sur *la bataille de Lens*, fait remarquer que cette strophe admirable qui commence ainsi :

Il monte un cheval superbe.....

a été imitée par l'auteur de la *Henriade* dans les vers suivants :

Les moments lui sont chers : il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre.

Sarasin l'emporte sur Voltaire, de l'avis de l'auteur du *Cours de Littérature : Appeler les dangers* ne paraît pas aussi beau à La Harpe qu'*appeler la guerre*, et ce vers : *par un fier hennissement* est un trait, dit-il, qui dans l'imagination achève le tableau.

Page 23. — *Ode sur la prise de Dunkerque.*

Dunkerque se rendit le 11 octobre 1646. Montausier montra durant ce siége une valeur sans égale. (Voy. *Montausier, sa vie et son temps*, par A. Roux, in-8°, Paris, Didier, 1860.) Cette ode fut écrite aussitôt après la prise de Dunkerque, dont Sarasin a raconté le siége avec une précision de détails et une pureté de style remarquables. Dans cette strophe (page 27) :

Cependant le vieil Nérée.....

Sarasin semble avoir eu présents à la mémoire ces vers d'une

belle ode d'Horace où Nérée prédit au ravisseur d'Hélène la ruine de Troie :

. . . . . .
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera
Nereus fata.....

PAGE 29. — *Ode à Mgr le duc d'Enguien.*

Le grand Condé porta le titre de *duc d'Enghien* jusqu'à la mort de son père, en 1646. Dans presque tous les recueils de l'époque, son nom se trouve écrit *d'Enguien* ou *d'Anguien*. Voiture, Saint-Amant, Tristan l'Hermite et nombre de poëtes célèbres lui adressèrent sous ce titre des vers héroïques, des odes, des sonnets, des épîtres, etc. Cette ode est une flatterie au jeune héros dont on connaît les chastes amours avec Mlle du Vigean. Déjà chargé de lauriers, le duc d'Enghien était fier et heureux de les déposer aux pieds de la noble et charmante du Vigean. La passion des deux jeunes gens était nourrie dans l'espoir d'une union légitime, et lorsque cet espoir fut déçu, Mlle du Vigean prit le voile sous le nom de « Sœur Marthe de Jésus », et entra au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques.

Dans un *Recueil de chansons notées*, conservé à la *Bibliothèque de l'Arsenal*, nous trouvons sur cette retraite les jolis vers suivants, qui pourraient bien être de Voiture ou de Sarasin :

« *Lorsque Vigean quitta la cour,*
Les jeux, les grâces, les amours,
Entrèrent dans un monastère.
Les jeux pleurèrent ce jour-là,
Ce jour, la beauté se voila
Et fit vœu d'être solitaire. »

PAGE 33. — *Ode à M. Chapelain.*

On sait les rapports d'amitié et de sympathie littéraire qui

liaient Sarasin et Chapelain. — Ménage, Sarasin et Chapelain se réunissaient fréquemment pour discuter et approfondir un point d'histoire, de littérature ou de morale. C'est de discussions semblables, ayant pour interlocuteurs ces trois écrivains, que sortirent des ouvrages tels que : *De la Lecture des vieux romans, par J. Chapelain.* (Bibl. de l'Arsenal. *Manuscrits de Conrart*, tome VIII, in-folio, p. 267-300), et le dialogue de Sarasin : *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux.*

PAGE 34. — Même ode.

L'agréable et savant Ménage,

. . . . . .

Le cœur libre de ses amours.

Sarasin entend railler sans doute ici la violente passion que Ménage éprouva pour Mme de Sévigné, qui fut en quelque sorte son élève.

PAGE 50. — *Stances à M. de Charleval.*

Ces stances, charmantes de grâce légère et de finesse, sont adressées à Jean-Louis Faucon de Ris, sieur de Charleval, pour lequel Sarasin semble avoir composé ses plus coquettes productions.

Grand ami de notre poëte, Charleval était un des nombreux *passants* de Ninon de Lenclos, qui, apprenant sa mort, écrivait à Saint-Évremont : « *C'est plus que mourir soi-même que faire une pareille perte.* » *Cloris* est donc peut-être *la divine Ninon.* — Né à Paris en 1613, Charleval mourut en 1693. On a de lui des vers galants qui ne méritent certes pas l'oubli dans lequel ils sont tombés.

PAGE 53. — *Stances à Mademoiselle Bertaud.*

Mlle Bertaud, sœur de Mme de Motteville, était vulgairement

appelée *Socratine*. « Sa vertu était estimée de tous, dit Mme de Motteville dans ses mémoires; elle étoit aimable, bien faite, intérieurement sainte, et l'excès de sa sagesse lui avoit fait donner le nom de *Socratine*. »

Sarasin fut, pensons-nous, le premier à appeler Mlle Bertaud du nom de *Socratine*, la dédicace de ces stances l'indique assez notoirement.

Mlle Bertaud prit l'habit en 1650 et entra dans le couvent des Filles de Sainte-Marie de Saint Antoine.

Dans sa *Gazette* du 24 août de la même année, Loret écrivit ces vers sur son entrée au couvent :

> « *Cette fille spirituelle*
> *Que Socratine l'on appelle,*
> *Imitant la sage Buhy*
> *Et cherchant en Dieu son appui,*
> *A choisy pour hôtellerie*
> *Les Filles de Sainte-Marie.* »

Voy. *Tallemant*, in-8°, tome IV, p. 119 et 122-123, ainsi que les *Mémoires de Madame de Motteville*, où il est souvent parlé d'elle.

PAGE 54. — « *Il est vray, que notre Nation*
Donne souvent la gabatine. »

Gabatine signifie fourberie, menterie; *donner la gabatine, id est :* dire de belles paroles flatteuses et galantes pour tromper une personne. Dans le même sens, Mme Deshoulières a dit :

> « *Galants fieffés, donneurs de gabatines,*
> *J'ai beau prescher qu'on risque à vous ouïr.* »

PAGE 56. — *La Seine parle à la Fontaine de Forges.*

Les eaux minérales de Forges (Seine-Inférieure) étaient déjà

très-renommées au XVIIe siècle. Louis XIII, Anne d'Autriche et le Cardinal de Richelieu, s'y rendirent, sur le conseil de leurs médecins, et y baptisèrent les trois sources du lieu, qui portent peut-être encore aujourd'hui la même dénomination : la *Royale*, la *Reinette* et la *Cardinale*.

Nous ne saurions dire qui sont *Phyllis* et *Caliste* dont Sarasin parle dans cette prosopopée. Nous avons songé à Julie d'Angennes et à Mlle Paulet, mais nous n'osons rien affirmer.

PAGE 58. — Même pièce :

Ceux qui conseillent qu'en esté
De vos eaux on fasse carousse.....

Faire carousse signifie boire jusqu'à satiété, vider les verres. Cette expression nous vient de l'allemand. Regnier l'employa ainsi :

.. ... Encore après cela sont enfans des jeux
Et font journellement CAROUSSE *avec les dieux.*

PAGE 69. — *Le Testament de Goulu.*

Cette pièce fut composée contre le parasite Montmaur *le Grec*, professeur en langue grecque au Collége Royal (Collége de France). Sarasin, sous le pseudonyme d'*Atticus Secundus*, composa une longue satire latine qui prend place aux premiers rangs dans la guerre contre ce fameux parasite (voy. édit in-4°, 1644 : *Attici Secundi, G. Orbilius musca. Sive Bellum parasiticum. Satira*). — Sallengre a écrit la vie de Montmaur et donné un recueil des pièces satiriques composées contre Montmaur par Balzac, Ménage, Ferramus, Vion d'Alibray, etc. (Voy. *Histoire de P. de Montmaur*, par Sallengre. *La Haye*, 1715, 2 vol. in-8°.)

PAGE 86. — *Ballade du goutteux sans pareil, à M. Conrart.*

Cette ballade qui figure dans le recueil de Sercy, y est adressée

à *Polidor*, avec l'apostille en préface. La *Response de Polidor*, l'apostille et l'envoi sont signés C. — Conrart, coûtumier du fait, conservait, même dans sa signature, un silence prudent.

PAGE 94. — *Ballade du Pays de Cocagne.*

Le mot de *Pays de Cocagne*, dont Sarasin, en vrai Normand, se servit pour chanter le *Pays de Caux*, n'est pas très-ancien dans notre langue. La Monnoye n'y voit qu'une altération de *Merlin Cocaye*, qui, dans sa première *Macaronnée*, parle d'un pays fantastique, où coulent des fleuves de vin, des ruisseaux de lait, des sauces, des potages, etc., etc. Cette étymologie nous semble assez vraisemblable.

Cette ballade et la suivante sont insérées dans le *Livre des Ballades*. 1 vol. in-8°. Paris, Lemerre, 1876.

PAGE 97. — *Ballade d'enlever en amour.*

L'enlèvement de Mlle de Bouteville (Isabelle-Angélique de Montmorency-Bouteville), par d'Andelot (comte de Coligny, puis duc de Châtillon), fit grand bruit à la cour vers 1643.

Épris d'une belle passion pour Mlle de Bouteville, Gaspard d'Andelot (auquel Mme de Bouteville avait refusé la main de sa fille parce qu'il n'était alors que simple cadet et, de plus, protestant), résolut de l'enlever de son propre consentement. Avec l'appui du duc d'Enghien et de sa sœur, amis des deux amoureux, il conduisit si habilement son équipée qu'on dut marier les deux fugitifs.

Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, mourut misérablement au combat de la porte Saint-Antoine, en 1649. Nous voyons par la suite, sa jeune et jolie veuve s'emparer du cœur de Condé, se perdre dans les intrigues les plus galantes, et finalement épouser en 1664 le duc de Mecklembourg, peut-être dans l'espoir d'une couronne en Allemagne.

Sarasin ne fut pas le seul à rimer l'enlèvement de Mlle de

Bouteville, Jules de La Mesnardière fit un rondeau sur le même sujet (Voy. *Poésies de La Mesnardière,* Paris, 1656, in-fol.), et il y a dans les œuvres de Voiture une pièce de vers très-légère sur cet enlèvement. Dans sa *Pompe funèbre,* Sarasin fait ainsi allusion à la pièce de Voiture : *Comment Vetturius apprenoit aux nouveaux mariés ce qui s'étoit passé entre eux le jour de leurs noces.* — Voyez encore de longs détails relatifs à cet enlèvement dans les *Mémoires de Madame de Motteville* (tome I, p. 224-30), et dans l'*Histoire amoureuse des Gaules,* l'historiette de M. et Mme de Châtillon.

PAGE 100. — *Sonnet à M. de Charleval.*

Ce délicieux sonnet, chef-d'œuvre de Sarasin dans le genre léger et badin, est inséré dans presque tous les recueils *des plus belles pièces de nos poëtes.*

Durant le XVIIe siècle, il eut tout le succès qu'il mérite; c'était à qui le réciterait, et on alla même jusqu'à le traduire en latin. Nous le trouvons dans Ménage ainsi traduit par M. de La Monnoye et tel qu'il fut envoyé à M. de Court, célèbre connaisseur en tous genres.

AD CAROL. CATONEM CURTIUM.

Cum vidisset Adam formosæ conjugis ora
Fecerat æterna quam Deus ipse manu,
Protinus arsit amans, nec amanti restitit illa.
Et bene : transmissum duximus inde genus.
Blanditiis juvenum mulier tunc invia, credo,
Una fuit, Curti, nulla vel esse potest.
Quid ni blanditiis tunc invia nempe fuisset?
In toto, dices, orbe vir unus erat.
Fallimur ambo sed hic. — Quamvis fortissimus esset,
Ac primo ætatis flore vigeret adhuc,
Quamvis ingenio, quamvis foret indole felix
Et quamvis forma conspiciendus Adam,
Maluit Eva tamen pellacem audire colubrum
Quam nullas mulier noscere blanditias.

PAGE 102. — *Sonnet à un laid galant.*

Premier vers du deuxième quatrain :

Sérieux comme un Sibilot.

Sibilot était un fou, une manière de Triboulet.

PAGE 104. — Sonnet.

Prime, Homme, Reversy, Trictrac, Eschetz et Hoc, Quinquenove et Piquet.....

Une partie de ces jeux ont presque entièrement disparu de nos jours. Le jeu de *prime* est, croyons-nous, une sorte de lansquenet où un seul tient les cartes ; l'*homme* est ici pour l'*hombre,* qui signifie *homme* en espagnol ; le *reversis* est également d'origine espagnole ; son nom vient du latin *reversus* (retourné) : car, au rebours des autres jeux, on y gagne en faisant le moins de levées. Le *hoc* est un jeu de cartes mêlé du piquet, du brelan et de la séquence. *Hoc* est aussi une ancienne expression pour indiquer une chose qui ne peut échapper ; on disait au XVIIe siècle : « Cela m'est *hoc.* » Le *quinquenove,* du latin *quinque novem,* est un jeu à cinq et à neuf points, qui se jouait à deux dés. — Nous ne pouvons nous étendre longuement sur toutes les règles de ces jeux, et nous renvoyons les chercheurs aux ouvrages spéciaux, tels que l'*Académie universelle des Jeux.* Les principaux jeux au XVIIe siècle étaient : le *jeu de l'Hombre,* le *jeu de Piquet,* le *jeu de l'Impériale,* le *jeu de Quadrille,* le *jeu de la Tontine,* le *jeu de l'Ambigu,* le *jeu de « Ma Commère, accommodez-moi »,* le *jeu de la Guimbarde,* le *jeu du Tric trac,* le *jeu des Echecs,* le *jeu des Dames rabattues,* le *jeu du Hoc,* etc., etc. Nous n'avons pas de données sur le *Baisez-moi Gendarme,* dont parle Sarasin.

PAGE 112. — *Tyrcis, la pluspart des amans*
Sont des Allemands.

Cette chanson devait être fort connue, longtemps même après la mort de Sarasin. Mme de Sevigné, dans une lettre à sa fille en date du 1er mai 1671 (Lettre XLIX), y fait allusion dans le passage suivant :

« Je dinai hier chez Mme de Villars avec M. de Vindifgras, deux autres de son pays, M. et Mme de Schomberg, M. et Mme de Béthune : *la plûpart des amans étoient des Allemands,* comme vous voyez. »

PAGE 114. — *A Madame de Longueville.*

La duchesse de Longueville fut exilée par un édit royal, verifié par le parlement de Paris le 7 mai 1650. C'est en apprenant cette nouvelle que Sarasin, toujours plaisant, composa ces six vers.

PAGE 121. — « *Aujourd'huy le parlement*
Vous absout d'estre rebelle. »

Le 25 février 1651, une ordonnance royale reconnaissait l'innocence des princes de Condé, de Conti, et du duc de Longueville, et annulait toutes les déclarations données contre Mme de Longueville. Le 27 du même mois le parlement vérifia cette ordonnance, toutes les chambres assemblées.

Mme de Longueville était encore à Stenay avec Turenne ; le 13 mars suivant elle arriva à Paris, et, selon la *Gazette de France,* chacun applaudit à ses héroïques actions.

Villefore, dans son *Histoire de la vie de Madame de Longueville*, a cité ce couplet de Sarasin (édit. de 1739, in-12, p. 193).

PAGE 193-194. — Ces deux épigrammes sont les seules pièces de vers que Nodier ait données dans son édition des *Œuvres choisies de Sarrazin.*

PAGE 127. — *Glose à M. Esprit sur le sonnet de Benserade.*

Parmi ces vers composés à l'occasion du fameux différend des deux sonnets de Voiture et de Benserade (Voy. notre *édition de Benserade*, pages 57 et 107-108), la glose de Sarasin fut considérée comme la plus fine et la plus mordante. Sallengre, dans ses *Mémoires de Littérature* (tome I, p. 125), dit qu'il ne se fit rien de plus joli et de plus spirituel, et, dans son *Histoire de la Poésie française,* Marvesin remarque que cette glose fut la première qu'on ait vue en France ; cette sorte de paraphrase, ajoute-t-il, a été prise des Espagnols.

Le *Recueil de Sercy* contient toutes les pièces qui furent faites au sujet des *Sonnets de Job et d'Uranie.* M. E. de Beaurepaire, dans une étude sur le XVIIe siècle (*Revue de Rouen et de Normandie,* mars 1852), a recueilli avec conscience toutes les particularités relatives à la guerre des deux sonnets, guerre littéraire assez importante, aux yeux de l'abbé Arnault, pour avoir causé en partie les discordes de la Fronde (*Mémoires d'Arnault,* p. 280).

Cette glose est dédiée à Jacques Esprit, de l'Académie française, né à Béziers le 22 octobre 1611, mort le 16 juillet 1678. C'est en raillant que Sarasin le nomme *M. Esprit de l'Oratoir :* car ce dernier, vers l'âge de dix-huit ans, se réfugia momentanément auprès de son frère, à l'Oratoire; il entra même dans cette congrégation en 1629, mais ce ne fut que par boutade, et il se réconcilia avec le monde peu de temps après. Jacques Esprit a composé quelques poésies galantes, parait-il, mais nous avouons n'avoir rien découvert en ce genre; nous ne connaissons de lui que 2 vol. in-12 sur *la fausseté des vertus humaines* (1678) et quelques *psaumes paraphrasés.*

Voy. l'*Histoire de l'Académie française,* de Pellisson ; Saumaise, *Dictionnaire des Précieuses,* et l'*Epître de Bois-Robert à Esprit,* lorsque ce dernier accompagna Mme de Longueville à Munster (*Epistre en vers de M. de Bois-Robert-Metel.* Paris, 1659, in-8, p. 11).

PAGE 129. — Même glose :

« *L'Herty, le roi des gens qu'on lie.* »

L'Herty était un fou célèbre. Saint-Amant et Colletet nous ont conservé son nom dans leurs œuvres, et, dans son *Dulot vaincu,* Sarasin le donne pour père à Dulot, *poëte royal archi-épiscopal,* inventeur des bouts-rimés. Tallemant raconte que de sang-froid Voiture allait entretenir L'Herty aux Petites-Maisons ; ce fou l'appelait « le prévost de la justice divine aux enfers ». En 1630 parut un petit livret, sans date, *L'Herty, ou l'Universel,* attribué au *comte de Cramail.*

PAGE 131. — *Vers irréguliers.*

Cette pièce est adressée à Charlotte-Marguerite de Montmorency, fille de Henri Ier, duc de Montmorency, et sœur du Maréchal de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632.

Née le 11 mai 1594, mariée au Prince de Condé en 1609 et veuve en 1646, Charlotte-Marguerite de Montmorency mourut en 1650, éloignée par les discordes civiles de ses trois illustres enfants : Louis de Bourbon (le grand Condé), Armand de Bourbon, Prince de Conti, et Anne-Geneviève de Bourbon, Duchesse de Longueville.

PAGE 132. — Même pièce.

Ainsi vostre absence, à vray dire,
Trouble le contentement
De l'incomparable Anne et de l'illustre Armand.

Dans son édition de Sarasin (Caen, 1824), M. Trébutien, annotant ces vers, commit cette grosse erreur de voir ici *Anne d'Autriche* et *Armand du Plessis, cardinal de Richelieu,* lorsque le sens indique si clairement les deux enfants de la princesse de Condé, *Madame de Longueville* et *le Prince de Conti.*

PAGE 132. — Même pièce.

.... Et de cet excès de beauté
Si fatale autresfois aux plus puissans Monarques.

Sarasin fait ici galamment allusion à la violente passion que le feu Roi Henri IV éprouva pour la Princesse de Condé.

PAGE 133. — Même pièce.

... Et que vous méritez mieux que ces grands héros
Le titre d'Aplanos.

La devise de la maison de Montmorency était : *Aplanos* (*fixe*). Les chefs de cette célèbre Maison, qui remonte au Xe siècle, portaient autrefois le titre de *premiers Barons chrétiens de France.*

PAGE 139. — *Le Mouton fabuleux.*

M. Mouton, *excellent joueur de luth*, ne nous est que très-légèrement connu ; nous n'avons pu nous procurer son état civil, et nous ne trouvons son nom que parmi les plus renommés joueurs de luth, qui étaient alors Gaultier *le Vieux* (de Marseille), Denis Gaultier, Lambert, *Mouton* et Du But.

PAGE 139. — Même pièce.

... Ainsi point n'est ni Mutus, *ni* Brutus.

Il y avait un jeu vulgaire de *Mutus, Brutus*, etc. Sarasin, dans cette pièce, parle de certaines personnes d'une même société dont il a été impossible de découvrir le véritable nom sous les surnoms d'animaux dont le poëte les masque. Dans la dernière stance, il est aisé de deviner Corneille ainsi que Charleval, que son origine, de la maison de Falconis, ne dissimule que faiblement.

PAGE 140. — Même pièce.

De bien chanter en langage purin.

Le langage *purin* est l'idiome du bas peuple dans certains quartiers de Rouen.

PAGE 142. — (*Estrenes*).

Mais par malheur Estrenes sont venues
Mettre la main sur mes pièces cornües.

Les *pièces cornües* étaient les piastres qui avaient cours à cette époque.

PAGE 149. — (*Le Mélancolique*).

Pour moy le soleil ne sort plus
Tous les jours du milieu de l'onde, etc.

Allusion à ces vers de Bertaud :

Ce n'est pas pour moy que tu sors,
Grand soleil, du milieu de l'onde,
Car tu ne luis point pour les morts,
Et je suis du tout mort au monde.

PAGE 154. — (*L'Embarquement de Poissy*).

... J'entens de ces tritons de nouvelle manière
Que Balzac a trouvés au bord de sa rivière. ...

Voyez le commencement du *Prince*, de Balzac. *Avant-propos, Plaisirs innocens de la campagne,* etc.

PAGE 163. — *Le Directeur.*

Plusieurs personnes sages, dit le *Dictionnaire de Moréri* (art. SARASIN), auraient souhaité que l'on eût retranché de ses poésies : *Le Directeur, l'Épigramme sur le Curé* et quelques autres pièces faites dans le même esprit. Nous n'avons pas songé un instant,

malgré cet avis, à éliminer cette pièce, qui montre la verve de Sarasin sous un jour tout nouveau.

PAGE 166. — *Récit.*

Cette pièce et la suivante ne se trouvent que dans les éditions in-12 qui ont suivi l'édition originale in-4° de 1656, où elles manquent. La seconde pièce (page 168) est sans titre ; nous l'avons réimprimée de même.

PAGE 170. — *Épistre à M. le Comte de Fiesque.*

Charles Léon, Comte de Fiesque, était le frère aîné du vertueux Chevalier de Fiesque, tué au siége de Mardick. Important et frondeur, il partagea, vers 1643, la disgrâce du Duc de Beaufort, dont il était l'ami, et fut exilé de nouveau en 1647. C'est lors de ce second exil que Sarasin lui adressa cette épître.

PAGE 170. — Même pièce.

Issu d'un Preux qui, plus hardi que trois,
Fit une nuit belle peur aux Genois...

Jean-Louis de Fiesque, Comte de Lavagne, aïeul du précédent, à la tête de conjurés, essaya, dans la nuit du 1er janvier 1547, de renverser André Doria, pour se rendre maître de Gênes, sa patrie. C'est de cette conspiration, écrite en italien par Mascardi (Anvers, 1829, in-4°) et en français par le Cardinal de Retz, que Schiller a tiré le sujet d'une de ses plus dramatiques compositions.

PAGE 170. — Même pièce.

... Car ne veux point prétendre
En iceux vers le tien los exalter.

Los (laus) est un vieux mot qui signifie louange, et qui était

assez usité au XVIIe siècle. La Fontaine et Voiture l'ont employé quelquefois.

PAGE 171. — Même pièce.

J'ai meilleur nez que n'a le Gazetier.

Le Gazetier, sans aucun doute Théophraste Renaudot, fondateur de la *Gazette de France*, qui parut pour la première fois en 1631, et qui fut continuée à sa mort (1653) par ses deux fils, Isaac et Eusèbe Renaudot.

PAGE 177. — *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier.*

Cette lettre fut écrite, au commencement de 1648, à Mlle de Rambouillet (Julie d'Angennes, devenue Mme de Montausier), qui avait suivi son mari dans son gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. La lettre à *Madame de Longueville* (Voy. p. 233, *Nouvelles Poésies*) est pour ainsi dire la suite de celle-ci (Sarasin était alors retourné à Paris avec le Prince de Conti). M. Victor Cousin, qui goûtait cette pièce de Sarasin comme un petit chef-d'œuvre comparable à tout ce qu'il y a de mieux en ce genre dans la langue française, l'a réimprimée presque entièrement dans la *Jeunesse de Madame de Longueville* (éd. in-12, p. 155).

PAGE 180. — Même pièce.

Madame la Princesse... accompagnée de Madame de Longueville... et de Madame de Saint-Loup, etc.

Mme de Saint-Loup était cette demoiselle Chateignier de La Rocheposay qui fut si fort courtisée par le Duc de Candale, frère de Mlle d'Épernon.

PAGE 181. — Même pièce.

Que nous passons bien nostre vie !
Et que la maison de Silvie
A d'aimables diversitez !

La *maison de Silvie* était un des plus délicieux endroits de Chantilly. Il y avait le pavillon, le jardin, la fontaine, les berceaux de Silvie. (Voy. *Vue des plus beaux bâtiments de France*, par Perelle. — *Vue générale du château de Chantilly, de ses canaux, fontaines et bosquets*, etc.)

PAGE 182. — Même pièce.

Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenede et Corneille
. . . . . .
Nous divertissent à merveille.

Ces trois écrivains avaient dédié chacun une de leurs œuvres au Duc d'Enghien : D'Ablancourt, sa traduction des *Campagnes d'Alexandre;* La Calprenede, son interminable roman de *Cléopâtre*, et Corneille enfin sa *Rodogune* (en 1647), avec un éloge des plus émus et des mieux écrits.

PAGE 212. — *A une dame à qui l'on avoit donné le nom de Lionne.*

Ces stances sont adressées à Mlle Paulet : « L'ardeur avec laquelle elle aimoit, dit Tallemant, son courage, sa fierté, ses yeux vifs et ses cheveux trop dorez, lui firent donner le surnom de *Lionne.* » Chapelain fit *La Métamorphose d'Angélique en Lionne.* Cette pièce n'a pas été imprimée ; elle se trouve dans les manuscrits de Conrart à la *Bibliothèque* de l'Arsenal (tome X, in-4°, p. 605). Voiture appela Chapelain, à ce sujet, *le Métamorphoseur de la Lionne.* Angélique Paulet se trouvait alors à Mézières, en compagnie de Mme de Clermont, qui l'avait prise en si grande amitié « qu'elle n'eut jamais de repos (dit toujours Tallemant) qu'elle ne vinst loger avec elle. »

PAGE 214. — *A un grand qui s'estoit moqué d'un ruban gris et vert.*

Cette épigramme est adressée au Prince de Conti.

PAGE 228. — *Ode. Le désir de Paris.*

Nous trouvons dans presque tous les poëtes du XVIIe siècle, ce même amour de la grande ville. Bois-Robert, le favori de Richelieu, sur le point de retourner à son prieuré de La Ferté-sur-Aube, exhale ainsi sa peine :

Ce doux Paris, ce Paris adorable,
Ce seul séjour de l'homme raisonnable
(Car, sans mentir, je ne vois ni ne sens
Partout ailleurs ni raison ni bon sens).

PAGE 233. — *A Madame de Longueville.*

Sarasin, ayant quitté Chantilly pour suivre le prince de Conti, adressa cette épître à Mme de Longueville vers 1648. Cette lettre en vers, si spirituelle, se trouve manuscrite dans un des recueils de Conrart à la *Bibliothèque* de l'Arsenal, où elle ne porte pas de nom d'auteur. Elle est suivie de plusieurs autres *épistres rimées* adressées à *Madame de Longueville et à sa troupe, à Mademoiselle de Bourbon,* et d'une quinzaine de couplets de chansons sur différentes dames de l'entourage de Mme de Longueville. Toutes ces pièces pourraient bien être, comme celle-ci, de Sarasin ; mais, dans le doute, nous nous sommes abstenu de les publier. (Voy. Manuscrit petit in-f°, *Mélanges de vers et prose, Belles-lettres,* n° 145.)

PAGE 235. — Même pièce.

Si par hazard le décrépit Porchères
Veut d'un vieux mot égayer la matière.

Cette pointe de Sarasin ne s'adresse ni à François d'Arbaud de Porchères, ni à son frère Jean de Porchères, mais bien à Honorat Laugier de Porchères, qui à l'époque où Sarasin rimait cette plaisanterie se trouvait être le doyen des poëtes français et

l'un des beaux esprits survivants du siècle précédent. Dès 1594, nous trouvons Porchères à la cour du roi Henri IV, écrivant un ballet sur la naissance de M. de Vendôme et caressant des stances sur les cheveux de la belle marquise de Monceaux.

Présenté à l'Académie naissante par Malleville, il en fit partie dès 1634, et vingt ans plus tard le *décrépit Porchères* s'éteignait à l'âge respectable de quatre-vingt-quatorze ans. Ses poésies n'ont jamais été recueillies. Il se trouve des pièces de lui dans le *Parnasse des plus excellents poëtes de ce temps*, imprimé en 1607, in-12, et dans un autre recueil, *Le Temple d'Apollon*, qui parut en 1611.

Laugier de Porchères est une étrange physionomie de poëte qui mérite une étude spéciale.

TABLE

DES POÉSIES CONTENUES DANS CE VOLUME

Pages.

L'ODE DE CALLIOPE, sur la bataille de Lens, à M. Arnaud.

— *Lettre d'envoi*. 3

— *Ode de Calliope*. 9

ODE sur la prise de Dunkerque. 23

ODE à Monseigneur le Duc d'Enguien. 29

ODE à M. Chapelain. 33

EGLOGUE. — *Daphnis l'âme aux douleurs sans cesse abandonnée*. 35

EGLOGUE. — Orphée. 39

STANCES. — *Voicy bien les beaux lieux où l'amour couronna*. 47

Pages.

STANCES à M. de Charleval. 50

STANCES à Mlle Bertaud, que l'Auteur appeloit *Socratine*. 53

STANCES. — La Seine parlant à la fontaine de Forges. . 56

STANCES. — *Père des fleurs dont la Terre se pare*. . . . 62

STANCES. — L'Hyver 64

STANCES. — Le Lit d'hostellerie 67

STANCES. — Le Testament de Goulu 69

GALANTERIE A UNE DAME à qui on avoit donné le nom de *Souris* 76

BALLADE DU GOUTEUX SANS PAREIL. — A M. Conrart . . 86

— *Envoi* 88

— *Apostille* 89

BALLADE DE LA MISÈRE DES GOUTEUX. — (Response de M. Conrart). 90

— *Envoi* 92

— *Apostille*. 93

BALLADE DU PAYS DE COCAGNE. 94

— *Envoi* 96

BALLADE D'ENLEVER EN AMOUR. — Sur l'enlèvement de Mlle de Bouteville par M. de Coligny 97

— *Envoi* 99

SONNET à M. de Charleval. 100

SONNET à un laid galand d'une dame qui avoit un beau mary 102

SONNET. — *Prime, Homme, Reversy, Trictrac, Eschetz et Hoc*. 104

SONNET. — *La Beauté que je sers, et qui m'est si cruelle* . 106

Pages.

SONNET. — *Mon âme est preste à s'envoler* 108

CHANSON. — *Cinq ou six souspirs, cinq ou six fleurettes.* 110

CHANSON. — *A la Mesme* 111

CHANSON. — *Tyrcis, la pluspart des Amans.* 112

A Mm' DE LONGUEVILLE. — *Objet en tous lieux adoré.* . 114

CHANSON. — *Charme secret des maux les plus puissans.* . 115

CHANSON. — *Nommer un ange.* 116

CHANSON. — *Phylis, quelle apparence?* 118

CHANSON. — *Phylis, vous n'estes pas trop sage.* 120

A Mme DE LONGUEVILLE. — *Aujourd'huy le Parlement.* . 121

ÉPIGRAMME. — *Je veux aux pieds du Parnasse* 122

AUTRE. — *Quand j'entendis parler de vos divins appas* . 123

AUTRE. — *Vous faites bien de ne pas escouter.* 124

AUTRE. — *Un jour un Curé querelloit.* 125

ÉPIGRAMME à une personne qui lui demandoit un présent. 126

GLOSE à M. Esprit, sur le Sonnet de M. Benserade . . . 127

VERS IRRÉGULIERS à Mme la Princesse de Condé, la Douairière 131

LE MOUTON FABULEUX. — Pour M. Mouton, excellent joüeur de luth 139

ESTRENES. 141

LE MELANCOLIQUE 144

LE VOYAGE (Fragment). 150

L'EMBARQUEMENT DE POISSY 152

ÉLÉGIE. — *Quand vous me puniriez de mon audace extrême* 155

LE MAUVAIS POËTE 159

— *Stances du Marquis.* 161

Pages.
Le Directeur 163
Récit. — *Hélas! je suis au désespoir* 166
Autre. — *Je vois des Amans chaque jour* 168
Epistre à M. le Comte de Fiesque 170
Lettre escrite de Chantilly à Mme de Montausier . . . 177

POÉSIES DIVERSES

TIRÉES DES NOUVELLES ŒUVRES DE SARASIN.

Notice sur ces nouvelles poésies. 187
Églogue. — Myrtil ou le Nautonnier 193
Stances. — Il veut mourir, plus tost que de n'aymer plus. 202
Stances. — Apollon dit adieu au Parnasse. 204
Épitaphe de M. le Comte de Soissons. 207
Stances à Tyrsis sur la mort de sa Maistresse. 208
Stances à une Dame à qui l'on avoit donné le nom de *Lionne*. 212
Epigramme à un Grand qui s'estoit moqué d'un Ruban gris et verd 214
Stances. — Il proteste de ne faire des vers que pour ses amours 215
Stances. — Il se plaint de n'estre point aimé 218
Stances. — Il se moque de la coquetterie de Philis. . . 220
Sonnet. — Il excuse son inconstance par l'exemple des Dieux 222

Pages.

SONNET. — Au Roy Louis XIII, le Tonnerre estant tombé sur son carosse 223

SONNET. — Description des misères de l'Europe. 224

SONNET. — Enigme 225

DISCOURS. — Que la Poésie lui sert de Divertissement. . 226

ODE. — Le Désir de Paris 228

ODE. — La Pomme 230

ÉPIGRAMME sur des vers qu'elle fait d'improviste en table. 232

A Mme DE LONGUEVILLE. — *Depuis que j'ay laissé là Chantilly*. 233

POÉSIES INÉDITES.

AVERTISSEMENT SUR CES POÉSIES INÉDITES. 239

LETTRE de M. Sarasin à M. Arnauld 241

POUR ALCIDAMIE. 247

POUR LA MESME. 248

A ALCIDIANE PRENANT MÉDECINE 248

RONDEAU. 249

DIXAIN sur une saignée au pied. 250

AUTRE 251

MADRIGAL pour Alcidiane : sur ses larmes 251

A Mlle DE VERPILIÈRE. 252

AIR DE COUR : sur le chant de M. d'Elbeuf. 253

⌘

TABLE GÉNÉRALE

Épitre dédicatoire.
Notice bibliographique.
Préface sur la vie et les œuvres de Sarasin.
Poésies de M. Sarasin.
Poésies diverses tirées des nouvelles œuvres de Sarasin.
Notice sur ces nouvelles poésies.
Poésies inédites de Sarasin.
Avertissement sur ces œuvres inédites.
Notes et éclaircissements.
Table des poésies contenues dans ce volume.

Achevé d'imprimer

LE VINGT DÉCEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEIZE

Pour OCTAVE UZANNE

PAR D. JOUAUST

Imprimeur breveté

338, rue Saint-Honoré, 338

A PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009725085b